
ESPIONNAGE
PAUL KENNY
SIGNAUX
DANS L'OMBRE
Editions
" FLEUVE NOIR "

CHAPITRE PREMIER

Malgré le vent glacial qui soufflait avec rage, Ken Judson avait le front mouillé de sueur. Une flamme étrange brillait dans ses yeux. Couché à plat ventre sur le sable humide de la plage, il cachait de ses deux mains le petit détecteur portatif dont les trois cadrans scintillaient faiblement dans la nuit.

La mer faisait un vacarme assourdissant. Les vagues, aussi hautes que des maisons de deux étages, s'engouffraient avec furie dans les rochers et parfois l'une d'elles, plus forte encore que les autres, explosait comme une gigantesque bombe d'écume. Le bruit sinistre de la détonation se répercutait longuement dans les dunes désertes.

Judson vérifia une fois de plus les indications fournies par le détecteur.

Aucun doute possible : les aiguilles continuaient à osciller légèrement mais leur position ne changeait plus.

Avec des gestes prudents, Judson tira de la poche de sa gabardine une boussole, un fragment de carte d'état-major, un crayon et un carnet.

Il ne lui fallut guère que deux ou trois minutes pour noter avec précision les données du repérage. Il remit alors dans sa poche la boussole, la carte, le carnet et le crayon, referma l'étui de cuir qui protégeait le détecteur, sortit son Colt et commença à ramper vers la mer.

Les embruns mouillaient ses cheveux, son visage, sa nuque et ses mains. Très loin derrière l'horizon marin, les avions à réaction poursuivaient leur ronde infernale. Leurs sifflements se rapprochèrent, déchirèrent le ciel lourd et bas, s'amplifièrent jusqu'à l'aigu puis se perdirent dans les ténèbres opaques du continent.

Ayant décrit un large demi-cercle, Judson retrouva le sentier qui rejoignait la route nationale. Il s'arrêta un moment pour inspecter les parages. Il était très calme, bien qu'une formidable exaltation se fût emparée de son esprit.

Aux abords de la route, il redoubla de circonspection et sa progression devint encore plus lente.

A toutes fins utiles, il dégagea la sûreté de son Colt. Une mauvaise rencontre n'était pas exclue car, selon toute vraisemblance, quelqu'un devait monter la garde entre les premières villas et la côte.

Par bonheur, la nuit était d'un noir absolu. S'il y avait eu la moindre clarté lunaire, ces huit cents mètres en terrain découvert auraient fait de lui une cible de choix.

Il fut extrêmement surpris d'arriver sans encombre à la villa des « Trois Sapins ». Là, derrière le mur de clôture qui entourait la grosse bâtisse hermétiquement fermée, il distingua la fourgonnette qui stationnait, tous feux éteints. Il émit un bref sifflement auquel on répondit aussitôt.

Sur le siège avant de la fourgonnette, Paul Mouzin et Jos Coster attendaient en silence, l'arme au poing. Mouzin questionna à mi-voix :

- Alors ?

- Dans le mille, exulta Ken Judson. Appelle immédiatement P. 4 et demande Coplan.

Mouzin et Coster, visiblement impressionnés, dévisagèrent Judson. Mais l'agent du M. I. 5 ne daigna pas leur donner la moindre explication.

Mouzain, quittant son siège, alla s'installer dans la fourgonnette, devant le poste de radio. Il mit le contact, coiffa le casque d'écoute et tourna les boutons de l'émetteur-récepteur.

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis Mouzin prononça dans le micro :

- P. 43 appelle P. 4... P. 43 appelle P. 4... La voix nasillarde et métallique d'un opérateur répondit :

- P. 4 à P. 43. Je, vous reçois bien, allez-y.

- Passez-moi Granit.

— Désolé, Granit n'est pas accessible pour le moment. Je vous passe Abers. Mouzin annonça à ses deux compagnons :

- Granit n'est pas là. Je vais avoir Abers. La longue figure osseuse de Ken Judson se rembrunit.

- Merde, jura-t-il entre ses dents, ça tombe mal. J'aurais préféré avoir Coplan à l'appareil.

Mouzin ôta son casque d'écoute et le tendit à l'Anglais en disant :

- Tenez, vous êtes en ligne avec Abers. Cassant et sec comme d'habitude, l'officier des services secrets britanniques alla droit au but :

- Je viens de repérer une émission clandestine sur ondes courtes. Sauf erreur très improbable, l'émetteur doit se trouver dans un des vieux bunkers près du sémaphore. Les salauds sont en pleine activité. J'ai l'intention de foncer pour les coincer la main dans le sac.

- Non, pas question, renvoya Abers, catégorique. Défense absolue d'attaquer. La consigne de Granit est formelle : aucune opération ne peut se faire sans son autorisation, les actions isolées sont rigoureusement interdites. Restez où vous êtes. Aussitôt que Granit s'amènera, je vous rappellerai.

- Mais c'est absurde, voyons ! fulmina Judson. Vous vous figurez peut-être que ces types vont continuer leur boulot jusqu'au matin ?

- Les ordres sont les ordres, trancha Abers. Ne bougez pas, je vous rappellerai.

Judson voulut discuter, mais l'autre coupa la communication sans commentaire.

- C'est un comble, ricana l'Anglais en ôtant le casque d'écoute. Coplan est en balade et nous n'avons pas le droit d'agir sans son autorisation.

Mouzin haussa les épaules d'un air philosophe et murmura, un peu ironique :

- Faut attendre, mon vieux.

Judson lui lança un regard furibond :

- Attendre quoi ? Que ces fumiers se débinent ?

Jos Coster intervint sur un ton placide :

- A quoi ça sert de rouspéter ? Coplan a donné des ordres, nous devons obéir.

L'Anglais, se tournant vers le Belge, répliqua :

- Je me fous de Coplan. Je suis plus ancien que lui dans le métier et je sais ce que j'ai à faire.

- Et alors ? fit le Belge. Du moment qu'il a été nommé chef des opérations, c'est lui le patron, non ?

Judson, entêté, maugréa :

- Cette consigne est parfaitement idiote. Si nous pouvons épingler une poignée de salopards en flagrant délit, c'est notre devoir de le faire. Nous sommes ici pour ça. Depuis trois jours et trois nuits qu'on se crève pour décrocher du gibier!

Paul Mouzin avait l'air de s'amuser.

- Te fatigue donc pas, dit-il à l'Anglais avec bonhomie. Un ordre est un ordre, même pour un agent du M. I. 5.

Judson resta un moment silencieux. Les lèvres pincées, les yeux sombres, il essayait de retrouver son self-control. Mais son orgueil fut le plus fort.

- Chez nous, grogna-t-il hargneusement, aucun chef n'oserait donner des instructions aussi ridicules. Votre Coplan se prend sans doute pour Jupiter ? Mais vous verrez la gueule qu'il fera quand il apprendra que nous avons laisser filer une proie sensationnelle.

Le Français et le Belge laissèrent tomber. Ils avaient horreur, l'un et l'autre, de parler pour ne rien dire.

Ken Judson, vexé par leur indifférence, reprit :

- Redemande-moi P. 4, Mouzin. Je veux mettre cette affaire au point et dégager ma responsabilité personnelle.

Comme le Britannique avait la direction du trio, Mouzin obtempéra. Une minute plus tard, Abers était de nouveau en ligne.

Judson, qui collait presque ses lèvres contre le micro portatif, articula :

- Je suppose que Granit n'est toujours pas arrivé ?

- Non, pas encore. confirma P. 4.

- Eh bien ! tant pis ! Prenez note de mon message.

- Je vous écoute.

- Détachement P. 43, secteur Pointe de Saint-Gildas. Avons détecté une émission clandestine sur ondes courtes. Selon nos indications, l'émetteur doit se trouver dans un des anciens fortins proches du sémaphore. Nous quittons les « Trois Sapins » et nous allons essayer de prendre l'écoute ennemie. Il est exactement 23 h

18. Vous aurez des nouvelles quand l'opération sera terminée ou à 0 h 50 au plus tard. C'est tout.

Il y eut un silence. Puis, toujours très calme, Abers demanda :

- Et les consignes de Granit, qu'est-ce que vous en faites ?

- Avez-vous noté mon message ?

- Oui.

- Je ne veux pas qu'on me reproche une faute professionnelle par manque d'initiative. Si nous ramenons une prise importante, Granit sera le premier à nous féliciter.

- Ce n'est pas mon impression ! riposta sèchement Abers. Je vous répète que je ne prends pas sur moi de vous donner le feu vert et que vous n'avez pas...

Judson enleva le casque d'écoute et dit à Mouzin :

- Coupe le contact. Je prends mes responsabilités.

Trois minutes plus tard, la fourgonnette, tous feux éteints, sortit en marche arrière de son abri.

- J'ouvre la route, annonça Judson. Laisse-moi une vingtaine de mètres d'avance et roule au pas.

- D'accord, acquiesça Mouzin qui tenait le volant.

Judson s'adressa à Jos Coster.

- Toi, tu fermes la marche et tu couvres nos arrières, expliqua-t-il au Belge. Compte une distance d'environ vingt mètres également. En cas d'alerte, un coup de feu en l'air. En cas de bagarre, feu sur l'ennemi. On stoppera à l'entrée du sentier pour prendre l'écoute.

Souple et attentif, l'Anglais prit la tête de l'expédition. Il marchait plié en deux, le visage enfoui dans le col de sa gabardine grise, le regard tendu vers l'obscurité. Le doigt sur la détente de son Colt, il scrutait intensément les ténèbres épaisses. La fourgonnette roulait en silence, avec une lenteur funèbre. On eût dit un enterrement clandestin.

Derrière, le Belge progressait d'un pas régulier. Ses semelles de crêpe ne faisaient aucun bruit sur l'asphalte. De temps à autre, il se retournait et il marchait à reculons pendant un moment, épiant la route et les villas désertes.

Lorsqu'ils eurent dépassé l'hôtel-restaurant qui, sur la droite, marquait la limite de la zone habitée, ils s'engagèrent dans la route

secondaire qui allait vers le sémaphore.

Judson fit arrêter la fourgonnette près d'un massif d'arbustes. Mouzin délaissa le volant pour mettre son émetteur-récepteur en batterie et prendre l'écoute.

Le vent agitait violemment les buissons dépouillés. Dix hommes auraient pu se mouvoir dans ce décor lugubre sans qu'on eût pu les déceler avec certitude. Judson et Coster se tenaient sur leurs gardes, les sens aux aguets. La rumeur de l'océan soulignait l'aspect sinistre de ce soin de la côte. Judson, s'approchant du véhicule, interrogea Mouzin à voix basse :

- Alors ? Tu entends quelque chose ?

- Oui, mais c'est en code, chuchota Mouzin.

- Naturellement, fit le Britannique, impatient. Ce qui compte, c'est de savoir si mon repérage est toujours valable ou non.

- C'est au poil, admit Mouzin. Dois-je noter ?

- Oui, ça nous servira d'échantillon, mais grouille-toi.

Mouzin inscrivit rapidement sur son bloc-notes les signes inintelligibles qu'il captait. Quand il eut rempli deux feuillets, Judson l'interrompit :

- Suffit comme ça. On trouvera sûrement mieux sur place.

Mouzin s'étonna :

- Tu as vraiment l'intention de partir à l'attaque ?

- Et comment ! Une occasion comme celle-ci ne se représentera peut-être plus. Quand je peux frapper l'adversaire, je ne laisse pas passer la chance.

- A ta place, je me méfierais. Coplan va râler sec. et comme je le connais, ça fera du vilain.

- M'en fous ! Reste dans la bagnole et attends-nous. Je pars avec Coster.

Mouzin n'était pas du tout rassuré.

- Faites gaffe, grommela-t-il, ce bled ne m'inspire pas confiance. Si nous avons pu arriver jusqu'ici sans rencontrer le moindre obstacle, c'est que les gars qui font leur bizeness dans l'ancien blockhaus se sentent bougrement sûrs d'eux.

- On va les faire suer, te tracasse pas, promit l'Anglais, résolu.

Il rejoignit le Belge qui faisait le guet à l'entrée du sentier.

- Par ici, Coster, lui souffla-t-il. On file droit vers la plage et on exécute un demi-cercle pour remonter par les rochers en direction du sémaphore, pigé ? La première casemate se trouve à peu près dans l'axe de la presqu'île.

Pareils à deux fantômes surgis des vagues noires et tourmentées, ils se mirent à marcher dans le sable, dos à la mer. Judson transpirait de nouveau. Il était en proie à une espèce de fièvre qui creusait les traits de sa figure et donnait à sa longue face glabre un aspect féroce. C'était un bagarreur-né, doté d'un tempérament rude et agressif. Au M. I. 5, on le considérait comme un des meilleurs spécialistes des opérations de choc. Jos Coster, lui, faisait plutôt penser à un épicier de province ; petit et rondouillard, avec une bonne tête en forme de pleine lune et des yeux malicieux, il n'avait rien d'un aventurier. Cependant, en dépit de son apparence rassurante, on le tenait pour l'as des as du contre-espionnage belge.

Les deux hommes échangèrent encore quelques mots à voix basse avant de couvrir les cinquante mètres qui les séparaient du premier fortin de béton. Ensuite, rampant côte à côte, ils entamèrent l'étape décisive.

En été, quand la plage, les rochers et les dunes sont pleins de vacanciers, les vieux blockhaus édifiés jadis par les Allemands ont un aspect tellement inoffensif qu'ils finissent par se fondre dans le paysage ; les gosses s'y amusent en jouant à la petite guerre. Judson et Coster furent plutôt surpris de découvrir à quel point ces vestiges du Mur de l'Atlantique étaient inquiétants par une nuit d'hiver comme celle-ci, avec cette obscurité à couper au couteau, ce vent froid et rageur, cette solitude hostile et le grondement des vagues.

Judson s'avança jusque sous la première voûte de béton, se redressa, inspecta l'entrée du bunker. Comme convenu, le Belge demeurait en retrait pour couvrir son camarade en cas de pépin.

- Rien dans celui-ci, chuchota l'Anglais après une brève incursion dans la casemate. Le passage a été fermé par un écroulement du sol. Voyons plus loin.

Ils reprirent leur prudente progression. Quelques minutes plus tard, ils distinguèrent le sommet arrondi du deuxième fortin. L'entrée

de l'abri formait une tache plus noire encore sur le fond sombre de la nuit.

Judson, adossé à l'épaisse paroi de béton, resta un moment immobile, l'oreille tendue. Dans son poing droit, le Colt était prêt à cracher la mort. Lorsqu'il fut rassuré par la tranquillité absolue des lieux, il pénétra dans le couloir souterrain. Sous ses pieds, le sable était mou. Il se baissa pour franchir une embrasure rectangulaire ; une porte avait dû exister là autrefois. Dans la pièce basse et carrée où il déboucha, une odeur écœurante stagnait : odeur de pourriture, d'urine et d'excréments. Il fit une grimace dégoûtée. Comme sur toute la côte, les touristes et les vacanciers utilisaient les vieux fortins abandonnés en guise de cabinets. Se balader là-dedans, sans y voir clair, n'avait rien de bien agréable.

En tâtonnant de la main gauche, il fit le tour de la petite salle carrée. Un premier couloir s'amorçait vers la droite, mais il était barricadé. Le second couloir s'enfonçait vers la gauche et la voie paraissait libre. Mais à sept ou huit pas de distance, le tunnel bifurquait en angle obtus et, environ cinq mètres plus loin, une porte d'acier empêchait d'aller plus avant.

Judson s'accorda quelques secondes de réflexion. De toute manière, il se trouvait maintenant à l'abri des regards extérieurs. Il mit son Colt dans l'étui suspendu sous son aisselle gauche, prit son briquet de cuivre et l'alluma en formant un écran avec sa main.

La porte métallique devait dater du temps des Allemands. Elle était rouillée, maculée de taches graisseuses et de plaques d'érosion, recouverte de graffiti obscènes. Un énorme cadenas retenait une courte chaîne passée dans un anneau scellé dans le béton. La chaîne, l'anneau et le cadenas étaient également rongés par la rouille.

Judson éteignit brusquement son briquet. Était-ce une illusion ? Il retint son souffle, écouta plus attentivement. Pas de doute, il y avait quelqu'un derrière cette porte d'acier. On entendait, à peine perceptible, un ronronnement feutré.

Judson promena lentement ses doigts sur le cadenas, puis sur la chaîne, puis sur l'anneau de fer. Il comprit tout de suite l'astuce :

l'anneau n'était pas scellé dans le béton mais dans un cube de pierre qui s'encastrait dans la paroi.

Les types qui se trouvaient dans le bunker avec un poste émetteur avaient un sacré culot ! Ou alors, c'est qu'ils étaient formidablement organisés, car une combine pareille ne s'improvise pas.

Après une courte hésitation, l'Anglais fit demi-tour et rejoignit Jos Coster.

- Cette fois, ça y est, chuchota-t-il, très excité. Les salauds ont aménagé un repaire dans une des galeries du blockhaus. Il y a une porte d'acier qui paraît infranchissable mais qui ne l'est pas. J'ai compris le truc, amène-toi. Tu feras le guet dans le couloir et tu me protégeras quand j'entrerai dans leur tanière.

- On ferait peut-être mieux de demander du renfort, suggéra le Belge. S'ils sont nombreux là-dedans et bien armés, ça n'ira pas tout seul.

- La frousse ?

Coster eut un petit sourire narquois.

- Je fais pipi dans ma culotte, railla-t-il tout bas.

- Allons-y, commanda Judson, survolté.

Le Belge acquiesça d'un hochement de tête, fit sauter son Mauser dans sa main et emboîta le pas au Britannique. Celui-ci s'arrêta dans la seconde pièce du fortin.

- Tu ne bouges pas d'ici, expliqua-t-il à son compagnon. Dès que j'aurai réussi à ouvrir la porte, je viendrai te chercher, compris ?

- Compris.

Judson s'enfonça dans le couloir.

Malgré la densité des ténèbres qui noyaient le souterrain, l'Anglais s'orientait avec une sûreté extraordinaire. Après avoir palpé minutieusement la chaîne et le cadenas rouillés, il s'attaqua à l'anneau. En introduisant la lame de son canif dans l'interstice qui subsistait entre la paroi et le petit bloc de ciment assujetti ultérieurement, il obtint rapidement le résultat escompté : le cube de pierre bougea et commença à sortir de son alvéole.

Il y avait quelque chose de prodigieux dans la dextérité manuelle de l'Anglais ; ses gestes étaient précis, fermes, d'une justesse à la

fois rigoureuse, douce et mesurée, comme les gestes d'un chirurgien ; la lame de son canif ne crissait même pas contre le béton.

Avant de retirer le bloc de pierre avec l'anneau, Judson prit son mouchoir, l'enroula autour du cadenas et bloqua les maillons de la chaîne. Il ne fallait pas que cette ferraille se mît à grincer quand le battant d'acier pivoterait.

Par une succession de légères tractions, Judson délogea progressivement le cube de pierre. Il poussa ensuite la porte, qui s'ouvrit silencieusement.

Judson se pencha pour passer la tête dans l'entrebâillement. A cet instant précis, une énorme flamme rouge lui sauta au visage, lui brûlant affreusement les yeux et la face. Il y eut une terrifiante détonation, une déflagration qui secoua l'air confiné du bunker. Ken Judson, décapité, déchiqueté, vola contre le mur de béton comme un paquet de viande sanguinolente.

Coster, projeté au sol par l'explosion, se releva aussitôt et se lança en avant en appelant à mi-voix :

- Judson ? Judson ?

Un projecteur éclata devant lui, l'aveuglant à son tour. Il tira au hasard, vidant frénétiquement tout son chargeur. Mais il ne sut jamais s'il avait atteint un adversaire : une rafale de mitraillette crépita, lui trouant la poitrine.

CHAPITRE II

Les quatre motards de la gendarmerie filaient comme des bolides sur la nationale 137. A plus de cent à l'heure, ils roulaient dans un ordre impeccable : deux à gauche, deux à droite. L'infernale pétarade des quatre puissantes motos secouait violemment la torpeur nocturne des villages traversés.

Le chef du détachement était en première position, à droite. Ils allaient franchir l'embranchement de la nationale 771 quand le chef décrocha la lampe torche qui pendait sur sa poitrine, l'alluma et agita

deux fois la main gauche, de haut en bas et de bas en haut. Immédiatement, les trois autres motards se rapprochèrent en ralentissant.

La lumière des phares balaya une seconde le panneau qui annonçait le nom de la localité : Nozay.

Les deux fenêtres éclairées d'un café formaient une tache jaune qui se détachait sur le fond de la nuit noire.

C'est là que les policiers stoppèrent et descendirent de leur engin. Puis, sans échanger une parole, ils entrèrent dans l'établissement.

Il y avait une dizaine de clients dans le café. La plupart étaient attablés et jouaient aux cartes. Trois soldats se tenaient debout au comptoir.

L'irruption des gendarmes produisit un effet à la fois impressionnant et pénible. Ces quatres géants casqués, bottés, sanglés dans leur veste de cuir noir, étaient plutôt inquiétants. Sans retirer leurs lunettes, ils se mirent à l’œuvre, le faciès impassible, dans un silence de mort.

- Vos papiers ?

Les joueurs de cartes et les trois soldats obtempérèrent. Ceux qui n'avaient aucune pièce d'identité durent décliner leurs nom, prénom, adresse et profession. Les policiers notaient les renseignements sur leur calepin.

Le patron du bistrot hasarda timidement :

- C'est-y que vous cherchez un gars par ici ?

- Vous cassez pas la tête, lui jeta le chef, très sec.

L'opération terminée, les gendarmes saluèrent et se retirèrent. Quelques secondes plus tard, les quatre motos repartaient en vrombissant dans la nuit.

Après le carrefour de Derval, le chef agita de nouveau sa lampe torche. Une voiture arrivait à leur rencontre. Les policiers s'arrêtèrent en se rangeant côte à côte en plein milieu de la route.

La voiture freina, s'immobilisa devant ce barrage humain. Le chef des motards, ayant calé sa moto, s'avança vers l'automobile dont le moteur tournait au ralenti.

- Vos papiers, je vous prie.

L'homme était seul. Au volant de sa Lancia grise, il souriait. Il tendit au policier une carte blanche barrée d'une large ligne tricolore.

L'officier se mit instantanément au garde-à-vous, salua et prononça :

- A vos ordres.

Puis il restitua le laissez-passer à son propriétaire.

Coplan demanda :

- Rien à signaler, capitaine ?

- Non, rien de particulier. Nous nous arrêtons à tous les bistrots qui sont encore ouverts et nous vérifions les papiers. Nous inscrivons les noms des personnes qui n'ont aucune pièce à nous montrer.

- Parfait, opina Coplan. Vous établirez des listes et vous les enverrez demain au P. 1.

- Certainement.

- Eh bien, bonne route.

L'officier salua derechef, courut jusqu'à sa moto, jeta un ordre à ses hommes qui dégagèrent la route.

Coplan démarra. Les feux rouges de sa Lancia disparurent au premier tournant. Les motos reprirent leur randonnée fracassante.

Coplan était satisfait. C'était lui qui avait ordonné ces patrouilles de nuit sur toutes les routes de la zone des opérations. Bien entendu, cela ne donnerait rien, car ce n'était pas le moment pour les suspects de traînailler dans les cafés de la région. Mais, justement, ces opérations policières n'avaient pas d'autre but que de créer l'atmosphère. Elles accentuaient l'importance des grandes manœuvres de nuit qui avaient débuté soixante-douze heures plus tôt et qui allaient continuer jusqu'au 10 février, c'est-à-dire pendant une semaine encore.

Arrivé à Nantes. Coplan fila tout droit jusqu'à l'ancienne usine à gaz où il gara sa voiture dans une petite rue. Ensuite, il partit à pied vers le quai de la Fosse.

Il marchait vite.

Il marcha encore plus vite lorsqu'il eut jeté un rapide coup d’œil à sa montre-bracelet. Elle marquait minuit cinq. Il avait rendez-vous à minuit dix.

Dans la rue Damrémont, un homme l'attendait. Il s'était adossé à un mur et il se confondait avec l'obscurité opaque qui enveloppait Notre-Dame-deBon-Port. Seul le point rouge de sa cigarette révélait sa présence.

Coplan contourna l'église et se dirigea vers le miniscule point rouge.

- Salut, Gauchet. Rien de nouveau ?

- Non, tout va bien. Le type est sorti vers 11 heures, comme prévu. C'est le moment d'y aller.

- Vous êtes sûr de votre affaire ?

- Oui, dans la mesure où on peut l'être. C'est la raison pour laquelle je vous ai alerté, d'ailleurs. Sauf imprévu, le gars ne rentrera pas avant 2 heures du matin. Morac est dans son sillage.

- Je suppose que Morac est au courant de la consigne ?

- Cela va de soi.

Paul Gauchet était un solide gaillard d'une trentaine d'années. Vêtu d'un vieux pantalon de velours brun et d'une canadienne usagée, il avait l'allure d'un ouvrier du port.

- Quels sont vos projets? questionna-t-il.

- Je verrai cela sur place, répondit Coplan.

Ils longèrent le quai de la Fosse en silence, se dirigeant vers l'allée Turenne.

Gauchet indiqua soudain :

- C'est ici, la quatrième maison sur la gauche.

Ils enfilèrent une étroite ruelle. Le vent violent apportait les senteurs du fleuve et la rumeur confuse des équipes de nuit en activité à la gare et au chantier naval.

Coplan chuchota à son compagnon :

- Guidez-moi, puisque vous connaissez les lieux.

Gauchet poussa bientôt une vieille porte de bois et précéda Francis dans un couloir tortueux, mal pavé, nauséabond.

- Deuxième étage, souffla Gauchet en commençant à gravir un escalier vétuste.

Ils arrivèrent dans une petite pièce rectangulaire qui sentait le moisi. Deux hommes s'y tenaient, silhouettes imprécises dans la lueur blafarde d'une lampe à pétrole dont la flamme avait été réduite et qui éclairait à peine.

Coplan salua brièvement ses deux collaborateurs, puis il s'enquit :

- Rien à signaler, Rambaut ?

- Non.

- Avez-vous apporté mon colis ?

- Oui, le voici.

Il tendit à Coplan un paquet emballé dans une toile noire. Coplan prit le paquet et décida :

- Eh bien, au travail.

Il déposa le colis sur la table et entreprit de le déballer. Tout en procédant avec ordre et méthode, il demanda à Rambaut :

- J'espère que vous n'avez rien négligé au cours de la fouille ?

- Non, soyez sans crainte à ce sujet. Du reste, notre homme est d'une habileté indiscutable : sa chambre est d'une telle banalité que c'en est décourageant. Il n'a même pas renforcé la serrure.

- Il a raison, émit Francis. Rien de tel qu'un excès de prudence pour éveiller les soupçons. En attendant, cela nous facilite la besogne.

Il se tourna vers Gauchet :

- Faites le guet sur le palier du premier étage, nous en avons pour une demi-heure tout au plus.

Ils quittèrent la petite pièce misérable. Une autre porte, sur le même palier, offrait son panneau de faux chêne recouvert d'une patine de crasse. Rambaut. avec une aisance qui révélait une certaine habitude, ouvrit cette porte au moyen d'un passe-partout.

Coplan et Rambaut pénétrèrent dans la chambre, suivis par l'inspecteur Tournier qui faisait équipe avec Rambaut. Ce dernier promena lentement le faisceau de sa lampe de poche d'un bout de la pièce à l'autre, éclairant un mobilier pauvre mais relativement propre : un lit de fer, une table de bois blanc, un fauteuil élimé, quatre tabourets, un réchaud à gaz, une armoire. Quelques gravures

étaient épinglées aux murs : des avions découpés dans des magazines.

Coplan examina sans hâte le décor qui l'entourait. Après un moment de réflexion, il désigna la fenêtre, puis l'abat-jour de porcelaine mate qui coiffait l'unique ampoule attachée au plafond, puis le réchaud à gaz.

- Une prise sous l'appui de la fenêtre, une autre dans la griffe du support de l'abat-jour et une troisième sous le coude de la conduite de gaz. Je crois que cela nous suffira amplement, jugea-t-il.

Il ôta son manteau de loden, son veston, et il se mit au travail. Tournier, qui était lui-même un spécialiste en la matière, ne put s'empêcher d'admirer Coplan. C'était la première fois qu'il le voyait à l'œuvre et c'était aussi la première fois qu'il voyait l'outillage spécial inventé par Francis pour ce genre de boulot.

Une minuscule pastille, dont le diamètre n'excédait pas celui d'une cigarette, fut appliquée au moyen d'une colle spéciale sous le rebord de l'appui de fenêtre. Un fil extra-mince et indécelable fut glissé dans la plinthe. Ensuite, un micro identique fut fixé sous la conduite du gaz et un troisième, d'un modèle différent en forme d'anneau ayant la dimension d'un culot de lampe électrique, fut camouflé dans l'abat-jour.

Coplan fora alors un trou à la jointure de deux plinthes et y inséra une capsule qu'il recouvrit d'enduit. Retournant dans la chambre qui sentait le moisi, il dissimula dans une caisse remplie de vieux papiers un enregistreur automatique miniaturisé.

- Et maintenant, un essai en vitesse, dit-il. Faites un brin de conversation.

Tandis que Rambaut et Tournier parlaient à voix basse dans l'autre chambre, Coplan, à quatre pattes sur le plancher, l'oreille contre la vieille caisse, écoutait attentivement. Une lueur de satisfaction passa dans ses prunelles : le bidule fonctionnait d'une manière totalement silencieuse.

Tournier réapparut, suivi de Rambaut.

- Alors, ça gaze ? s'informa Tournier.

Coplan souleva les papiers qui emplissaient la caisse, vérifia d'un rapide coup d’œil l'enregistreur.

- C'est au poil annonça-t-il.

Tournier s'étonna :

- Vous voyez cela au jugé ?

- Oui, j'ai l'habitude de manier cet instrument et je vois tout de suite s'il marche ou non. Vous pouvez remballer le matériel. Pour le reste, je vous confie la surveillance et le contrôle de l'installation. Surtout, pas d'excès de zèle quoi qu'il arrive. Je préfère rater quelques informations le cas échéant. L'essentiel, c'est de ne pas éveiller l'attention. Et je vous rappelle la consigne : aucune opération ne peut se faire sans mon autorisation, les actions isolées sont interdites même si elles présentent un intérêt certain.

Rambaut et Tournier échangèrent un regard un peu ironique. Rambaut murmura :

- On ne risque pas de l'oublier, la consigne. Depuis que l'opération Alouette a été déclenchée, on n'arrête pas de nous répéter cet ordre.

Coplan ignora cette critique.

- Appelez-moi de toute façon à P. 4, demain matin, à 11 heures précises, ordonna-t-il. Et continuez à noter les allées et venues du locataire voisin.

Il disparut dans l'escalier. Gauchet s'était assis sur la dernière marche, au premier étage.

- Salut ! lui souffla Francis au passage. La machine est en place et je vais la faire tourner maintenant. Rappliquez avec Rambaut au P.4 quand le moment sera venu.

Au volant de sa Lancia grise, Coplan filait en trombe vers la côte. La route était mauvaise ; étroite, bombée, coupée de virages très secs, elle ne se prêtait guère au jeu qui consistait à faire glisser la marque du compteur vers les trois chiffres. Mais comme il n'avait pas de temps à perdre, Francis prenait des risques.

Depuis une semaine, ses nuits et ses journées étaient minutées. Une fichue idée que le Vieux avait eue de le faire nommer chef

suprême du Q.G. Renseignements chargé des activités de contre-espionnage dans le cadre de l'opération Alouette.

Plusieurs jours de préparation minutieuse, d'enquêtes ultra-secrètes, et maintenant, depuis soixante heures, le branle-bas de combat. Il fallait se trouver partout à la fois, superviser en détail le travail de quatre secteurs répartis entre Dieppe et La Rochelle, grouper les informations, diriger les mouvements de cent cinquante agents et inspecteurs affectés à cette vaste mission.

Lorsqu'il avait appris sa nomination, Francis avait commencé par ronchonner. Il détestait franchement ce genre de travail. Ce qu'il aimait, c'était de faire cavalier seul. L'obligation de se mouvoir dans une stratégie d'ensemble et de dépendre du comportement d'autrui, ça l'embêtait.

Mais le Vieux avait été intraitable. Et, une fois de plus, Coplan avait dû s'incliner.

Selon les plans élaborés en haut lieu, il était devenu Granit et on lui avait collé la responsabilité complète des opérations. Conformément aux accords spéciaux conclus par le gouvernement français avec ses partenaires occasionnels, Granit avait sous ses ordres quarante agents français, quarante agents anglais, vingt Américains, vingt Italiens, dix Belges, dix Hollandais et une dizaine d'autres, tous affectés au Deuxième Bureau de l'état-major C.D.A. (Communauté de Défense Atlantique).

Le thème de l'opération Alouette était une répétition modernisée des grandes manœuvres militaires organisées naguère, avant les remaniements profonds apportés au système défensif occidental. Base théorique : tentative des forces armées de l'OTAN en vue de libérer l'Occident occupé par une puissance ennemie. Variante capitale : intervention des armes secrètes.

Cette variante ne pouvait manquer de susciter un intérêt passionné chez les espions de tout acabit implantés le long de la côte atlantique. Coplan avait la conviction qu'il y aurait de la bagarre avant la fin des opérations. Et, au fond, il ne regrettait plus, à présent qu'il était dans le bain, d'avoir dû accepter ce poste.

Un peu avant d'arriver à Paimbœuf, il relâcha la pédale d'accélérateur, freina progressivement et stoppa à une vingtaine de

mètres de la première maison du bourg.

Il descendit et il gagna à pied les villas qui bordaient la route du côté droit. Il les dépassa, prit un large sentier et marcha environ cinq minutes. Enfin, à proximité d'une grosse maison carrée, il se faufila dans le jardin pour déboucher devant la façade postérieure de la bâtisse. Un reflet de lumière filtrait à travers une des fenêtres du rez-de-chaussée.

Apparemment, on se couchait tard dans cette maison. Coplan regarda sa montre-bracelet : minuit cinquante-sept.

Avec des ruses de Sioux, Francis s'approcha. Le volet mécanique du garage était remonté : la voiture était donc bien en balade. Cette combine était réglée comme du papier à musique !

Se fiant à sa mémoire, Coplan pénétra dans le garage et se dirigea directement vers une armoire métallique logée tout au fond du local, dans le coin gauche. Il enfila des gants avant de s'attaquer à la serrure du meuble d'acier.

Elle ne résista pas plus de deux minutes. Sur la planche supérieure étaient alignés six petits tas de prospectus. Francis subtilisa le dernier de la sixième pile et le remplaça par un prospectus identique qu'il avait apporté.

Il referma soigneusement l'armoire et il quitta le garage.

Empruntant le même itinéraire qu'à l'aller, il retourna dans le sentier. Il s'apprêtait à rejoindre la route quand un bruit de moteur le fit tressaillir. Au même instant, il fut subitement aveuglé par les phares d'une voiture qui bifurquait pour s'engager dans le chemin.

Dans un éclair, Coplan réalisa le danger de sa position. Il se jeta à plat ventre. Une balle siffla au-dessus de lui, puis une seconde qui érafla le sable du chemin. L'auto avançait au ralenti en décrivant des zigzags afin de balayer toute la largeur du sentier avec des phares.

Francis avait déjà son G. P. dans la main. Mettant à profit une fraction de seconde d'obscurité, il se redressa d'un bond et il sauta vers la gauche. A la volée, il tira deux coups et les phares du véhicule s'éteignirent.

Il se rua aussitôt dans le jardin, espérant pouvoir contourner la maison et prendre ainsi la fuite. Mais trois lampes puissantes s'allumèrent devant lui : une au-dessus du perron, une à chacun des

angles du pignon. Cet éclairage était destiné à faciliter la manœuvre de la voiture qui devait gagner le garage par une allée latérale.

Coplan étouffa un juron et plongea dans un massif de lauriers. Deux balles arrachèrent des touffes de feuilles à quelques centimètres de sa tête.

Tout cela était si rapide et si inattendu que Francis n'avait pas le temps de réfléchir. Il rampa pour mieux s'abriter derrière les buissons et il visa la lampe du perron. Elle vola en mille morceaux. Trois balles expédiées par les adversaires miaulèrent dans l'obscurité. La seconde lampe explosa, puis la troisième.

Des portières claquèrent. A présent, heureusement, l'obscurité revenue protégeait Coplan. Il tira encore un coup, vers la voiture, un peu au hasard à vrai dire, puis il détala comme un lièvre, filant vers la droite. A la course, Dieu merci, il ne craignait personne ! D'autant plus qu'il était en rogne et que la colère, comme on le sait, est un stimulant incomparable.

Pourquoi diable ces salauds étaient-ils rentrés avec plus d'une heure sur leur horaire habituel ? Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans cette histoire.

Par chance, les types étaient arrivés de la côte et ils n'avaient donc pas pu voir la Lancia planquée à l'entrée du patelin, sur la nationale 23. Toutefois, prudent et prévoyant le pire, Coplan estima opportun de prolonger sa fuite jusqu'à la mer avant de revenir vers la route.

Tout se passa bien. La Lancia fit demi-tour et s'élança vers Nantes.

Il était un peu plus de 2 heures du matin lorsque Coplan entra dans le bureau du poste 4, logé dans un immeuble paisible de l'avenue Pasteur. Il devina instantanément qu'il y avait une catastrophe dans l'air. Abers (Selon l'usage, lorsqu'il s'agit d'une entreprise militaire dont les principales personnalités doivent conserver un certain anonymat, des noms de code désignent les commandements des forces opérationnelles) avait une tête de croque-mort, le colonel Scotts affichait sa mine d'iceberg anglo-saxon, le capitaine Eckels était d'une pâleur consternante.

Francis, promenant un regard étonné sur les trois hommes, questionna :

- Que se passe-t-il ?

Abers fit une grimace et laissa tomber d'une voix morne :

- Judson et Coster se sont fait bousiller dans une casemate près du sémaphore. Deux rides barrèrent le front de Francis.

- Mais... comment est-ce arrivé ? demanda-t-il, abasourdi.

- Judson avait repéré une émission sur ondes courtes, expliqua le commandant Pouzot, alias Abers. Il a appelé pour nous signaler la chose et connaître vos intentions. Je lui ai dit que vous étiez absent et je lui ai rappelé la consigne, mais il n'a pas voulu en tenir compte. Il a décidé d'agir de sa propre autorité.

- L'imbécile ! éclata Coplan dont les joues se décolorèrent sous l'effet de la colère. Le sacré imbécile !

Le colonel Scotts, les lèvres blanches, marcha sur Francis.

- Vous n'avez pas le droit d'insulter un officier anglais qui vient de mourir en service commandé, articula-t-il d'une voix frémissante d'indignation. Vous n'êtes qu'un goujat et...

La fin de sa phrase lui resta dans la gorge. D'un magistral direct du droit, Coplan l'avait touché à la mâchoire. Trébuchant, à demi assommé, le Britannique en resta comme pétrifié, l'œil nébuleux.

Coplan vociféra :

- Je vous répète que votre Judson n'est qu'un gamin et qu'il a mérité son sort. J'avais donné des ordres formels, non ? Mais il n'a rien compris et il a voulu faire le malin !

Scotts, blême de rage, eut un réflexe malheureux. Saisissant la crosse de son revolver, il voulut dégainer. S'il avait mieux connu Granit, il aurait sans doute pris le temps de réfléchir. Avant qu'il ait pu sortir son arme, Coplan s'était propulsé sur lui et lui avait balancé un redoutable uppercut à la pointe du menton.

- Aussi cinglé que son compatriote, maugréa Francis en se baissant pour désarmer l'Anglais qui gisait sur le plancher, évanoui.

Du dos de la main, il gratifia sa victime de quelques gifles, histoire de le tirer de son coma. Scotts ouvrit les yeux, se remit debout.

- Vous passerez en conseil de guerre, mister Coplan, prononça-t-il en dévisageant son interlocuteur.

- Entendu, acquiesça Francis, glacial. Il avait retrouvé tout son calme. Il fit trois pas vers la porte, l'ouvrit d'un grand geste.

- Sortez, colonel Scotts, ordonna-t-il sèchement. Je ne veux plus vous voir ici. En vertu des pouvoirs qui m'ont été accordés, je vous retire votre commandement. Vous ne faites plus partie de l'opération Alouette.

- Nous nous retrouverons, répliqua l'Anglais. Vous saurez ce que cela coûte d'insulter la mémoire d'un officier de Sa Majesté.

- Va te faire foutre, abrégea Coplan, excédé.

Le colonel sortit, raide et méprisant. D'un coup de pied, Francis lui claqua la porte dans le dos. Puis, se tournant vers Pouzot :

- Racontez-moi ce qui s'est passé exactement. Cette andouille de Judson a probablement flanqué toute ma tactique par terre.

Abers relata le drame qui s'était déroulé dans le blockhaus de la Pointe de Saint-Gildas. Paul Mouzin, le technicien radio, était le seul rescapé de la malencontreuse aventure. Il avait réussi à prendre la fuite au volant de la fourgonnette et il était venu chercher du renfort. Évidemment, quand Eckels était arrivé sur les lieux avec un peloton et des projecteurs mobiles, les occupants du fortin avaient disparu en emportant leurs armes et leur matériel.

Tout ce que l'on avait pu ramener, c'était le cadavre de Judson et celui de Coster. Et encore, les restes de l'Anglais n'étaient peut-être pas au complet : la moitié de son corps avait été réduite en bouillie par la bombe qu'il avait fait exploser en ouvrant la porte d'acier de la casemate.

- Mouzin avait capté un échantillon d'émission, acheva le commandant Pouzot. Mais c'est en code et le service de décryptage n'y pige strictement rien pour l'instant.

Coplan ne put réprimer un mouvement de contrariété. Il fit quelques pas dans la pièce, alluma une Gitane, puis marmonna sur un ton plein de rancœur :

- Quelle poisse ! J'avais tout prévu, sauf ça : un refus d'obéir à mes ordres. Si Judson avait tout bonnement gardé l'écoute au lieu de faire le zouave, nous aurions pu récolter des tuyaux formidables.

Car je l'ai, moi, leur code secret. J'ai même failli me faire trouer la peau pour l'avoir.

Il tira de sa poche le prospectus qu'il avait dérobé dans le garage de la villa de Paimbœuf.

- Si mes instructions avaient été suivies à la lettre, reprit-il amèrement, le problème pouvait être résolu en moins de vingt-quatre heures. Maintenant, nous repartons pratiquement de zéro.

Le capitaine Eckels murmura :

- J'ai l'impression que Scotts va vous faire des ennuis, vous savez. Il paraît qu'il a le bras long et je sais qu'il avait beaucoup de sympathie pour Ken Judson.

Francis regarda l'officier belge.

- Si Judson avait respecté nos conventions, il serait encore vivant à l'heure actuelle.

- Oui, naturellement, admit Eckels, mais on va sûrement vous reprocher de ne pas avoir justifié votre consigne de passivité absolue.

- J'avais mes raisons.

- En tout cas, moi je vous appuierai à fond. Judson est responsable de la mort de mon copain Coster.

- Ne vous tracassez pas pour moi, capitaine, dit Francis en secouant la cendre de sa cigarette. Je sais ce que je fais et je suis de taille à me défendre tout seul. Ce qui me met en rogne, c'est que l'affaire de Saint-Gildas déclenche la corrida quarante-huit heures trop tôt.

Il consulta sa montre.

- Si Rambaut et Gauchet ne sont pas rentrés dans une demi-heure, j'aurai besoin de deux hommes qui ne craignent pas les coups durs.

- Nous sommes là ! s'écrièrent spontanément Pouzot et Eckels.

- Non, il faut que vous assuriez la permanence. On peut vous alerter d'une minute à l'autre. Il se dirigea vers la porte.

- Je suppose qu'il y a quelqu'un au Chiffre ? s'enquit-il.

- Oui, répondit Abers, je crois que c'est Vignal qui est là en ce moment.

Coplan sortit et alla s'installer dans un bureau voisin. Il était soucieux.

CHAPITRE III

Francis avait convoqué les deux officiers du service de décryptage.

- Vous n'avez toujours pas déchiffré le fragment de message capté par Mouzin ? demanda-t-il.

- Parlez d'un micmac ! soupira le major Vignal. Pas moyen d'en tirer quoi que ce soit.

Coplan hocha la tête.

- Venez voir, dit-il en examinant le prospectus qu'il avait rapporté. La clé de leur code se trouve dans ce papier. Les agents radio du clan adverse ne reçoivent qu'un seul document de travail, celui-ci.

Vignal arqua les sourcils et parut vivement intéressé.

- Vous avez l'air d'être au courant de bien des choses, fit-il.

Coplan ne répondit pas.

Le prospectus qu'il avait sous les yeux était un de ces dépliants de propagande édités par le commissariat général au tourisme pour attirer des voyageurs étrangers en France. Il s'agissait, en l'occurrence, d'un imprimé illustré ayant pour titre : *France, Terre des Arts* et dont la première page représentait une sculpture du xve siècle.

Coplan déplia le document. Il y était question des grandes époques historiques et des œuvres françaises les plus célèbres. De belles reproductions illustraient avec éloquence le commencement poético-lyrique.

Francis se mit à lire à haute voix :

- *L'art du Moyen Age a fait éclore en France tout une floraison d'abbayes, de cathédrales*...

Le lieutenant Jamez, adjoint de Vignal, s'était penché au-dessus de l'épaule de Coplan pour regarder le prospectus. Il s'exclama :

- Inutile d'aller plus loin, c'est dans la poche ! Ils utilisent le procédé des quatre grilles superposées. Voyez les lettres pointées...

Se penchant davantage, il allongea le bras et il promena le bout de son index sur le dépliant. Dans chacune des parties de la notice, une série de lettres étaient cochées d'une minuscule croix noire.

Vignal approuva, les yeux brillants :

- Oui, pas de doute, c'est bien cela. Le décodage n'est plus qu'un jeu d'enfant maintenant. Mais où diable avez-vous déniché ce document de référence ? Nous aurions pu travailler longtemps avant de trouver l'astuce.

- Bon, dit Coplan, je vous confie ce précieux papier. Mais gare aux fuites ! Personne ne doit savoir que nous détenons cette clé de code, même au quartier général, nous sommes bien d'accord? Dès que vous aurez mis au point le système des grilles, amenez-vous au P. 1. Le major Servan vous donnera une trentaine de messages à mettre en clair.

- Très bien, acquiesça Vignal. Nous allons commencer par l'échantillon de Mouzin. Si vous avez...

Il fut interrompu par le grésillement de l'interphone.

- Gauchet et Rambaut vous demandent, Granit, annonça l'opérateur.

- Où sont-ils ? questionna Coplan en se levant promptement.

- Ils viennent d'arriver.

- Parfait, je les rejoins immédiatement.

Vignal et Jamez prirent congé. Coplan quitta la pièce derrière eux.

En retrouvant Gauchet et Rambaut, il leur lança sans préambule :

- En route ! Vous êtes armés, j'espère ?

- Et comment ! firent-ils en chœur.

Une minute plus tard, la Lancia grise roulait à toute vitesse en direction de l'aérodrome.

Coplan abandonna la voiture à deux cents mètres du champ d'aviation.

- Attention, prévint-il en s'adressant à ses deux camarades, ce n'est pas une visite officielle. Je connais une voie d'accès qui va

nous conduire jusqu'aux ateliers sans qu'on se fasse repérer.

Effectivement, après qu'ils eurent contourné les bâtiments du contrôle de la navigation, ils arrivèrent près d'un hangar dont le toit de tôle ondulée ne s'élevait qu'à cinq ou six mètres de hauteur.

- Faites comme moi, souffla Francis à ses deux compagnons.

Sans hésiter, il se hissa sur le toit du hangar en grimpant le long d'une corniche de fer. Une fois là-haut, il se déplaça sans bruit sur les tôles et il redescendit de l'autre côté, à l'intérieur de l'enceinte. Rambaut et Gauchet l'y rejoignirent une seconde plus tard.

Francis leur indiqua :

- Nous avons quelques minutes d'avance. La relève doit avoir lieu à 3 heures précises et je suis persuadé que nos lascars vont agir à ce moment-là. Je vais d'ailleurs vous expliquer ce qui se passe. Hier matin, des avions de transport ont apporté ici trois engins spéciaux en provenance de l'arsenal secret G. W.-45. L'état-major a pris la décision d'organiser, dans le cadre des grandes manœuvres, une répétition de la mise en place de certaines fusées d'interception. Nous avons acquis la preuve que deux réseaux d'espionnage sont au courant de l'affaire. J'avais prévu tout un système de surveillance, mais cet idiot de Judson a voulu faire du zèle et l'un des deux réseaux ennemis se sait maintenant en péril. Par conséquent, je présume que ces gars vont précipiter leur travail et...

Francis se tut. Une rumeur venait de s'élever du côté des ateliers.

- Attention, souffla-t-il, c'est la relève. Suivez-moi en douce. Si je tire, foncez dans le tas.

Ils saisirent leur arme dont ils firent coulisser le cran de sûreté.

Coplan prit la tête du trio. Se confondant avec la nuit, il progressa en direction du bâtiment en béton, large et trapu, dont la silhouette massive se distinguait à quinze mètres environ.

Soudain, trois énormes projecteurs s'allumèrent, éclairant les abords du bâtiment. Deux camions militaires sortirent de la remise, roulèrent lentement vers le portail de la base aérienne.

- Feu de Dieu, jura Coplan d'une voix étouffée. Les engins spéciaux s'en vont vers le secteur de lancement. Nous ne pincerons

pas nos adversaires cette fois-ci.

- Dans un sens, avoua Rambaut, j'aime autant ça. Je ne vois pas ce que nous aurions pu faire à trois contre une bande de tueurs prêts à tout.

Les feux rouges du dernier des deux camions bâchés disparurent, les puissants projecteurs s'éteignirent, tout retomba dans le silence et dans les ténèbres.

Gauchet, fataliste, conclut :

- Un coup pour rien.

Coplan, soucieux de nouveau, rengaina son G. P.

- Retour à la bagnole par le même chemin, commanda-t-il. Ne perdons pas de temps.

La manœuvre inverse fut un peu plus délicate ; l'accès au toit de tôle ondulée était moins facile de l'intérieur du camp. Sur le route, Coplan se mit à courir. En arrivant près de la Lancia, il eut un brusque réflexe et il se jeta dans l'herbe qui bordait la voie. Rambaut et Gauchet l'imitèrent sans comprendre. Coplan leur expliqua tout bas :

- Il y a un mec qui fait le guet près de la voiture. Je vais m'occuper de lui pendant que vous contournerez la bagnole pour le prendre à revers.

L'homme qui montait la garde près de la Lancia se tenait près du capot de la voiture. Il était peu visible, mais Francis avait des yeux de chat.

Sortant son G. P. à toutes fins utiles, Coplan commença à ramper et il parvint à s'approcher sans bruit. Lorsqu'il ne fut plus qu'à deux ou trois mètres, il banda ses muscles et il bondit dans une prodigieuse détente.

CHAPITRE IV

L'homme eut un sursaut de saisissement et voulut faire face. Mais trop tard. Coplan lui assena un terrible direct du gauche au maxillaire en même temps qu'un coup de crosse sur le crâne.

- Putain de sort, haleta le bonhomme qui chancela et s'appuya contre la portière de la Lancia. Coplan, ébahi, articula :

- Nom de Dieu! Morac ! Mais qu'est-ce que vous foutez ici ?

- Vous frappez fort, vous, se lamenta Morac en se frottant la mâchoire.

- Heureusement que je tenais à capturer un prisonnier, maugréa Francis. Sans cela...

Gauchet et Rambaud apparurent, menaçants. Coplan leur signala aussitôt :

- Faites gaffe, c'est Morac. Morac s'expliqua :

- J'ai lâché Rolf Stocker au moment où il grimpait dans une Peugeot immatriculée 435 BL 44. Mais comme je savais qu'il devait reprendre son service à 3 heures du matin, je suis venu l'attendre. Il est arrivé avec sa moto, comme d'habitude. Je retournais en ville quand j'ai reconnu votre Lancia.

- Bon, en voiture, coupa Francis, énervé. Ce n'est pas l'heure des bavardages.

Ils s'installèrent en vitesse et la Lancia démarra. Ils traversèrent Bouaye à fond de train, puis, sans ralentir, ils prirent une route secondaire qui s'amorçait sur la gauche.

Ils roulèrent pendant une dizaine de minutes. La route était complètement déserte. Une lourde odeur de marécage planait sur la campagne battue par la bourrasque. Coplan éteignit ses phares et relâcha l'accélérateur. La vitesse diminua pour se stabiliser autour de 75.

Coplan dévoila ses projets.

- Si mes calculs sont exacts, dit-il, les camions doivent passer par Challans et nous allons bientôt les rattraper. Surtout, ne vous emballez pas. Nous sommes quatre et nous aurons peut-être l'occasion de réussir un coup fumant.

La Lancia glissait en souplesse dans la nuit noire. Le ronronnement régulier du moteur était effacé par le vent, rien ne trahissait la présence de la voiture.

Des points rouges s'allumèrent tout à coup dans les ténèbres opaques, juste après une courbe.

- Voilà les camions, annonça Francis. Je vais garder cette distance entre eux et nous.

L'étrange randonnée se poursuivit pendant un bout de temps. Les gros camions militaires faisaient un 60 monotone. La route étroite, solitaire, était plutôt lugubre.

Subitement, un stop rouge s'alluma à l'arrière du second camion.

- Prenez vos flingues, ordonna Coplan.

Les camions bâchés s'étaient arrêtés. Et, brusquement, ils furent plongés dans l'obscurité totale, leurs phares et leurs feux de position s'étant éteints d'un seul coup. Coplan scrutait les ténèbres.

Gauchet demanda :

- Que se passe-t-il ?

- Je n'en sais rien, grogna Francis. Regardez, des lampes de poche se baladent autour des véhicules. Je crois que c'est le moment d'y aller, les gars. Accrochez-vous !

La Lancia démarra sèchement et fila comme une torpille. Les pneus miaulèrent quand Coplan freina à mort à moins de deux mètres du second camion. Un coup de feu éclata, aussitôt suivi de deux autres.

- En éventail, et vite ! jeta Francis en sautant sur l'asphalte et en se ruant vers le bord de la route.

Des silhouettes gesticulaient autour des camions. Mais les types étaient trop nombreux pour tenter un coup de filet, il fallait taper dans le tas.

Pour donner l'exemple, Coplan visa un grand escogriffe qui venait de surgir entre les deux lourds véhicules militaires, tira et fila prestement vers la gauche. La cible humaine s'écroula, une rafale de mitraillette balaya la nuit. Francis expédia coup sur coup trois pruneaux qui arrêtèrent net le crépitement frénétique de la mitraillette.

Des coups de feu retentirent de l'autre côté de la voie, puis devant le premier camion.

Coplan s'élança au galop et arriva juste à point nommé pour lâcher deux balles sur un individu qui s'apprêtait à fuir au volant d'une puissante Chevrolet noire. Francis ayant visé le chauffeur à la

tête., la voiture noire fit une embardée avant de s'immobiliser. Au même instant, une formidable déflagration déchira la nuit.

Plaqué au sol, Coplan resta une fraction de seconde sans bouger, puis il tira furieusement sur deux hommes qui se sauvaient en coupant à travers champs.

Un silence de mort tomba sur la route. Francis rampa lentement, prudemment, vers la Chevrolet. Cette voiture allait lui procurer un bouclier idéal. Le chauffeur s'était écroulé sur son volant comme un pantin disloqué. Coplan l'arracha de son siège et le fit basculer sur la route.

Deux coups de feu claquèrent de nouveau, tandis que le moteur du premier camion émettait un ronflement rageur.

Coplan devina d'instinct la manœuvre que l'adversaire comptait exécuter. Sans prendre le temps de réfléchir, il enfonça à fond la pédale de débrayage de la Chevrolet, remit le moteur en marche, démarra.

Tout se joua en un dixième de seconde. Coplan tira violemment sur le frein à main et se catapulta hors de la voiture qui resta au milieu de la route. Le camion, déjà lancé, percuta la Chevrolet de plein fouet, la renversa, grimpa dessus puis culbuta lourdement sur le flanc. Il y eut un bruit effroyable qui domina le bruit de ferraille.

Le bilan de la guérilla était catastrophique pour les espions du clan ennemi : cinq morts, deux blessés graves. Malheureusement, Rambaut avait été tué par l'explosion d'une grenade et le pauvre Morac avait encaissé deux balles dans le ventre.

Grimaçant de douleur, Morac expliqua :

- Je m'étais planqué dans la cabine du premier camion et j'avais réussi à éliminer deux loustics, mais je n'ai pas eu le temps de voir l'enfant de salaud qui grimpait de l'autre côté. Il a tiré à bout portant et il m'a poussé hors de la cabine. Je me suis roulé dans l'herbe, car j'avais compris qu'il allait se débiner avec le bahut.

- Calme-toi, mon vieux, lui dit Coplan sur un ton amical. Gauchet va te conduire dare-dare à Nantes avec la Lancia. Dans une heure, le toubib t'aura tiré du pétrin.

Gauchet et Francis déposèrent le blessé sur les coussins arrière de la Lancia. Coplan ordonna à Gauchet :

- Dès ton arrivée à l'hôpital, tu appelles Abers et tu le mets au courant. Je reste ici pour monter la garde. J'espère que les trois soldats vont se réveiller entre-temps.

- Méfiez-vous des deux blessés, insista encore Gauchet avant de démarrer au volant de la Lancia.

- Ils sont trop amochés pour être dangereux, répondit Coplan.

Quand la Lancia eut disparu, Francis retourna près des trois soldats de l'Aéronautique qui dormaient, allongés côte à côte, dans l'herbe. Ils avaient été chloroformés assez sérieusement et cela n'irait sans doute pas tout seul pour les ramener à la réalité.

Le quatrième homme du convoi était Rolf Stocker. L'astucieux espion suisse s'était débrouillé pour prendre la place d'un soldat et faire partie du transport des engins secrets. Manœuvre audacieuse, certes, mais peut-être désespérée. L'intervention intempestive de Ken Judson avait évidemment mis le feu aux poudres, acculant l'ennemi à jouer le tout pour le tout, ce qui était bien regrettable pour tout le monde.

A présent, Rolf Stocker était parmi les morts et Coplan perdait un de ses meilleurs atouts, car le Suisse, repéré depuis belle lurette, était en quelque sorte le fil conducteur sur lequel on pouvait compter pour remonter la filière.

En réalité, le vrai nom de Rolf Stocker était Helmut Stosser. Berlinois de naissance, il avait fait des études d'ingénieur à Leipzig. Son intelligence ses capacités, son tempérament d'homme d'action lui avaient valu d'être remarqué par les grosses légumes des services secrets de l'Allemagne de l'Est. Après un stage en U.R.S.S., il avait été envoyé en Suisse ; puis, quelques années plus tard, muni d'une fausse identité, il était arrivé en France. Grâce à de mystérieux appuis, il avait pu se faire embaucher parmi les techniciens civils de l'Aéronautique.

Stosser, alias Stocker, avait sûrement rendu de grands services à ses maîtres. Le Deuxième Bureau était cependant parvenu à démasquer une partie du réseau dont le soi-disant ingénieur suisse

était un maillon important, mais personne n'avait jamais pu découvrir par quelle voie cet espion acheminait ses renseignements.

A présent qu'il était éliminé, la piste se perdait de nouveau dans le brouillard.

Coplan ne put s'empêcher de maudire une fois de plus la faute commise par Ken Judson dont l'orgueil avait détruit des plans si minutieusement élaborés.

Après avoir remis le malheureux Morac entre les mains du médecin de garde, Paul Gauchet avait alerté par téléphone, de l'hôpital même, la permanence du poste P. 4.

Abers donna les ordres nécessaires et un détachement de vingt-quatre hommes se mit en route pour rejoindre Coplan. Ce dernier constata avec satisfaction que Pouzot avait prévu avec une compétence indiscutable les équipes, l'outillage et le matériel que la situation exigeait.

Des projecteurs furent mis en batterie. Puis, tandis que deux médecins militaires s'occupaient des blessés et des morts, les mécaniciens-dépanneurs commençaient à déblayer la route. Un officier de la P. M. se mit à la disposition de Francis pour relever méthodiquement les éléments d'un constat en bonne et due forme.

Fort de son autorité, Granit put se permettre d'agir exactement comme il l'entendait. Il ne négligea rien, mais il se consacra surtout à rassembler le plus grand nombre possible de petits détails au sujet de la personnalité des auteurs de l'attentat. Il alla jusqu'à faire prendre les empreintes digitales des morts.

L'aube se levait lorsqu'il arriva à Nantes. Là, il s'obligea à prendre deux heures de repos et il s'allongea tout habillé sur le lit de camp qu'il avait fait placer dans son bureau. Certes, il était impatient de mettre de l'ordre dans la masse de renseignements qu'il avait moissonnés au cours de la nuit, mais il jugeait indispensable de ménager ses forces physiques, car la fête n'était pas finie, loin de là.

A 11 heures précises, après une douche rapide et un petit déjeuner plus rapide encore, il se remit au travail. Avant tout, il

voulait consigner sur ses tablettes les éléments significatifs qui figuraient parmi la documentation générale relative aux événements de la nuit.

Les complices de Rolf Stocker se trouvaient tous sur la liste des suspects, à l'exception d'un seul : un certain John S. Cliver, citoyen américain domicilié à Bâle. Son passeport indiquait comme profession : industriel. On avait également trouvé sur lui les papiers qui se rapportaient à la Chevrolet noire.

D'où sortait-il, ce quidam ? Comment était-il arrivé au bon moment pour participer à l'attaque des deux camions militaires ?

Son visa d'entrée en France était daté du 2 février. Selon toute vraisemblance, cet étrange industriel s'était amené tout spécialement sur la côte atlantique pour participer à sa façon à l'opération Alouette. Mais quel avait été son rôle réel ?

En tout état de cause, on ne pouvait plus lui demander de s'expliquer là-dessus, puisqu'il était mort.

La sonnerie du téléphone se fit entendre

- Granit ? s'enquit l'opérateur du standard.

- Je vous écoute.

- Tournier vous demande.

- Bien, passez-le-moi.

La voix de Tournier vibra dans l'écouteur :

- Je vous donne les nouvelles en vitesse : j'ai déjà un morceau de bobine enregistré ce matin entre 2 heures et 2 h 30. Normalement, mon bonhomme devrait rappliquer d'un instant à l'autre et je vais reprendre la surveillance immédiatement. A quand le prochain contact ?

- Ne vous excitez pas, mon vieux, grommela Francis. A l'heure qu'il est, votre voisin de palier a terminé sa carrière et il est à la morgue avec quelques-uns de ses copains. Ramenez-moi illico votre enregistrement, mais placez néanmoins une nouvelle bobine. Sait-on jamais ?

- D'accord, acquiesça Tournier.

Vingt minutes plus tard, il arrivait dans le bureau de Granit avec la bobine en question. Coplan plaça celle-ci sur un magnétophone et fit fonctionner l'appareil.

L'enregistrement était d'une surprenante netteté. Pourtant, les deux hommes dont on avait capté la conversation à leur insu avaient dû parler à voix très basse car on entendait jusqu'à leur respiration. Ils dialoguaient en allemand.

Lorsqu'il eut écouté une première fois l'enregistrement, Coplan actionna la manette de l'inverseur, prit un bloc-notes et se mit à traduire au vol la conversation que le magnétophone reproduisait de nouveau.

- *J'ai des instructions formelles, Stosser. En cas d'alerte, il faut brusquer les opérations et donner la priorité absolue aux engins secrets*.

- *C'est absurde... C'est insensé... Avec un peu de patience, je suis presque sûr d'obtenir une documentation complète concernant le missile Masurca 3B et la fusée air-sol Martel S8*.

- *Vous vous faites des illusions, croyez-moi. L'attaque du fortin de Saint-Gildas et la tentative de cambriolage à Paimbœuf démontrent clairement que votre section est repérée par le contre-espionnage français. Vous risquez d'être arrêté dans les quarante-huit heures*.

- *Je comprends fort bien que Fred Braun ait décidé de frapper un grand coup avant de filer : sa maison est repérée, il est définitivement grillé en France. Mais ce n'est pas mon cas. J'ai pris le maximum des précautions. Je peux encore rendre des services inestimables et je*...

- *Inutile de discuter, Stosser. On m'a envoyé ici avec les pleins pouvoirs et l'objectif principal doit être atteint coûte que coûte. Ce qui compte, c'est de connaître exactement les engins spéciaux prévus dans le plan de défense de l'adversaire. Vous avez fait de l'excellente besogne et je vous félicite d'avoir réussi à connaître l'ordre d'acheminement du matériel secret qui nous intéresse. Nous devons saisir cette occasion unique*.

- *Soit, c'est vous le chef. Que décidez-vous*?

- *J'attends que vous me donniez les éléments précis d'un plan d'attaque immédiat. Tous les hommes du secteur sont prêts à agir avant l'aube*.

- *Je ne vois qu'une solution : je m'arrangerai pour faire partie du convoi. Je prends mon service à 3 heures. Le départ des camions*

est fixé à 3 h 5. J'ai noté l'itinéraire prévu et je sais qu'il n'y aura pas de surveillance spéciale. Le Haut Commandement a décrété, paraît-il, qu'un simple convoi ordinaire attirerait moins l'attention. Les troupes du Génie seront informées vingt-quatre heures plus tard que les engins se trouvent déjà sur place. Par conséquent, il faut que nous organisions le coup de main dans la région la plus déserte du parcours.

- C'est-à-dire?

- Entre Challans et le Perrier... Voulez-vous me passer votre carte?

- Oui, la voici. Montrez-moi où cela se trouve... Grands dieux, c'est beaucoup trop loin de Nantes ! Il faut choisir un autre endroit. N'oubliez pas que nous devons revenir immédiatement en ville pour procéder à l'évacuation des hommes et du matériel. Or, tout doit être fini avant la fin de la nuit.

- Dans ce cas, il faut attaquer ici. C'est un coin parfaitement désert, en pleine région marécageuse.

- Oui, c'est mieux. Nous arrêterons le convoi en plaçant ma voiture au milieu de la route. Pour éliminer instantanément les soldats, nous utiliserons le chloroforme. Ensuite, nous démonterons les pièces vitales des engins et nous les emporterons.

- Prévoyez-vous un camouflage?

- Oui, à la rigueur... et bien que ce soit sans grande importance. Nous pourrons sans doute arranger un simulacre d'accident et mettre le feu aux camions.

- Le point de ralliement, en cas d'incident grave?

- Chez Marie, comme prévu. Mais n'ayez crainte, il n'y aura pas de pépin.

- Vous êtes certain d'avoir l'outillage approprié?

- Fred Braun m'a certifié qu'il était paré.

- Eh bien, espérons que tout ira pour le mieux. Quelle est la décision au sujet de la petite Resden ?

- Je l'ignore. C'est Fred qui s'occupe d'elle.

- Je crois qu'il est temps que je me mette en route. Je ne vous cache pas que cela me désole de détruire définitivement ma position.

- Ne vous tourmentez pas à ce sujet, mon cher. Dans un sens, on a souvent tort de vouloir s'enraciner : les risques augmentent sans qu'on s'en rende compte. Du reste, je suis convaincu que le patron vous a déjà préparé autre chose. Ici, tout sera liquidé avant l'aube.

C'était tout.

Coplan stoppa le magnétophone, resta un moment pensif, puis murmura :

- J'avais pressenti le coup et j'ai pu le contrer, mais nous avons été obligés de taper dans le tas. Rambaut a été tué par l'explosion d'une grenade et Morac est à l'hôpital avec deux balles dans le ventre.

Il dévisagea Tournier, lui demanda

- J'imagine que vous n'avez pas le signalement de l'interlocuteur de Rolf Stocker?

- Non, évidemment. Je me trouvais dans la chambre quand ils sont arrivés et je n'ai pas bronché.

- Il s'agit très probablement de cet Américain qui s'est fait lessiver au cours de la bagarre.

- Ils ont fait allusion à un point de ralliement chez Marie. Avez-vous des tuyaux là-dessus ?

- Non, mais je vais m'occuper de cette question. Quant à vous, retournez là-bas et vérifiez l'enregistreur. Je ne pense pas que nous aurons encore du nouveau de ce côté-là, mais il faut néanmoins prévoir cette éventualité. Stocker avait des relations que nous n'avons pas eu le plaisir de rencontrer cette nuit.

Coplan rassembla ses documents, les enferma dans une armoire blindée qui avait été installée dans un des coins de la pièce. Ensuite, offrant une cigarette à Tournier, il lui dit :

- Arrangez-vous pour prendre quelques heures de repos. Nous nous reverrons ici, demain à 11 heures. Si je n'y suis pas, j'aurai laissé des instructions.

- D'accord, opina Tournier.

Demeuré seul, Francis acheva sa cigarette en déambulant dans le bureau. L'élimination presque totale de la section Stocker-Braun était un échec plus qu'une victoire. Alors que tout se combinait d'une

façon si favorable, si prometteuse, voilà que tout s'écroulait et que la filière ennemie était rompue.

Quel était ce patron dont avait parlé John Cliver ? En fait, il y avait une contradiction dans les événements de la nuit.

On avait, d'une part, un réseau de l'Est dont les agents et les agissements étaient connus, mais on avait également, d'autre part, des spécialistes tels que Stosser, Fred Braun et John Cliver, rompus aux actions de commando et qui, de toute évidence, devaient appartenir à une autre organisation.

La première chose à faire, la situation étant ce qu'elle était, c'était de savoir qui était la mystérieuse Marie et où elle se cachait.

Coplan enfila son loden et sortit. Il pleuvait. Un vent froid balayait les rues de brusques rafales râpeuses. Histoire de stimuler les rouages de son cerveau, Francis décida de s'imposer une marche sous la pluie. La marche est un stimulant cérébral incomparable, c'est bien connu.

Remontant jusqu'à la place Sarradin, il contourna le cimetière, longea la rue des Hauts-Pavés et s'engagea dans une petite rue qu'il parcourut jusqu'au bout avant de faire demi-tour pour revenir sur ses pas et s'arrêter devant une maison plutôt médiocre d'aspect. Il sonna et il attendit.

Un pas traînant se fit entendre derrière la porte, qui s'ouvrit enfin avec une lenteur méfiante. Le visage d'une vieille femme revêche apparut dans l'entrebâillement.

- Qu'est-ce que c'est ? grogna la vieille.

- Lisa est-elle là ? demanda Coplan.

- Non.

- Où puis-je la trouver ?

- J'en sais rien. Elle ne me dit jamais où elle va quand elle part.

- Est-elle rentrée cette nuit ?

- Comment voulez-vous que je le sache ? La nuit, je dors, moi ! Si elle rentre aux petites heures et si elle repart de grand matin, je ne peux pas le savoir.

- Il faut absolument que je lui parle. La vieille fit une grimace hargneuse.

- Pouvez toujours laisser un mot. Elle finira bien par rentrer pour mettre toute la maison sens dessus dessous et me coller son linge à laver. On connaît la chanson.
Coplan hésita.
- Écoutez. Si elle rentre avant 6 heures du soir, dites-lui que son ami François attend un coup de téléphone de toute urgence.
- J'y dirai, mais vous faites pas trop d'illusions, ricana la vieille qui referma sa porte.
Ainsi donc, Lisa n'était pas rentrée. Et elle n'avait pas téléphoné. C'était pour le moins bizarre. D'autant plus bizarre qu'elle n'avait jamais loupé un contact, même dans les pires circonstances.
Avait-elle découvert une autre piste ? S'était-elle lancée à l'improviste dans une nouvelle aventure ?
Coplan retourna à son bureau. Paul Gauchet était arrivé entre-temps.
- J'ai pris des nouvelles de Morac, annonça-t-il. Tout va plutôt bien pour lui. On l'a débarrassé de ses deux bouts de plomb et on lui arrange les tripes.
- Venez avec moi, lui dit Francis. Nous bavarderons en cours de route. Quelques minutes plus tard, la Lancia roulait en direction de la côte. La pluie crépitait, la route était glissante.
Gauchet s'enquit :
- Des éléments à retenir dans la récolte de la nuit ?
- Un suspect inconnu parmi les morts, répondit Coplan. Pour le reste, zéro. Le fil est cassé.
A l'entrée de Paimboeuf, Francis rangea sa voiture devant un bistrot.
- Allons prendre l'apéritif, proposa-t-il à son compagnon en lui lançant un clin d’œil.
Ils pénétrèrent dans le café, commandèrent deux Martini et se mirent à parler de la pluie et du beau temps avec la patronne de l'établissement, une grosse femme de quarante ans, rougeaude et cordiale. Francis posa négligemment quelques questions au sujet du docteur Braun qui s'était installé dans le patelin un an auparavant pour guérir, dans le calme et la solitude, ses nerfs détraqués par le surmenage.

- Un bien brave homme, expliqua la tenancière. Pas très causant mais généreux. Paraît qu'il a donné des étrennes princières à tous les gars qui sont allés lui souhaiter la bonne année.

- J'ai eu l'occasion de le rencontrer à Nantes, il y a de cela quelques semaines, dit Coplan. Il vit seul, je crois ?

- C'est-à-dire, pas tout à fait seul quand même. Il y a une jeune personne qui tient sa maison et qui lui sert de secrétaire en même temps. C'est un savant, à ce que l'on raconte. Il reçoit des tas de lettres de l'étranger.

- J'ai bien envie d'aller lui serrer la main en passant.

- Vous savez où c'est ?

- Oui, il m'a indiqué.

Ils vidèrent leur verre et ils quittèrent le bistrot. Aucune rumeur ne semblait avoir circulé concernant les événements nocturnes. Et comme le black-out total avait été ordonné à l'égard de la presse, personne ne saurait sans doute jamais, dans ce patelin, ce que le bon docteur Braun était devenu.

Coplan refit en compagnie de Gauchet le trajet qu'il avait fait une douzaine d'heures plus tôt. Sous le ciel gris et tourmenté, la maison solitaire paraissait profondément endormie. A l'étage, les volets étaient encore fermés. Ceux du rez-de-chaussée étaient restés ouverts.

Après avoir promené un regard attentif sur les alentours, Francis décida :

- Nous allons passer par le jardin.

L'herbe mouillée chuinta sous leurs semelles. Cette fois, le volet mécanique du garage avait été rabaissé. Coplan montra à Gauchet une petite terrasse vitrée qui reliait la cuisine à la buanderie.

- C'est par là que nous allons nous risquer, chuchota-t-il.

- Perquisition ? demanda Gauchet.

- Oui et non. Braun a probablement pris ses précautions avant de se lancer sur le sentier de la guerre, et nous ne trouverons sans doute rien d'intéressant. Mais sa gouvernante-secrétaire est une de nos amies et j'aimerais savoir ce qu'elle devient. Nous avions un rendez-vous téléphonique, elle et moi, mais elle ne m'a pas contacté.

La serrure de la porte de la cuisine ne fut pas difficile à forcer. Au moment de pousser le battant, Francis sortit son G.P. et donna un petit coup de coude à Gauchet. Celui-ci comprit aussitôt : il exhiba un Mauser 9 mm.

Ils visitèrent dans le plus grand silence les trois pièces du rez-de-chaussée.

Rien. Il y avait des verres et des bouteilles de bière sur la table de la salle à manger. Aucun de ces verres ne portait de trace de rouge à lèvres. Pas de rouge à lèvres non plus sur les mégots qui remplissaient un cendrier de porcelaine.

Ils montèrent à l'étage. Trois chambres à coucher, un cabinet de toilette. Rien. Personne. Silence de mort. Dehors, le vent du large secouait les arbres dénudés. La pluie avait cessé mais une rafale de vent apporta quelques gouttes ramassées dans le ciel nuageux, les volets cliquetèrent.

Gauchet souffla :

- Personnellement, je trouve que ça manque d'ambiance.

- En effet, opina Coplan, la mine plutôt sombre. Lisa n'est pas ici, elle n'est pas à Nantes, elle ne m'a pas téléphoné, cela me paraît louche.

Pendant que Gauchet inspectait une des chambres, Francis, le front barré de rides, étudiait la disposition du palier. Une anomalie venait de frapper son attention. Il recommença son examen, rejoignit Gauchet dans la chambre et lui dit :

- Il y a quelque chose qui ne colle pas, ou alors je n'ai pas le compas dans Il arpenta la pièce et murmura :

- Largeur : quatre pas.

Il passa dans la pièce voisine, exécuta le même manège.

Gauchet, qui l'observait, arqua les sourcils et laissa tomber :

- Ben merde, il manque au moins un mètre !

Coplan découvrit très vite la clé du mystère : un des placards de la chambre trop petite avait un fond mobile. D'une simple pression, Francis fit coulisser cette espèce de porte invisible et il déboucha dans un cagibi exigu où on avait entassé des vieux livres, des journaux et quelques boîtes de carton. Un vieux fauteuil occupait la

moitié du réduit. Dans ce fauteuil, il y avait un énorme paquet recouvert d'une couverture pleine de taches.

Coplan tira la couverture.

Lisa était là. Pas belle à contempler. Recroquevillée sur elle-même, la face violette, les yeux révulsés, la bouche ouverte, les lèvres noirâtres et gonflées.

Gauchet, fasciné, questionna d'une voix sourde :

- C'est elle ?

- Oui.

- Elle a été empoisonnée, pas d'erreur.

- Quand le Vieux va savoir ça, soupira Coplan. C'était une de ses meilleures collaboratrices.

Une voix autoritaire et sèche s'éleva brusquement derrière Coplan et Gauchet :

- Les mains en l'air ! Un geste et je tire, méfiez-vous !

CHAPITRE V

Plus surpris qu'effrayés, Coplan et Gauchet obtempérèrent. L'autre reprit sur le même ton coupant :

- Le premier qui se retourne, je l'abats ! Jetez vos armes sur le sol.

Ils obéirent.

L'inconnu s'approcha doucement, ramassa le G. P. et le Mauser qu'il fourra dans ses poches.

- Maintenant, retournez-vous, ordonna-t-il.

C'était un géant dont le faciès lourd reflétait la bestialité, la bêtise et la brutalité à l'état pur. Sous ses paupières, ses yeux pâles étaient aussi expressifs qu'une dalle funéraire. Avec ses cheveux roux taillés en brosse et sa mâchoire épaisse, il faisait irrésistiblement penser à quelques monstrueux croisement entre un bouledogue et un orang-outan.

Il n'avait que des chaussettes de laine aux pieds, ce qui expliquait son irruption absolument silencieuse. Une combinaison

bleue de mécano enserrait son corps énorme, soulignant sa corpulence. Il braquait sur Coplan et Gauchet un automatique de gros calibre.

Francis l'avait reconnu d'emblée. Sa photo se trouvait parmi celles des suspects, et c'était évidemment le genre d'individu qui ne risquait pas d'être confondu avec un autre. Repris de justice, à demi illettré, aussi intelligent qu'un homme des cavernes, il était cependant signalé comme étant extrêmement dangereux, à cause de sa stupidité congénitale et de ses instincts sanguinaires.

Coplan, arborant un large sourire, s'exclama :

- Dites donc, Lientz, la prochaine fois vous préviendrez, hein ? Vous m'avez flanqué la frousse avec votre comédie.

Un sillon creusa le petit front bas du gorille.

- Qui êtes-vous ? questionna-t-il avec un coup de mâchoire abrupt et menaçant. Francis misa carrément sur le bluff.

- Ne me posez pas de questions, Lientz ! Vous savez bien que le patron n'aime pas ça et que je n'ai pas le droit de vous répondre. Je suis venu ici pour savoir où se trouvent Stosser et Braun. C'est ça qui compte.

- Je ne vous connais pas, moi, bougonna le docker.

- Je l'espère bien ! renvoya Coplan, ironique. Mais vous connaissez Marie, je suppose ?

- Quelle Marie ?

- Oh, ça va ! Et la Chevrolet de Bâle, ça ne vous dit rien non plus ?

Le ton assuré de Coplan impressionnait Lientz. Il parut faire un effort surhumain pour produire une petite secousse dans les rouages de plomb de sa cervelle.

Il interrogea :

- Vous êtes venus avec Hans Taub ?

- Ben dame ! enchaîna Francis. Mais on avait reçu l'ordre de rester dans la coulisse en attendant des instructions. Ce qui me tracasse, c'est que je ne sais pas où sont les camarades qui sont partis avec la bagnole. Braun avait promis de nous alerter avant 6 heures du matin.

La brute remit son automatique dans la poche de son bleu et maugréa :

- Moi non plus, je ne comprends plus rien à cette combine à la gomme. Braun se fout de nous, c'est sûr ! Il m'a dit de brûler tous les papiers de l'armoire et de préparer l'Opel. Il devait repasser sans faute par ici pour prendre la bagnole et me déposer en ville. Quel bordel !

Coplan haussa les épaules. Puis, prenant Gauchet à témoin, il déclara, amer :

- Tu vois que j'avais raison, Heinrich ! Ou bien Braun se fiche de nous, ou bien il a eu un pépin. En tout cas, il aurait dû penser à nous et respecter les ordres du patron.

Gauchet se contenta d'esquisser une moue écœurée. Dans son for intérieur, il était de plus en plus persuadé que Coplan allait réussir à entourlouper cet homme de Cro-Magnon qui manquait vraiment de subtilité intellectuelle.

Francis désigna d'un hochement de tête le cadavre de Lisa et demanda au docker :

- Et celle-là ?

- Une salope, grommela Lientz. Après le coup de la casemate et les ennuis qu'on a eus en revenant de Saint-Gildas, Braun a compris qu'on avait été vendus. Et quand Braun se met en rogne, vous savez comment il est. Finalement, il a soupçonné la fille. Il m'a dit de la mettre à poil, comme ça, subitement. Et ça n'a pas raté ; la garce avait bel et bien planqué un papier entre ses nichons, un papier avec des trucs qu'elle avait écrits. Même que je l'ai encore dans la poche, son papelard. Tenez, regardez.

Il tira un morceau de papier de sa poche, le montra, le rempocha sombrement.

- Après ce coup-là, reprit-il, c'était fini de rigoler, vous pensez bien. Braun m'a ordonné de l'asticoter un brin, la Lisa.

Un sourire effroyable étira sa mâchoire de prognathe.

- Je l'ai quasiment mise en pièces détachées, confessa-t-il avec une pointe d'orgueil. Essayez seulement de la soulever, vous vous rendrez compte. Je lui ai mis les vertèbres en marmelade les unes après les autres.

- Bien fait pour sa pomme, approuva Francis avec enjouement. J'espère qu'elle a fini par cracher le morceau ?
- Ben ça va de soi ! A sa place, j'aurais pas attendu si longtemps, pour sûr ! Elle a commencé par raconter que c'était pour lui rendre service, à Braun lui-même, qu'elle avait copié sur ce papier des choses que Traub avait dites quand il était arrivé. Mais à la fin, on lui a arraché la vérité : elle nous doublait, la vache. Et son patron est un gars du Deuxième Bureau, un certain Copan ou Capan, je me souviens plus exactement. Braun a tout de suite envoyé un message de l'autre côté. Il n'avait pas le temps de s'occuper de ce mec-là sur-le-champ, mais ça doit être fait maintenant.
- Et comment ! s'écria Coplan en éclatant de rire. Le mec en question : couac ! Liquidé, clamcé, mort et enterré.
Une vague satisfaction éclaira la gueule qui servait de figure à l'orang-outan.
- Sans blague ? fit-il.
- Parole ! Figure-toi que je le connaissais, moi, ce zouave pour qui Lisa nous trahissait. Et je savais où le trouver. Dans un bar du centre de la ville où il avait son Q.G. Je me suis caché dans les parages et j'ai attendu qu'il sorte. Le voilà soudain qui s'amène. Je sors de l'ombre et je m'approche de lui mine de rien.
Francis mima la scène qu'il décrivait :
- Je lui dis à brûle-pourpoint : « C'est bien vous le nommé Coplan ? » Il me répond : « Oui, c'est moi. » Je lui annonce : « J'ai une commission à vous faire de la part de votre copine Lisa. » Et là-dessus, je me prépare, je calcule bien mon coup, je prends mon élan et...
Lientz, captivé, encaissa sur la tempe gauche un crochet qui le frappa comme un coup de marteau-pilon. Il s'écroula sur les genoux, et il reçut alors sur l'autre tempe un direct du gauche qui le foudroya. Il ouvrit la bouche et il s'étala sur le dos, complètement k.-o.
Gauchet jubila :
- Vous avez une façon bien à vous de raconter les histoires. On peut dire que c'était d'une vérité frappante.
- J'en avais tellement envie, gronda Coplan. Je me suis dominé aussi longtemps que j'ai pu, mais il était temps que cela éclate. Et ce

n'est pas tout ! Les tortures qu'il a infligées à la pauvre Lisa, il va les payer au prix fort. Commençons par le neutraliser définitivement.

Au moyen des lacets de cuir qui ne le quittaient jamais, Coplan ficela solidement les poignets et les chevilles du monstre qui prolongeait son petit somme, la bouche toujours béante.

Ensuite, il le désarma, récupéra son G.P. et le Mauser de Gauchet, se mit à fouiller à fond les poches du gorille. Sur le bout de papier qui avait été l'arrêt de mort de Lisa, il lut ces quatre mots : Bâle, Marie, Laguna, Makles.

Il plaça précieusement ce papier dans son portefeuille. Puis, se tournant vers Gauchet :

- Trouve-moi un broc d'eau à la cuisine. On va le réveiller.

Gauchet sortit du réduit et descendit à la cuisine. Quand il revint avec un seau rempli d'eau, Lientz commençait justement à reprendre conscience.

- Vas-y quand même, dit Francis à Gauchet, ça le rafraîchira et il comprendra tout de suite de quoi il s'agit.

Gauchet balança tout le contenu du seau dans la face du docker en ricanant avec un entrain féroce :

- A la tienne, mon joli.

Lientz sursauta, s'ébroua, fit bouger deux ou trois fois ses lourdes mandibules comme pour vérifier s'il avait encore tous les os de sa tête. Fronçant ses sourcils roux, il articula haineusement :

- Salauds ! Et dire que j'avais qu'à tirer !

- J'ai quelques questions à te poser, Lientz, prononça Francis en exhibant son G.P. d'un geste éloquent. Je te préviens que je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer. Je te conseille d'être attentif et raisonnable.

- Allez vous faire foutre.

- Nous irons nous faire foutre, répondit Coplan, mais pas avant d'avoir causé. Première question : à qui Braun a-t-il envoyé un message donnant le signalement de Coplan, l'ami de Lisa ?

- J'en sais rien. Vous croyez peut-être que Braun me donne des tuyaux au sujet de ses combines ?

- Qui est Marie ? Quel est son véritable nom, et où habite-t-elle ?

- Vous me faites mal aux seins, maugréa le géant. Ça fait deux fois que vous me parlez de cette Marie. Jusqu'ici, personne m'avait signalé l'existence de cette souris. Et si vous vous figurez que je dis pas la vérité, tant pis pour vous.

Francis demeura impassible. Au fond, il était convaincu que cette brute épaisse ne mentait pas. Selon les informations transmises par Lisa, la clique Braun-Stosser ne se servait de Lientz que pour de basses besognes qui ne demandaient qu'un minimum de dons intellectuels. C'était Stosser qui l'avait fait venir d'Alsace et qui l'avait introduit dans le milieu des ouvriers du port. En somme, c'était le domestique de la bande.

Néanmoins, Francis posa encore une question :

- Comment s'appelle le patron de Braun, Stosser et de Traub ?

Lientz hésita une fraction de seconde, puis il grogna en faisant une grimace maussade :

- Je viens de vous dire que Braun me tenait au courant de rien. Je ne sais pas qui vous êtes ni ce que vous me voulez, mais vous perdez votre temps si vous pensez que j'ai des choses à vous raconter. A part ça, vous feriez mieux de me débarrasser de ces lacets de cuir et de vous barrer à toute pompe. Si Braun s'amène, je vous promets que ça va chauffer ici.

La furtive hésitation du bonhomme n'avait pas échappé à Coplan. Il se tourna vers Gauchet, l'attira dans une pièce voisine et lui chuchota quelques mots à l'oreille.

- Avec plaisir, acquiesça Gauchet qui sortit son Mauser et le fit sauter dans sa main pour le saisir par le canon.

Ils retournèrent près du prisonnier.

- Puisque tu tiens à savoir qui nous sommes, commença Francis, je vais te le dire : nous sommes les copains de Lisa. Nous espérions arriver à temps pour la sauver, mais les jeux sont faits. Alors, écoute-moi bien et tâche de comprendre. Je sais que tu connais le nom du patron de Braun et compagnie. Si tu refuses de me donner le nom de ce type, je n'insisterai pas. Mais tu passeras le reste de tes jours en taule et ça te donnera l'occasion de réfléchir aux souffrances que tu as infligées à notre malheureuse amie. Toutefois,

pour t'encourager et te délier la langue, mon camarade va te parler un langage que tu pigeras sûrement mieux que le mien.

Gauchet, très calme, s'agenouilla près du docker, se pencha pour lui saisir le menton dans la main gauche, puis, d'un coup sec et précis, il lui expédia la crosse d'acier de son Mauser en plein sur les gencives. Il y eut un craquement pénible à entendre. Le malabar secoua sa grosse tête avec une furie impuissante et cracha un flot de sang qui lui barbouilla les joues et le menton. Ses lèvres tuméfiées enflaient à vue d'œil. De la langue, il parvint à expulser les débris de deux ou trois dents brisées.

Coplan, qui avait allumé une Gitane, s'enquit posément :

- Alors, Lientz ?

- Charognes, vociféra le prisonnier.

Gauchet, avec le sérieux d'un bon artisan qui met le maximum de conscience et d'application dans son travail, saisit de nouveau le menton du docker et lui assena un deuxième coup de crosse sur sa bouche ensanglantée.

- Liquidez-moi une fois pour toutes, nom de Dieu! jura le gorille en crachant derechef du sang et des morceaux de dents.

Gauchet secoua négativement la tête :

- Pas question, ma vieille. Si tu ne nous donnes pas le nom qu'on te demande, je vais te casser méthodiquement tout ce que tu as de cassable dans ta grande carcasse. Et je ne blague pas.

Pour appuyer ses dires, il frappa une troisième fois les lèvres écrabouillées du colosse.

- Klinger... Fritz Klinger, articula enfin l'espion.

- Parfait, laissa tomber Coplan. Si tu m'as bourré le crâne et si ce nom ne me mène nulle part, je viendrai te dire bonjour dans ta cellule.

Gauchet s'était redressé. Il considérait avec dégoût la crosse de son revolver.

- Faut que je nettoie cela tant que c'est frais, émit-il.

- Et moi, enchaîna Francis, faut que je descende pour téléphoner.

Le téléphone se trouvait dans la salle à manger du rez-de-chaussée. Dès que l'opérateur du Poste 4 répondit, Coplan lui demanda

- Pouvez-vous me passer Britton ? C'est Granit qui vous parle.
- Voilà.
Il y eut deux déclics, puis ce fut la voix rocailleuse du major Doug Wellins qui retentit dans l'écouteur. Wellins avait pris la relève d'Abers pour assurer la permanence de jour.
- Britton écoute. Salut, Granit.
- Voulez-vous m'envoyer de toute urgence une équipe de six hommes avec une fourgonnette et une civière. Nous sommes à Paimbœuf et Gauchet fera le guet à l'entrée du patelin. Si vous pouvez mettre la main sur Daville, dites-lui de venir également avec son matériel. Il aura peut-être l'occasion de glaner quelques empreintes qui ne figurent pas encore dans nos collections.
- O.K. Je m'en occupe sur-le-champ. Maintenant, autre chose : on vous réclame avec insistance au P. 1. Comme personne ne savait où vous contacter, j'ai promis de faire signe dès votre apparition.
- Annoncez à P. 1 que je suis en route.

Une surprise attendait Coplan à son arrivée à Rennes. Les bureaux du Poste 1 avaient été installés provisoirement dans un des bâtiments militaires du boulevard du Colombier. Or, la Traction noire du Vieux se trouvait rangée dans la cour. Il devait y avoir des nouvelles importantes, car le Vieux ne quittait son fauteuil directorial que dans les grandes occasions.
Francis gara sa Lancia juste à côté de la Traction.
Effectivement, le Vieux était là. Le directeur du 2e Bureau, tassé dans le fauteuil de cuir du bureau réservé à Granit, fumait la pipe d'un air morne et pensif.
- Ah, vous voilà enfin, maugréa-t-il. Vous êtes beaucoup en promenade, à ce qu'il me semble. J'ai l'impression que vous vous excitez un peu trop depuis que vous avez été nommé chef du S.R. de l'opération Alouette, hein ?
- Absolument pas, assura Coplan. Je mène une existence calme de provincial.

Le Vieux examina d'un air contrarié le fourneau de sa bouffarde.
Coplan murmura :
- C'est l'humidité.
- Quoi, l'humidité ?
- Quand le temps est à la pluie, presque toutes les cheminées refoulent. C'est pour cela que votre pipe tire mal. Vous devriez fumer du tabac plus sec.
- Oui, peut-être. A propos, j'ai reçu le dossier relatif à l'accident qui s'est produit la nuit dernière. Curieux personnage, cet Américain qui a tamponné avec sa Chevrolet un des camions qui transportaient les engins secrets. J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé le nom de ce John D. Cliver parmi nos relations.
- En cherchant mieux, vous le trouverez sous son vrai nom : Hans Traub.
- Exact. Les gens du fichier m'ont signalé que les empreintes digitales de John D. Cliver et celles de Hans Traub se ressemblaient. A mon avis, un petit voyage à Bâle s'impose. Qu'en pensez-vous ?
- Je croyais que Granit devait rester à son poste jusqu'à la fin de l'opération Alouette.
Le Vieux se leva, vida sa pipe en la tapant dans le creux de sa main gauche.
- Abers assurera l'intérim, dit-il. Entre nous, ces manœuvres militaires ne nous intéressent plus tellement, hein ? Ce qui passe à l'avant-plan désormais, c'est l'échelon au-dessus de Braun-Stosser et compagnie. Et, à cet égard, la piste de Traub est une piste à suivre en priorité. Par ailleurs, je vous signale que le colonel Scotts a déposé une plainte contre Granit. Ce n'est pas tout à fait pour cela que je suis ici, mais c'est un peu pour cela quand même. L'état-major des S.R. se réunit à 16 heures pour étudier la plainte de l'Anglais. Vous êtes convoqué.
- J'ai peu de goût pour le guignol.
- Le monde entier est un guignol, affirma le Vieux. En tout état de cause, j'ai quelques projets concernant cette réunion. Je vous invite à déjeuner et nous examinerons cette affaire.
- Je vous préviens que j'en ai gros sur le cœur au sujet de Scotts.

- Je m'en doute un peu. Mais il faudra néanmoins être diplomate et ménager la susceptibilité des Britanniques. Oh, et puis zut ! Cette histoire devient secondaire pour nous. Granit ou pas Granit, il faut que vous partiez pour Bâle cette nuit même. Vous emmènerez la petite Resden, je suis...

- Navré, coupa Francis dont le visage s'était rembruni. Lisa est morte. Elle a payé de sa vie les services qu'elle nous a rendus.

Le Vieux eut un haut-le-corps.

- Qu'est-ce que vous dites ? Lisa est morte ?

- Oui, après avoir été torturée d'une manière atroce. Voici le tout dernier message qu'elle nous destinait.

Coplan prit dans son portefeuille le papier qu'il avait repêché dans la poche de Lientz et le remit au Vieux. Celui-ci lut à mi-voix :

- *Bâle-Marie-Laguna-Makles*. Qu'est-ce que cela signifie ?

- Ce sont des indications puisées dans une conversation entre Braun et Hans Traub. J'ai appris, par une autre source, que Marie est le point de ralliement de nos adversaires à Bâle. Les deux derniers mots doivent représenter des relais plus lointains.

Le Vieux avait pris son visage des mauvais jours, son visage de pierre.

- Lisa, c'était quelqu'un, prononça-t-il d'une voix sourde.

L'agent S.B.S.44 n'eut pas d'autre éloge funèbre. Après un silence, le Vieux soupira :

- Bon, allons casser la croûte. Je connais un restaurant très convenable dans cette ville. Si cela ne vous fait rien, nous irons à pied jusque-là.

- Volontiers.

En débouchant dans la cour, le Vieux s'enquit :

- Est-ce que vous croyez que Lisa a flanché ?

- Sauf Gontran, je ne connais personne qui aurait tenu le coup comme elle l'a fait. Néanmoins, elle a quand même fini par craquer.

- Ah?

- Elle a parlé de moi, et mon signalement a été transmis par Braun à ses acolytes.

- Dans ces conditions, il faut que je change mon fusil d'épaule. Vous ne pouvez pas aller à Bâle si votre signalement a été diffusé.

Inutile de se jeter dans la gueule du loup.

- C'est à voir. Je connais le loup auquel vous venez de faire allusion. En fait, je ne connais que son nom : il s'agit d'un certain Fritz Klinger. J'ignore où il se cache, mais j'ai un compte à régler avec ce monsieur. Les souffrances de la pauvre Lisa crient vengeance au ciel.

- Prenons ma voiture, décida brusquement le Vieux. Tout compte fait, nous irons plus vite qu'à pied.

Quand Coplan pénétra dans le vaste bureau où se tenait la réunion des grosses légumes de l'armée et des services de renseignements, il arborait un visage impénétrable. Il y avait là un certain nombre d'officiers de l'OTAN : des Américains, des Anglais, un Italien, des Hollandais, des Belges, deux lieutenants de l'état-major et un directeur adjoint de la D.S.T. Autour de la table, ces faces graves et compassées formaient un spectacle assez impressionnant.

A côté du représentant principal de l'Intelligence Service, le colonel Scotts arborait une mine roide, amidonnée de rancœur et d'hostilité.

Le Vieux tirait sur sa pipe d'un air absent. Abers était là comme témoin. Le capitaine Eckels, représentant du S.R. belge, lança un rapide clin d'œil de connivence à Coplan lorsque celui-ci prit place à la table.

Le général Warfield, en sa qualité de représentant personnel du commandant suprême des armées de l'OTAN, prit la parole :

- Je commencerai par rendre hommage à tous nos agents du contre-espionnage qui participent aux grandes manœuvres dans le cadre de l'opération Alouette. Leur activité mérite des félicitations. Des réseaux ennemis ont été détectés, un coup de main contre les engins secrets a été neutralisé et, de plus, les informations recueillies vont nous permettre, d'ores et déjà, de décapiter une organisation adverse puissamment implantée dans la zone du littoral atlantique français.

Il y eut des hochements de tête approbateurs. Warfield poursuivit :

- Je suis maintenant dans l'obligation de régler un incident de service. Le colonel Scotts a déposé une plainte contre M. Coplan.

Il se tourna vers Francis.

- Monsieur Coplan, continua-t-il, vous êtes accusé d'avoir insulté gravement la mémoire d'un officier britannique mort en service commandé. Le colonel Scotts et le représentant de l'I.S. exigent des excuses publiques et réclament votre démission. Je vous prie de vous expliquer.

Coplan se leva.

- Je commencerai par donner ma démission, dit-il froidement. Je demanderai ensuite au colonel Scotts de me faire personnellement des excuses.

Il y eut des mouvements divers autour de la table. Coplan attendit que le calme fût revenu, puis il déclara sur le même ton cassant :

- L'officier anglais Ken Judson n'est pas mort en service commandé : il est mort par suite d'une désobéissance flagrante. S'il avait respecté mes ordres, il serait encore vivant. Et s'il avait survécu à sa désobéissance, je l'aurais fait passer en conseil de guerre.

Les deux Anglais étaient blêmes. Coplan reprit :

- En refusant de tenir compte de mes consignes, Judson a commis un acte de trahison caractérisé. Son comportement inexcusable a donné prématurément l'alerte aux espions ennemis et le fruit de deux années de travail est pratiquement perdu. Si nous voulons retrouver les chefs réels du réseau adverse, nous devons recommencer toutes nos enquêtes et courir de nouveaux risques. J'ajoute que par son attitude insensée et criminelle, Judson est directement responsable de la mort de notre excellent camarade belge Jos Coster, de la mort de l'agent français Rambaut et de la mort, après des tortures épouvantables, de Lisa Resden, collaboratrice du 2e Bureau. et antenne de grande valeur de notre secteur Bretagne. Mon adjoint Abers vous dira qu'il a confirmé à

deux reprises à Ken Judson l'interdiction absolue d'attaquer les espions ennemis sans mon autorisation.

Abers se leva.

- Exact, émit-il. Les enregistrements de mes entretiens avec Judson en fourniront la preuve si c'est nécessaire.

Il se rassit, imité par Coplan. Le capitaine Eckels se leva et déclara d'autorité, sans même demander la parole :

- J'appuie sans réserve le position de Granit. Au nom de mon compatriote Coster, tué par la faute de Judson, je demande que le colonel Scotts fasse des excuses à M. Coplan.

Le Vieux se leva à son tour :

- Au nom de mes compatriotes Rambaut et Lisa Resden, tous deux décédés à cause de la désobéissance de Judson, je demande que le colonel Scotts fasse des excuses à M. Coplan.

Un silence tendu plana sur l'assemblée. Scotts serrait ses mâchoires glabres. La fureur mettait des plaques violacées sur ses pommettes. Tous les regards étaient braqués sur lui. Son supérieur hiérarchique, le commodore Fulberry, tiraillait sa petite moustache blonde d'un air visiblement énervé. Il se leva lentement.

- Il y a quelques mois, dit-il avec un accent pittoresque, j'ai eu le plaisir de féliciter le colonel Scotts qui a dirigé avec beaucoup de compétence les services de contre-espionnage lors des manœuvres de défense aérienne qui avaient pour but de vérifier nos moyens d'interception. Les qualités du colonel Scotts ne sont donc pas en cause. Mais l'opération Alouette est une entreprise d'un genre un peu particulier. Nous connaissions en partie les activités clandestines de nos adversaires et nous avons mis tout en œuvre pour leur signaler indirectement nos projets, notamment en ce qui concerne les nouveaux engins secrets. Le piège a réussi. Malheureusement, par son excès de zèle, Judson a ruiné nos plans.

« Je m'incline devant la mémoire de ceux qui sont morts par la faute de Judson. »

Il se tourna vers Scotts.

- Colonel, veuillez présenter vos excuses à M. Coplan. Ceci est un ordre. Scotts se leva.

- Je prie monsieur Coplan d'accepter mes excuses, articula-t-il d'une voix blanche.

Coplan opina, sans plus.

Le commodore Fulberry conclut :

- Cet incident étant réglé, M. Coplan voudra bien retirer sa démission et poursuivre sa tâche jusqu'à la fin de l'opération Alouette.

- Je regrette, dit Francis, ma décision est irrévocable et j'en ai fait part à mon directeur. Messieurs, je vous salue.

Il sortit sans se retourner.

Les messages décryptés par Vignal et Jamez n'apportèrent rien de nouveau. Ils contenaient certes des détails intéressants au sujet des émissions clandestines du réseau ennemi, mais Coplan et Gauchet, au cours de la soirée, avaient déjà exploité dans toute la mesure du possible les informations extraites des rapports centralisés par p. 1.

L'élément capital à retenir, c'était le fait que les complices inconnus de Traub étaient bien en possession du signalement de Coplan.

La montre de Francis marquait 5 h 10 du matin quand il arrêta sa Lancia devant le porche faiblement éclairé de l'hôtel Andriana, à Lausanne.

Coplan débarqua, et Gauchet s'installa à sa place au volant.

- A demain soir, murmura Gauchet. Sur ce, il démarra en souplesse et vira dans la première rue à gauche. Coplan pénétra dans le hall désert et silencieux de l'hôtel.

Vingt minutes plus tard, il dormait à poings fermés.

A 11 heures, douché, rasé, vêtu d'un complet gris et d'un manteau de tweed, il prenait un Martini au bar de Savoy, avenue d'Ouchy. Dehors, un soleil d'hiver, froid et blanc, faisait vibrer l'air limpide.

Francis allumait sa deuxième Gitane quand une grande fille blonde, enveloppée dans un manteau beige, les cheveux dépeignés

par le vent, apparut et promena un regard désinvolte sur les consommateurs assis au comptoir. Elle aperçut les deux magazines que Coplan avait posés négligemment près de son verre d'apéritif et elle s'avança.

- Salut, André, murmura-t-elle, souriante, en se hissant sur le tabouret voisin.

- Salut, bel ange, renvoya-t-il à mi-voix. Que puis-je t'offrir ?

Elle dédia un autre sourire au barman et commanda d'un air faussement ingénu :

- Un gin-fizz, Mario. Ce monsieur m'invite.

Ils bavardèrent de choses et d'autres. Finalement, il était près de midi lorsqu'ils quittèrent le bar bras dessus bras dessous.

- Comme c'est gentil de la part du Vieux, dit-elle avec une pointe d'ironie.

- Qu'est-ce qui est gentil ?

- De m'envoyer enfin quelqu'un de bien.

- Que voulez-vous dire ?

- Non seulement je m'ennuie à mourir dans ce pays, mais en plus de cela, ce sont toujours des types sinistres que le Vieux me fait contacter.

- Vous avez tort de vous fier aux apparences. Il n'y a pas plus sinistre que moi.

- C'est possible. Mais vous, au moins, vous avez le genre qui plaît aux jeunes femmes désœuvrées.

- On m'avait expliqué que vous étiez étudiante.

- C'est la vérité. Et ce qui est vrai aussi, c'est que les jeunes gens boutonneux ont cessé de m'intéresser. Je suis majeure.

- Parlons de choses sérieuses, voulez-vous ? Qu'avez-vous pu récolter au sujet de John D. Cliver, alias Hans Traub ?

- J'ai consacré une partie de la nuit à mettre en clair la réponse téléphonique de mon cousin de Bâle. Traub est rentré des États-Unis il y a environ deux ans. Il est représentant commercial d'une grosse firme de machines-outils, la Technical Corporation, dont le siège se trouve à Dayton, Ohio. Sa fausse identité ne doit pas avoir été percée à jour, vu que personne ne semble s'intéresser à lui et qu'il n'y a strictement rien aux fichiers en ce qui le concerne. Il a un

appartement dans un immeuble de Lothringerstrasse, au 318bis, premier étage.

- Bien, acquiesça Francis en se répétant mentalement l'information qu'il grava dans sa mémoire. Et le nommé Fritz Klinger?

- Inconnu.

- Et Marie ?

— Cinquante pour cent des Bâloises s'appellent Marie. Nous avons le choix, par conséquent. J'ajoute qu'il n'y a malheureusement pas de Marie parmi les gens de l'autre bord dont nous surveillons la vie privée.

- Encourageant, soupira Francis.

- Le cousin de Bâle poursuit ses investigations au sujet de Laguna et de Makles. J'aurai sans doute un complément d'informations à 15 heures.

- Dans ce cas, nous avons le temps de déjeuner.

- Bien sûr ! Je connais un restaurant formidable. Vous ne regretterez pas d'avoir fait le détour par Lausanne.

- Eh bien, allons-y.

Après le restaurant, Denise Massy, la blonde correspondante lausannoise du Vieux, emmena Coplan chez elle. Elle devait être près de son téléphone à 15 heures.

Son studio de l'avenue Verdeil était coquet, pimpant, sympathique. Les meubles et la décoration étaient d'un modernisme hardi, comme la fille elle-même.

Elle prépara du café, qu'ils dégustèrent en bavardant. A 15 heures, le téléphone sonna. C'était le cousin de Bâle qui annonçait quelques nouvelles de caractère familial. Ces nouvelles, traduites en termes clairs, confirmaient que le mystère des mots « Laguna » et « Makles » demeurait aussi impénétrable que celui des noms de Klinger et de Marie.

Coplan fit la grimace.

- En somme, résuma-t-il, j'ai l'adresse de Hans Traub et c'est tout. A moins que Paris n'ait pu obtenir d'autres renseignements

entre-temps.

- Comment le saurez-vous ?

- Le Vieux vous appellera de toute manière à 21 heures.

- Chez moi ?

- Oui.

- Parfait. Que faisons-nous d'ici là?

- Pour ne rien vous cacher, j'aimerais faire la sieste. J'ai pas mal de nuits blanches à récupérer et je ne tiens pas à me balader dans Lausanne. De plus, si Paris ne me fournit aucune indication complémentaire, je partirai, ce soir encore, pour Bâle.

Il la regarda, et il ajouta :

- Comme on m'a donné carte blanche, je vous emmènerai. J'aurai peut-être besoin d'un coup de main là-bas.

- Merveilleux, jubila-t-elle. J'ai une telle envie de me secouer un peu. A quelle heure partons-nous ?

- Sauf changement de programme, à 22 heures. Mais vous devrez vous débrouiller pour louer une voiture.

- Rien de plus facile, assura-t-elle.

Elle passa dans la chambre à coucher, revint un instant après et dit :

- Si vous voulez dormir, mon lit est à votre disposition.

- Merci.

Il gagna la chambre, se déshabilla entièrement, se glissa entre les draps.

Cinq minutes plus tard, elle l'y rejoignait.

- Comme j'ai reçu l'ordre de me consacrer totalement à vous murmura-t-elle tranquillement, je vais faire la sieste près de vous.

La lumière du jour qui déclinait versait une pénombre intime dans la pièce. Et ce qui devait arriver... arriva. Coplan dut s'avouer que le détour par Lausanne n'était vraiment pas dénué d'intérêt. Nue et délirante, Denise avait de quoi enchanter l'homme le plus blasé.

Le crépuscule tissa peu à peu de somptueux reflets sur sa chair gonflée de jeunesse et d'ardeur. Francis, émerveillé, admira ce beau corps de fille saine et aventureuse : la demi-obscurité l'enrichissait de mystères sans cesse renouvelés, de plus en plus captivants. Il ne dut faire aucun effort pour satisfaire les exigences de cette

bacchante blonde dont la chair gourmande, insatiable, appréciait la volupté à sa juste valeur.

Finalement, c'est dans l'obscurité complète qu'il savoura la paix sublime qui succède aux tendres combats de l'amour. Denise, de son côté, nageait dans la béatitude.

Un coup de sonnette les tira brutalement de leur délicieuse somnolence.

Denise sauta promptement hors du lit, attrapa une robe de chambre au vol, ferma les rideaux de la chambre et fila vers la porte palière en enfilant sa robe de chambre.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle avant d'ouvrir.

- Un télégramme.

Elle ouvrit la porte, et elle se trouva nez à nez avec un long type en gabardine grise qui tenait dans la main droite un automatique qu'il braquait vers elle.

D'une brusque poussée de la main gauche, l'inconnu repoussa Denise, ferma la porte, empoigna la jeune fille par l'épaule et l'emmena de force vers la chambre.

Coplan, qui s'était levé pour prendre son paquet de Gitanes, vit apparaître l'homme à l'automatique et Denise qui n'était pas encore revenue de sa stupeur.

L'intrus était coiffé d'un feutre noir dont le bord était rabattu sur son front. Il expédia rudement Denise vers le lit et il prononça d'une voix sourde :

- Tenez-vous tranquilles tous les deux, ou gare.

Coplan esquissa un geste pour saisir son slip qui se trouvait sur une chaise près du lit, mais l'inconnu pointa aussitôt son arme vers lui en maugréant :

- Ne bougez pas.

- Permettez au moins que je sauve ma pudeur, plaida Francis.

- Pas un geste, répéta l'homme en gabardine. Ses yeux gris-vert étaient durs et il n'avait pas l'air de goûter la plaisanterie.

Il s'avança, prit les vêtements de Coplan sur la chaise et les lui jeta :

- Habillez-vous.

A l'instant précis où Francis enfilait son slip, l'inconnu, avec une rapidité imprévisible, fit deux enjambées et assena sur le crâne de Coplan un coup de crosse aussi violent que bien calculé.
Cueilli à l'improviste, Coplan trébucha en avant, s'empêtra dans son slip et encaissa sur l'occiput un second coup de crosse encore plus sec que le premier. Il eut une sorte de sursaut et il s'écroula, assommé.

CHAPITRE VI

Lorsque Coplan réalisa que les rouages de son cerveau se remettaient à fonctionner, il commença par éprouver une étrange sensation de désarroi. L'espace d'une seconde, il douta de lui-même et il se demanda s'il avait, oui ou non, retrouvé toutes ses facultés. En fait, il continuait à se sentir dans le cirage le plus complet.
De toute évidence, il y avait quelque chose qui ne marchait plus dans sa tête. Ce noir absolu, ces secousses, ce bourdonnement d'oreilles...
Tout à coup, il comprit. On lui avait emprisonné la tête dans une épaisse cagoule d'étoffe ! Pas étonnant que l'obscurité se prolongeât, bien qu'il écarquillât désespérément les yeux. En outre, malgré la cagoule, on lui avait collé un bâillon sur la bouche. Ses chevilles et ses poignets étaient ficelés.
Dieu merci, on avait eu la décence de le rhabiller !
Récupérant peu à peu son sang-froid, il essaya de faire le point. C'était le moment de réfléchir à cette situation nouvelle, puisque les circonstances lui offraient des loisirs imprévus.
Il se secoua, tenta de remuer bras et jambes. Peine perdue.
Fataliste, il enregistra les données immédiates de sa situation : on l'avait étendu sur des sacs de jute qui sentaient le papier et l'encre d'imprimerie, odeur caractéristique entre toutes. De plus, il se trouvait vraisemblablement dans un véhicule qui roulait à vive allure sur une route goudronnée : d'où le bourdonnement et les légères secousses.

Où l'emmenait-on ainsi ?

En dépit de sa position très inconfortable et relativement inquiétante, une curieuse satisfaction s'insinuait en lui. Les événements prenaient un cours inattendu, certes, et ils se déroulaient d'une façon diamétralement opposée à la ligne qu'il leur avait assignée dans son plan, mais, en revanche, ils allaient beaucoup plus vite qu'il ne l'avait escompté.

Dans un sens, cette aventure avait quelque chose de cocasse. Se sachant repéré par ses adversaires, il avait envoyé Gauchet à Bâle afin d'y contacter à sa place l'agent français S.S.A. 58 qui n'était autre que le soi-disant cousin de Denise Massy. En procédant de la sorte, Francis avait voulu déjouer les éventuelles machinations du clan Hans Traub.

Manque de chance, c'était exactement l'inverse qui s'était produit. Denise, surveillée à son insu, avait servi d'appât et il était tombé dans le piège.

La blonde était-elle un agent double ? Cette hypothèse n'était évidemment pas exclue. Coplan en avait vu d'autres ! Mais c'était peu probable, car les agents qui opéraient en liaison directe avec le Vieux étaient généralement triés sur le volet. Le Vieux avait un flair prodigieux dans ce domaine. Quand un de ses collaborateurs avait un comportement douteux, il subodorait la chose à distance.

Objectivement, il n'y avait qu'une explication : le réseau Traub, alerté par radio, avait immédiatement mobilisé tous ses moyens pour contrôler les agents français de Suisse et intercepter les arrivants.

C'était le renversement de la tactique élaborée par Francis, puisqu'il avait été capturé à la place de Gauchet et vingt-quatre heures trop tôt, mais le point essentiel restait acquis : le contact avec l'adversaire était opéré.

En vertu du robuste optimisme qui ne le quittait jamais, Coplan décida d'attendre la suite. Comme il n'avait pas la moindre notion du temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait sombré dans l'inconscience, il ne tenta même pas d'évaluer approximativement la durée du voyage qu'on lui faisait faire. Bercé par le roulement du véhicule, il se relaxa.

Quatre mains vigoureuses le déposèrent presque délicatement sur un plancher de bois.

A travers sa cagoule, il respira de nouveau l'odeur de papier et d'encre. Autour de lui, des hommes allaient et venaient. Leurs pas faisaient craquer le plancher, mais ils se déplaçaient sans échanger une seule parole.

L'oreille tendue, il essaya de dénombrer les types qui l'entouraient. Ils devaient être cinq, peut-être six. Et on eût dit qu'ils se livraient à un déménagement ; on pouvait percevoir des chocs sourds, des glissements d'objets.

Enfin, les bruits cessèrent, une serrure grinça et ce fut le silence total, étrange, incroyablement dense. On se serait cru dans une oubliette moyenâgeuse, loin de toute rumeur, loin du monde vivant.

Pour échapper à la tension nerveuse qui le guettait, Coplan eut recours à une technique personnelle : il chassa de son esprit toute préoccupation, accéda lentement au vide mental et s'endormit. Dans la guerre des nerfs, le sommeil est parfois l'arme absolue.

Il fut réveillé par des mains qui le secouaient. Puis, il se sentit soulevé, planté sur une chaise et ficelé à son siège comme un saucisson. On lui enleva alors la cagoule et le bâillon.

Il se mit à cligner des yeux, s'accoutuma progressivement à la pénombre qui régnait dans cet endroit surprenant. Le décor était plutôt bizarre, assez fantastique. C'était une cave immense, rectangulaire, avec un plafond bas et voûté. La moitié de ce local était encombrée par des piles de carton en feuilles qui s'érigeaient, soigneusement alignées, jusqu'au plafond.

L'autre moitié était occupée par des machines : une petite presse à pédale d'un modèle antique, un massicot, une relieuse et une de ces anciennes presses à bras dont les imprimeurs se servaient jadis pour la confection des bibles et des rituels d'église. Avec ses deux plateaux de vieux chêne qui mesuraient au moins un mètre cinquante sur un mètre vingt, cet instrument constituait une véritable pièce de musée.

A première vue, la cave n'avait aucune percée sur l'extérieur. En regardant mieux, Francis constata que les soupiraux d'autrefois avaient tous été obturés par des briques habilement maçonnées dans le prolongement des murailles épaisses.

Cette cave d'imprimeur-relieur avait été transformée en repaire, c'était sûr.

- Vous êtes bien Francis Coplan ?

Francis daigna poser ses yeux sur le long type qui se tenait debout devant lui, les deux mains dans les poches de sa gabardine grise. C'était à dessein qu'il l'avait ignoré pour ne regarder que le décor. Une façon comme une autre de lui laisser le soin d'entamer la conversation.

Une ampoule poussiéreuse pendait au bout de son fil et projetait une lumière blafarde sur le visage de Coplan. Les autres lampes n'étaient pas allumées.

- Répondez, maugréa l'inconnu.

Francis le considéra longuement, l'examinant des pieds à la tête et de la tête aux pieds, en silence, avec une impassibilité totale.

- Si vous refusez de répondre, je serai obligé de vous faire parler. Vous comprenez ce que cela signifie, j'espère ?

Ce long mec lugubre n'était sans doute pas un apprenti. Coplan n'avait pas oublié avec quelle maestria il avait exécuté l'attaque chez Denise Massy, ni surtout la technique irréprochable dont il avait fait preuve pour l'envoyer dans les pommes. Les coups de crosse qui expédient un adversaire dans le coma sans le blesser, ça n'est pas à la portée de tout le monde.

Fidèle à ses principes, Francis opta délibérément pour l'insolence placide. De sa voix la plus détachée, il demanda :

- A qui ai-je l'honneur ? L'autre ne se vexa pas.

- Permettez, dit-il, c'est moi qui pose les questions. Vous êtes bien Francis Coplan ?

- Non, vous faites erreur.

- Comme vous voudrez. J'ai les papiers d'identité que j'ai trouvés dans vos poches et je vois que votre passeport a été établi au nom de Bouvier... André Bouvier... Peut-être avez-vous l'intention de vous retrancher derrière ce nom qui n'est pas le vôtre ?

Francis promena un regard tranquille autour de lui. L'inconnu, qui ne manifestait ni impatience ni irritation, reprit :

- Votre attitude m'étonne et me déçoit. Je reconnais qu'elle est valable en certaines occasions, mais, dans le cas présent, elle ne vous mènera nulle part. Nous sommes entre gens de métier, entre spécialistes si j'ose dire.

- J'ignore ce que vous entendez par là, prononça Coplan. S'il existe un métier qui consiste à s'emparer des honnêtes gens et à les enfermer dans une cave, je me demande comment on appelle ce métier-là.

- Très bien, soupira l'autre en esquissant une grimace teintée d'amertume. Je déplore sincèrement que vous adoptiez cette attitude qui n'est pas digne de vous. Mais nous nous reverrons.

Il noua solidement le bâillon sur la bouche du prisonnier, éteignit la lumière et s'éloigna vers les piles de carton. Immobile sur sa chaise, Coplan ne le vit pas sortir mais il entendit le grincement de la serrure.

Quelles étaient les chances d'en sortir ?

Coplan était bien obligé d'admettre qu'elles n'étaient pas nombreuses. En fait, il n'y en avait qu'une. A Bâle, Gauchet avait dû comprendre que si Coplan n'était pas venu au rendez-vous convenu, c'est qu'un pépin avait dû se produire à Genève. Et comme il connaissait l'adresse de Denise Massy, il avait dû se mettre en piste pour tirer cette affaire au clair. En outre, comme il connaissait également l'adresse privée de S.S.A. 58 à Bâle, peut-être avait-il mobilisé ce collègue pour l'aider à retrouver la piste de F.X. 18, alias Coplan ?

Tout n'était donc pas perdu.

Les heures passèrent.

La cave étant complètement isolée du reste du monde, aucun repère ne permettait d'évaluer le temps qui s'écoulait. Par surcroît, et ce n'était pas la chose la moins déconcertante, l'absence de bruits,

tant intérieurs qu'extérieurs, augmentait la sensation de solitude que donnait ce curieux décor issu d'une époque reculée.

Soudain, Coplan fronça les sourcils. Des visiteurs s'amenaient. Une rumeur confuse lui parvenait à travers la porte.

Il tourna la tête, mais les piles de carton lui bouchaient la vue. La vieille serrure grinça. Cette fois, l'équipe devait être au complet : cinq individus au moins marchaient en faisant craquer le plancher.

Plusieurs lampes s'allumèrent l'une après l'autre. Le grand mec en gabardine grise apparut, vint se poser devant Coplan. Les autres, invisibles et muets, continuaient à s'occuper dans le fond de la cave.

Et puis, subitement, le spectacle entra dans le champ de vision de Francis. Quatre costauds vêtus de canadiennes brunes déposèrent sur le sol deux prisonniers affublés de cagoules noires. Comme dans une mise en scène parfaitement réglée, deux chaises furent placées à côté de celle de Coplan, les deux captifs furent ficelés sur ces chaises, et ils furent ensuite débarrassés de leur cagoule et de leur bâillon.

Coplan constata que son pronostic se réalisait : Paul Gauchet venait de faire irruption dans la cave. Hélas, pas de la manière escomptée ! Au lieu de jouer les sauveteurs, il avait plutôt piètre mine, sur sa chaise, avec ce chiffon sale qui lui barrait le visage et lui écrasait la bouche.

Le troisième prisonnier était un jeune gars aux cheveux blonds, à l'allure sportive, que Francis connaissait bien : S.S.A. 58, alias Peter Mühtli, le cousin bâlois de Denise.

Sous le regard incisif de l'homme à la gabardine, les trois agents du 2e Bureau se dévisagèrent avec curiosité, comme s'ils se voyaient pour la première fois.

Les quatre costauds en canadienne, tels des domestiques bien stylés, se rangèrent en silence derrière les trois détenus liés sur leur chaise.

- Messieurs, commença le type à la gabardine, j'ai l'intention de vous traiter avec le maximum d'égard et de vous épargner, dans toute la mesure du possible, les désagréments que comporte votre situation présente. Je pense que vous serez d'accord pour admettre que vous avez perdu la partie. Sans vouloir mettre en doute votre

courage, je vous signale que tout héroïsme spectaculaire est désormais inutile : nous avons une affaire à traiter ensemble et je suis contraint de m'en tenir à un critère bien défini : l'efficacité. Pour le reste, ne vous faites pas d'illusions : vous êtes entièrement à ma merci, aucun secours ne peut vous venir de l'extérieur. J'ai pris mes précautions à ce sujet.

Francis nota le très léger accent germanique qui perçait dans la prononciation du bonhomme. Il avait beau manier la langue française avec une grande sûreté, sa voix sourde n'en laissait pas moins échapper de temps à autre une inflexion gutturale qui ne pouvait tromper.

- J'irai droit au but, reprit-il en arrêtant son regard gris-vert sur Coplan. Trois de mes collègues se trouvent actuellement en mission sur la côte atlantique française. Or, je suis sans nouvelles d'eux et leur silence m'inquiète. Ma question est donc la suivante : l'un de vous trois a-t-il un indice à me fournir au sujet de Rolf Stosser, de John Cliver ou du docteur Braun dont le tout dernier message m'a été envoyé de Paimbœuf !

Il y eut un silence à couper au couteau.

- Soit, dit le type, les traits figés. Maintenant que vous connaissez la question, vous y répondrez si vous jugez devoir le faire.

Il fit un bref signe de la tête à ses quatre acolytes qui disparurent sans se presser et quittèrent la cave. Cinq minutes plus tard, la serrure grinçait de nouveau.

Ligotée dans son manteau beige, les chevilles entravées, la tête recouverte de l'inévitable cagoule noire, Denise Massy fut amenée par les quatre costauds en canadienne qui la transportaient comme une grande poupée.

Coplan comprit qu'elle avait été kidnappée en même temps que lui mais, pour des motifs obscurs, gardée séparément. Elle fut déposée sans brutalité sur le sol. Ensuite, Coplan, Gauchet et Peter Mühtli furent déplacés : les trois chaises sur lesquelles ils étaient ficelés furent alignées devant la vieille presse de relieur.

Quand la jolie blonde fut délivrée de ses liens et de sa cagoule, elle parut visiblement éberluée par le décor et par cette mise en scène digne de l'Inquisition.

Deux des malabars la maintenaient solidement. Elle clignait des yeux, regardait à gauche, examinait l'individu à la gabardine, considérait les trois prisonniers paralysés sur leur chaise, mais nulle crainte ne se dessinait sur son visage fier et séduisant.

L'homme prononça d'une voix calme :

- Je viens de poser une question à vos amis, mademoiselle. Ils n'ont pas voulu y répondre et je le regrette. Je vais également vous la poser à toutes fins utiles : trois de mes amis qui sont en mission en France ont été repérés par M. Coplan ici présent. Je suis sans nouvelles de ces amis et leur silence m'intrigue. Pouvez-vous me fournir des renseignements concernant les nommés Rolf Stosser, John Cliver et Fred Braun ?

- Je ne connais aucun des noms que vous venez de citer, répondit sans hésiter la jeune fille.

Il est possible que vous soyez sincère, acquiesça l'autre.

Il fit un geste à l'intention de ses hommes de main.

Denise fut instantanément dépouillée de son manteau beige. Puis, sans violence, elle fut dévêtue. Quand elle fut complètement nue, elle fut empoignée et soulevée. Un des spadassins lui tenait la jambe gauche, un autre la jambe droite, un autre le bras gauche, le quatrième le bras droit. Elle se laissa faire et ses cheveux blonds croulèrent en arrière, pareils à des flots qui ruisselaient de sa tête renversée.

Francis observait le chef du gang. Celui-ci regardait d'un œil inexpressif ce superbe corps de femme que des ombres mouvantes faisaient palpiter dans la lumière de la cave. Coriace, ce gars-là. Sa longue figure sèche ne reflétait pas le moindre soupçon de sensibilité : ni admiration, ni émotion, ni lubricité, ni sadisme. Cependant, les deux sillons qui entouraient sa bouche sévère se creusèrent imperceptiblement. Cet homme avait dû souffrir au cours de sa carrière aventureuse. Francis connaissait bien ce masque d'amertume et de froideur. Les individus qui portent ce masque en ont presque toujours payé le prix.

Les quatre gorilles étaient en train d'attacher Denise sur le plateau inférieur de la grande presse à bras. Des anneaux de fer

étaient assujettis aux quatre coins de ce plateau de chêne et les poignets et les chevilles de la fille furent ligotés à ces anneaux.

Aux yeux de l'homme implacable qui dirigeait les opérations, Denise n'avait évidemment aucune valeur humaine. Elle pouvait être sacrifiée sans arrière-pensée. Mieux, elle devait être sacrifiée, puisqu'elle était de toute manière brûlée en tant qu'appât et qu'elle savait trop de choses.

Deux des gaillards en canadienne s'attelèrent au bras de la presse et se mirent à pousser pour le faire tourner. Le plateau supérieur, le seul qui fût mobile, commença à descendre.

Coplan jeta un coup d’œil vers ses compagnons d'infortune. Ils paraissaient fascinés. Le jeune Peter Mühtli avait les yeux écarquillés de terreur muette ; sa pomme d'Adam montait et descendait nerveusement le long de son cou. Gauchet avait la bouche agitée par un tressaillement spasmodique.

Francis ramena son regard vers la presse à bras. Sur le dur plateau de chêne, la chair douce et tendre de la jeune fille nue paraissait tout à coup fragile. Il y avait une beauté pathétique, tragique, dans la nudité de ce corps admirable exposé de la sorte et voué à la profanation d'un supplice cruel.

Ils l'avaient attachée de profil par rapport aux trois chaises. Coplan ne voyait que trop bien ce corps qu'il avait caressé, ces longues cuisses soyeuses, ces flancs souples, ce ventre lisse dont la voluptueuse incurvation était une promesse de bonheur.

Le plateau mobile continuait à s'abaisser sur le pas de vis. Denise laissa échapper un faible gémissement involontaire quand le dur rectangle de bois toucha la pointe de ses seins et elle tenta instinctivement de creuser son buste. Comme elle était plus grande que le plateau fixe de la presse, sa tête pendait dans le vide. Elle avait fermé les yeux et elle serrait les dents.

Les deux bourreaux poussaient le bras de la presse en tournant autour de la machine. Sur sa vis spiralée, le plateau mobile descendait lentement, régulièrement, inexorablement.

Pour protéger sa poitrine, la suppliciée tenta de creuser davantage encore ses reins en prenant appui sur ses bras et sur ses cuisses. Elle s'arc-bouta, retint son souffle.

Millimètre par millimètre, le panneau de chêne continuait à s'abaisser, comprimant avec une rigidité atroce cette chair blonde, encore si juvénile. Une sorte de râle assourdi, coupé de vagues sanglots de désespoir, fusa de la gorge de la malheureuse. Maintenant, sa respiration était devenue haletante, difficile. Son front et sa lèvre supérieure luisaient de sueur.

CHAPITRE VII

La résistance de Coplan céda d'un seul coup. Jusque-là, il était resté impassible sous le regard scrutateur de l'homme en gabardine qui dirigeait la torture. Mais l'idée d'assister à l'écrasement effroyable de ce tendre corps de femme, d'entendre le craquement des os, de voir éclater cette chair veloutée lui fut brusquement intolérable.

Un éclair passa dans les prunelles de l'homme à la gabardine. Il avait vu naître, sur le faciès de Francis, les signes annonciateurs de la défaillance morale.

Coplan éructa d'une voix rauque :

- Arrêtez !

Sur un signe de leur chef, les deux bourreaux se redressèrent et se mirent à actionner dans l'autre sens le bras de la presse pour faire remonter le plateau mobile de quelques millimètres.

Les cuisses, le ventre et les seins de la jeune fille avaient pris une étrange teinte blanchâtre là où la pression du bois avait chassé le sang de sa chair. Cependant, il n'y avait encore ni blessure ni meurtrissure.

Le chef demanda à Coplan :

- Êtes-vous décidé à parler ?

Denise Massy, dans un sursaut de courage, articula d'une voix à peine audible :

- Non... non... ne parlez pas.

Coplan, la tête basse, était en proie à un terrible abattement. La bouche sèche, il articula :

- Je vous aiderai à retrouver Stosser et Traub. Je vous...

- Un instant, coupa le chef des tortionnaires. Si vous avez pris votre décision, nous allons examiner la situation ensemble. Mais je vous mets en garde : à la moindre tentative d'intoxication, je serai sans pitié.

- Je suis prêt à vous aider, répéta Francis, mais à une condition : vous me donnez votre parole de ne pas mutiler cette jeune fille. Je ne vous demande rien pour moi, je vous demande simplement de l'épargner, elle.

Un rictus bizarre étirait la bouche du grand type au visage lugubre. Était-ce du mépris ? Il considérait en silence le spectacle pitoyable que lui offrait l'attitude résignée de Coplan.

- Vous avez ma parole, ricana-t-il enfin.

- Faites cesser ce supplice, plaida Francis. Détachez-la et rendez-lui ses vêtements. Je vous donnerai toutes les informations qui vous intéressent.

- Pas ici, trancha vivement l'autre en fronçant les sourcils. Vous parlerez quand je vous le dirai.

Il marcha vers un des deux costauds qui n'avaient pas pris part à la manœuvre de la presse à bras et il l'entraîna vers le fond de la cave pour lui donner des ordres tout bas. Lorsque les deux hommes revinrent, le type en canadienne entreprit de fouiller une fois de plus, avec une minutie maniaque, les poches de Coplan. Il inspecta ensuite les doublures de ses vêtements, les palpa avec une grande attention.

Cet examen s'étant révélé négatif, le bonhomme alla vers la presse à bras et se mit à défaire les liens de Denise. Elle fut retirée de la machine, rhabillée à la diable, ficelée dans son manteau beige et installée sur un tabouret. Elle serrait les mâchoires pour ne pas claquer des dents sous l'effet d'une réaction nerveuse incontrôlable.

Pendant qu'un des comparses libérait Coplan de ses cordes, les autres, muets, reprenaient leur faction devant les prisonniers.

L'homme à la gabardine exhiba son automatique.

- Au moindre mouvement de révolte, dit-il à Francis, je vous fracasse les deux jambes. Méfiez-vous.

Cette menace n'était apparemment qu'une formalité, car il affichait une tranquille confiance. Avec sa maîtrise et son

expérience, la proximité de ses acolytes et cette arme qu'il tenait dans la main, il ne craignait guère un adversaire démoralisé par sa défaite et réduit à l'impuissance.

- Avancez par là, lui intima le chef en montrant le fond de la cave.

Ils longèrent les piles de carton, arrivèrent devant une lourde porte métallique.

- Ouvrez cette porte et continuez tout droit.

Coplan grimpa les neuf marches usées d'un escalier de pierre, passa sous une voûte suintante, redescendit douze marches et déboucha dans une petite pièce dont les murs sales étaient garnis de vieux outils rouillés : des poinçons, des fers de relieur, des châssis de serrage, tout un matériel qui devait dater d'au moins deux siècles.

Une table en chêne avait été poussée contre le mur du fond. Le local était éclairé par une lampe électrique munie d'un abat-jour de métal oxydé.

- Et maintenant, je vous écoute, articula le type. Quelles indications pouvez-vous me fournir ?

- Une de mes collègues avait réussi à s'infiltrer dans le groupe de Braun et de Stosser, commença Coplan. C'était une jeune Luxembourgeoise que nous considérions comme un de nos meilleurs agents. Elle est...

- Son nom ? coupa l'homme à la longue figure.

- Lisa Resden... Elle est morte après avoir été torturée par un des assistants de...

- Je sais, coupa derechef l'autre. Continuez.

- Quand je suis arrivé à Paimbœuf pour prendre contact avec Lisa Resden, comme c'était convenu, Fred Braun et Stosser avaient déjà été alertés d'une manière que je n'ai pas encore comprise. Je croyais les surprendre, mais j'ai été pris de vitesse et ils ont pu se sauver en voiture. Je suis rentré à Nantes où mon chef m'a révélé la véritable identité de John Cliver qui se nomme en réalité Hans Traub. C'est pour entamer une enquête concernant Hans Traub que mon supérieur m'a envoyé à Lausanne.

- Traub a-t-il été capturé par le contre-espionnage ?

- Son signalement a été lancé et il est possible que sa capture soit chose faite à l'heure actuelle.

- Pourriez-vous obtenir des précisions à ce sujet ?

- Oui, évidemment. Il me suffirait d'expédier un télégramme chiffré à Paris.

- Seriez-vous disposé à rédiger un télégramme dans ce sens ?
Coplan hésita une seconde, puis :

- A condition que vous me donniez une garantie tangible à propos de Denise Massy.

- Quelle garantie ?

Francis haussa les épaules d'un air désabusé.

- Je ne sais pas. A vous de trouver une solution satisfaisante. Peu importe de mon sort personnel, puisque je suis grillé de toute manière. Mais si j'accepte de jouer votre jeu, il faut me proposer une compensation.

- Pourquoi attachez-vous tant d'importance à cette fille ?

- Parce que je suis moralement responsable de ce qui lui arrive. En la sauvant, je soulage ma conscience. C'est un souhait de condamné à mort en quelque sorte.

- Vous êtes trop pessimiste. Si j'obtiens des nouvelles rassurantes, tout espoir n'est pas perdu pour vous.

- Inutile de me dorer la pilule.

- Réfléchissez. Imaginez que mes camarades aient été appréhendés par le contre-espionnage français. Rien ne m'empêche, dans ce cas-là, d'envisager des pourparlers d'échange (Les échanges d'espions sont moins rares qu'on ne l'imagine. Ils ont lieu, généralement, dans le secret le plus absolu. Certaines personnalités, aujourd'hui célèbres, ont été arrachées de la sorte des griffes de la mort). Il vous reste encore des chances, vous le voyez. Mais, bien entendu, je veux des garanties, moi aussi. Votre message en code peut cacher un piège.

- Un piège qui se refermerait sur moi ? renvoya Francis, sardonique. Aussi longtemps que je serai entre vos mains, je ne m'en tirerai pas par la ruse, je le sais aussi bien que vous.

- Je ne vous le fais pas dire ! ponctua l'autre, satisfait. Votre meilleure carte, c'est la franchise et la régularité. Du reste, si nous

avons été des adversaires et si nous le sommes encore actuellement par la force des choses, nous ne le serons peut-être pas toujours.

Coplan manifesta son étonnement.

- Que voulez-vous dire ?

- La politique internationale évolue. Les ennemis d'hier ne sont pas nécessairement ceux de demain. Il y a un...

Francis déclencha son attaque avec une rapidité tellement foudroyante que son interlocuteur n'eut même pas le temps d'avoir un réflexe. Ayant pris discrètement appui contre la table, Coplan avait bondi sur l'homme à la gabardine avec la violence précise et la folle témérité d'un guépard qui fond sur sa proie.

Ses deux mains se rejoignirent comme les mâchoires d'un étau sur le poing armé du grand type pour l'empêcher de presser la détente de son automatique. Simultanément, d'un coup de genou au creux de l'estomac, il lui bloquait net la respiration. Un coup de tête infaillible au plexus compléta l'assaut. Le type s'effondra en lâchant un soupir, mais Coplan le rattrapa dans sa chute, le déposa en douceur sur le sol et l'étrangla impitoyablement.

Dès l'instant où le bonhomme avait cité les noms de Stosser et de John Cliver, Francis avait eu la certitude qu'une occasion de riposter se présenterait tôt ou tard. Et toute la comédie qu'il avait jouée pendant le supplice de Denise n'avait eu qu'un seul objectif : provoquer cette occasion favorable.

Parfaitement maître de ses nerfs, Coplan jeta un rapide coup d’œil autour de la petite pièce. Son plan s'élabora aussitôt. Il traîna le cadavre de sa victime jusque dans le couloir. Ensuite, ayant glissé l'automatique dans sa poche, il s'empara d'un long poinçon qui était accroché au mur parmi les autres outils abandonnés. Il dévissa alors la lampe qui pendait au-dessus de l'escalier de pierre et il se posta juste à la sortie de la cave. Il saisit alors l'automatique et il tira un coup de feu en direction du petit local qu'il venait de quitter.

Il remit l'automatique dans sa poche et serra dans son poing droit le poinçon.

Déjà la porte de la cave grinçait. Un des quatre costauds en canadienne s'élança dans le couloir, revolver en batterie. Il escalada

au galop les degrés de pierre puis, gêné par la demi-obscurité, il progressa plus lentement en se penchant pour scruter le bas du couloir.

Coplan lui tomba dessus comme la foudre et lui enfonça le poinçon effilé dans la nuque. Le malabar chancela, se redressa en émettant une sorte de gargouillement épais, lâcha son arme pour porter ses mains dans son cou. Francis le gratifia d'un second coup de poinçon dans le dos, plus brutal encore que le premier, qui l'envoya s'aplatir de tout son long au bas de l'escalier, mort.

Retournant à toute allure derrière la porte grinçante, Coplan tira trois coups de feu rapprochés.

Cette fois, deux gorilles s'amenèrent en renfort au pas de course. Francis les abattit l'un après l'autre, froidement, comme au stand d'entraînement. Les balles de gros calibre de l'automatique leur fit littéralement éclater le crâne.

Survolté, Coplan se domina et attendit l'apparition du quatrième homme de main. Mais rien ne se produisit. Intrigué, Francis patienta encore deux ou trois minutes. Finalement, il risqua le paquet : il ouvrit la porte, qui grinça, et il se faufila dans la cave. Il n'eut que le temps de plonger derrière les piles de carton : deux balles firent voltiger des débris de papier au-dessus de sa tête.

Un silence lugubre tomba dans la vaste salle souterraine.

Après un moment, Coplan tenta un stratagème classique. Il lança à toute volée le poinçon vers la porte métallique. Le costaud à l'affût tira deux coups de feu mais sans se découvrir. Il était plus roublard que ses trois copains, celui-là.

Francis visa une des ampoules électriques, la fit péter. Les autres subirent le même sort, et une obscurité totale régna dans la cave. En poussant de toutes ses forces, Coplan parvint à renverser la pile de carton derrière laquelle il s'était tapi. Elle s'écroula bruyamment, et Francis fit un triple bond vers la droite. Quand l'autre tira au jugé, Coplan riposta en ajustant la flamme pourpre du revolver. Un râle sinistre s'éleva dans le noir.

Méfiant, les sens aux aguets, Coplan demeura immobile, pendant plusieurs minutes, redoutant malgré tout son adversaire

invisible. Le râle, qui avait cessé à présent, n'avait peut-être été qu'une astuce particulièrement ingénieuse.

Comme rien ne bougeait, Francis se replia silencieusement vers la sortie de la cave et alla fouiller un des cadavres qui gisaient dans le couloir. Il trouva ce qu'il cherchait : un couteau à cran d'arrêt.

Il retourna dans la cave, se glissa prudemment derrière les piles de carton, contourna la presse à bras. L'automatique dans la main droite, le couteau dans la main gauche, il s'approcha de ses trois compagnons. Il trancha les liens de Gauchet, puis ceux de Peter Mühtli, puis enfin ceux de Denise.

Dans les ténèbres opaques, la scène était assez hallucinante.

Saisissant la chaise sur laquelle il avait été ficelé, Coplan la balança sur une des machines. Il n'y eut pas de réaction.

Gauchet souffla :

- A première vue, ça ne remue plus guère. Mais laissez-moi faire.

Il s'éloigna, revint un instant plus tard et annonça :

- Liquidé, le mec. J'avais repéré le coin où il s'était planqué.
Francis s'enquit :

- Mort ?

- Oui, d'une balle dans la gorge.

Coplan, toujours sur ses gardes malgré tout, était allé revisser l'ampoule électrique qu'il avait dévissée précédemment. Ensuite, avec l'aide de Gauchet et de Peter Mühtli, les cadavres avaient été rassemblés dans la zone éclairée, fouillés minutieusement.

Dépité, Francis dut se rendre à l'évidence : aucun des cinq morts n'étaient porteur du moindre document révélateur : ni papiers d'identité, ni messages. Ils n'avaient même pas de portefeuille. De l'argent, un point c'est tout.

Comme le fit remarquer le Suisse Mühtli, ces cinq types avaient soigneusement préparé leur expédition, c'était clair.

Coplan conclut :

- Ce qui prouve, une fois de plus, que nous n'avons pas affaire à des amateurs. Non seulement ils sont en liaison directe avec leurs

complices qui opèrent en France, mais, chose plus grave, ils avaient détecté nos positions ici.

Il se tourna vers Mühtli :

- Racontez-moi ce qui s'est passé.

- Une histoire tout à fait banale, grommela le Bâlois en haussant les épaules. Gauchet m'a contacté par téléphone et m'a donné rendez-vous dans un café de la ville. Nous venions de quitter, ensemble, ce café, quand nous avons été matraqués à l'improviste et embarqués.

- Vous n'aviez jamais eu l'impression que vous étiez sous le contrôle de l'adversaire ?

- Jamais. Et Dieu sait si je prends des précautions. Coplan s'adressa à Denise :

- Et vous ?

- Je suis exactement dans le même cas que Peter. Je n'ai jamais observé le moindre fait insolite autour de moi et j'étais loin de me douter que des ennemis avaient découvert mon véritable rôle à Lausanne.

- Voilà qui en dit long, maugréa Coplan. Je suppose que vous vous rendez compte qu'il s'agira d'ouvrir l'œil. Les amis de Traub n'ont sûrement pas mis tous leurs œufs dans le même panier et nous ne sommes sans doute pas au bout de nos peines.

Gauchet ricana :

- En attendant, nous avons perdu ce round et nos beaux projets sont foutus. Remarquez, je ne me plains pas : c'est un miracle que nous soyons encore vivants.

Peter objecta :

- Ce n'est pas un miracle, c'est grâce au courage, au sang-froid et l'habileté de Coplan.

- Non, je n'y suis pour rien, assura Francis. C'est un simple raisonnement qui m'a guidé. Quand j'ai compris que le grand type maigre voulait à tout prix avoir des nouvelles de ses copains stationnés en France, j'ai eu la certitude que nous ne serions pas exécutés sur-le-champ. Dès lors, j'ai fait traîner les choses en longueur et j'ai guetté l'occasion de contre-attaquer.

Ayant récupéré leurs objets personnels et leurs pièces d'identité, Coplan et ses amis se mirent à explorer les lieux. Ce vieil atelier de relieur-imprimeur occupait le sous-sol d'un bâtiment délabré, désaffecté depuis de longues années ; les locaux de surface ne contenaient que des rouleaux de papier stockés là par un imprimeur ou par un grossiste prévoyant. Les fenêtres de la cave avaient été bouchées pour empêcher l'humidité de pénétrer dans le bâtiment et assurer ainsi une meilleure conservation de la marchandise entreposée.

Dehors, c'était la nuit noire. Un fleuve ou une rivière coulait à une quinzaine de mètres environ de la vieille bâtisse solitaire. Deux véhicules, une Volkswagen grise et un camion rouge, un robuste cinq tonnes Bauer, se trouvaient garés sur une étroite esplanade cimentée, devant le bâtiment. Détail surprenant, Coplan et Gauchet eurent beau inspecter à fond la Volks et le camion, ils ne trouvèrent aucun papier de bord.

Perplexe, Coplan marmonna :

- Cette fois, je donne ma langue au chat.

- Qu'est-ce qui vous étonne ? fit Gauchet. Ils ont eu soin de travailler dans l'anonymat le plus complet, ce que nous savions déjà. Et je suis prêt à parier que les plaques d'immatriculation sont fausses.

- Non, réfuta Francis, songeur, ça ne colle pas. S'aventurer sur les routes suisses avec des véhicules démunis de papiers, c'est

s'exposer aux pires ennuis. Le mec en gabardine n'aurait pas pris un tel risque.

Ils recommencèrent leurs recherches, mais ils durent se rendre à l'évidence une fois encore : ils ne trouvèrent rien.

Gauchet murmura soudain :

- Il y a un jerrycan d'essence dans le camion. Vous ne croyez pas que ce serait une bonne idée de flanquer le feu à la baraque ? D'une part, ce serait la meilleure façon d'incinérer les cinq macchabées et de brouiller les cartes ; d'autre part, si les journaux parlent de l'incendie, comme on peut le prévoir, cela nous fournira peut-être quelques tuyaux ? Francis approuva aussitôt :

- Excellente suggestion. Nous nous débinerons dans la Volkswagen que nous abandonnerons à l'entrée d'une ville.

Il demanda à Mühtli :

- Avez-vous une idée de l'endroit où nous nous trouvons ?

- Aucune. Comme ils m'avaient assommé, j'ai même perdu la notion du temps.

- Bon, nous nous débrouillerons.

Pendant que Peter, en Suisse avisé, retournait près des victimes pour récupérer le bel argent qu'ils avaient sur eux, Coplan et Gauchet étudièrent le problème de l'incendie. Puis, Peter et Denise ayant été chargés de monter la garde près de la Volks et du camion, Francis et Gauchet se mirent à l'œuvre.

Ils arrosèrent généreusement d'essence les piles de carton, les rouleaux de papier vierge, les vêtements des morts, les boiseries des machines. Le briquet de cuivre de l'un des malabars en canadienne fut utilisé pour allumer le feu de joie.

Les flammes, maigrement alimentées par l'air confiné de la salle souterraine, commencèrent par ramper mollement. L'essence brûlait, mais le brasier manquait de vigueur.

- Dispersons les feuilles de carton, suggéra Gauchet.

Effectivement, le feu parut s'animer. Les cartons se recroquevillaient, se tordaient puis s'embrasaient. Les foyers allumés en divers points du sous-sol se rejoignaient progressivement.

Gauchet jubila :

- Je crois que ça va ronfler d'ici peu de temps.

- Oui, c'est le moment de se débiner, acquiesça Francis.

Déjà la chaleur devenait intense sous les voûtes basses de la cave que les flammes éclairaient sinistrement.

Longeant le couloir qui menait à la petite pièce où il avait étranglé l'homme au feutre noir, Coplan vida sur ses pas ce qui restait dans le jerrycan, de façon à guider l'incendie jusqu'à l'autre bout du repaire.

En s'éloignant, les deux Français perçurent très nettement, du côté des stocks de carton et de la presse à bras, le bruit caractéristique des flammes qui s'étaient mises à crépiter avec une allégresse féroce, réjouissante. Le petit local et le couloir où gisaient les cadavres n'allaient pas tarder à s'embraser également. A toutes fins utiles, Gauchet tint à mettre le feu aux vêtements aspergés d'essence des types en canadienne.

- Ils n'ont pas volé de passer à la rôtissoire, ces salauds-là, grinça-t-il, rancunier.

- Bon, éclipsons-nous maintenant, commanda Coplan.

Ils s'élancèrent vers l'escalier de bois qui conduisait au rez-de-chaussée, traversèrent l'entrepôt bourré d'énormes bobines de papier, atteignirent la petite porte de fer qui constituait l'unique issue de la vieille bâtisse.

Du plat de la main, Francis voulut pousser la porte métallique, mais elle résista. Il actionna la poignée de fonte, mais en vain.

- Ben quoi ! pesta-t-il.

Il essaya derechef de faire fonctionner la poignée, mais sans résultat.

Gauchet demanda :

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Je n'y comprends rien, maugréa Coplan. La porte est fermée.

- Comment cela, fermée ? bougonna Gauchet. Elle était ouverte il y a dix minutes.

- Eh bien, elle ne l'est plus.

Gauchet, incrédule, tenta lui-même de faire bouger, le panneau de fer, sans plus de succès.

- Sacré tonnerre ! jura-t-il. C'est une histoire de dingue ou bien quoi ? Furibond, il se mit à secouer des deux mains la poignée de la porte. Puis, voyant l'inutilité de son geste, il martela à coups redoublés le battant métallique en criant à pleins poumons :

- Peter ? Denise ?... Ohé ! Mühtli ? Venez nous ouvrir, nous sommes enfermés !

Ces appels restèrent sans réponse.

Gauchet et Coplan se regardèrent, absolument abasourdis par cet événement inattendu.

Coplan, le visage sombre, articula :

- Je ne m'étais pas trompé en disant que nous n'étions pas au bout de nos peines.

- Qu'elle est la vache qui nous a joué ce tour-là ? gronda Gauchet. Si c'est une blague, je ne la trouve pas marrante.

Il alla derechef s'escrimer sur la poignée de fonte, donna des coups de pieds furieux dans la porte. Coplan l'arrêta :

- Inutile de s'esquinter pour rien. Il a dû se produire un incident là-haut pendant que nous étions dans la cave. Ecartons-nous.

Il sortit l'automatique qu'il avait conservé dans sa poche, vida tout le chargeur de l'arme sur la serrure et sur les gonds de la porte rouillée. Les balles ricochèrent dans tous les azimuts, mais sans résultat appréciable.

Gauchet, les traits crispés, râla :

- Misère de misère, nous sommes faits comme des rats.

- Essayons de trouver une autre sortie, dit Coplan.

Ils errèrent dans l'obscurité, passant entre les amoncellements de bobines, tâtant les murs. Peine perdue. Comme au sous-sol, les portes et les fenêtres de jadis avaient été murées.

Une déflagration sèche, suivie d'une série de craquements fit sursauter les deux Français. Dans un coin de l'entrepôt, le plancher venait d'éclater.

Gauchet s'exclama :

- Nom de Dieu! Ce n'est pas vrai ! Nous n'allons pas griller dans cette baraque comme des damnés en enfer !

- Allons chercher la table de chêne en bas, décida Coplan. Elle nous servira de bélier.

A cet instant précis, un autre bout du plancher explosa et une longue flamme jaune, escortée de brandons incandescents, jaillit dans l'entrepôt. Sous l'action du brasier qui ronflait dans la cave, les énormes poutres de soutènement commençaient à rôtir.

Gauchet, qui avait rêvé d'un formidable feu de joie, était exaucé au-delà de tous ses espoirs. Le feu se propageait à une rapidité incroyable. Il ne fut plus question de redescendre pour aller chercher la table de chêne : les flammes barraient le passage.

Au rez-de-chaussée, l'incendie progressait avec la même rapidité foudroyante. Par les trous du plancher en ignition, les flammes se faufilaient partout à la fois et s'attaquaient aux rouleaux de papier.

Coplan, le front mouillé de sueur, les yeux brillants, proféra d'une voix sourde :

- Le toit... C'est notre dernière chance.

Il prit son élan et il se mit à escalader une pile de bobines que le feu léchait sournoisement. Le papier kraft qui entourait les rouleaux était lisse et n'offrait guère de prise. Néanmoins, au prix d'un effort surhumain, Francis parvint à se hisser sur la dernière bobine du tas. Mais il constata alors que deux bons mètres le séparaient encore de la charpente du toit.

Un peu désemparé, mais nullement découragé, il voulut tenter l'impossible : placer des bobines sur le flanc et construire ainsi un échafaudage plus élevé. Suant, soufflant, il empoigna le rouleau supérieur à bras-le-corps, le souleva, chercha à le faire tenir en équilibre. Brusquement, son pied dérapa et il dut lâcher le rouleau. Gauchet, terrorisé, vit Coplan qui dégringolait brutalement de bobine en bobine comme sur un toboggan.

- Attention ! hurla-t-il, paniqué en voyant que Francis allait être projeté dans les flammes qui avaient rongé une large crevasse aux bords rougeoyants dans le plancher.

Coplan, au risque de se rompre la colonne vertébrale, donna un vigoureux coup de reins qui le fit changer de trajectoire et le fit tomber lourdement, la tête en avant, à quelques centimètres du trou hérissé de flammes.

Gauchet se précipita vers lui et le tira en arrière. Coplan, un peu groggy, haleta :

- Pour du sport, c'est du sport.

- J'ai bien cru que vous alliez tomber dans le brasier, grogna Gauchet.

Le feu gagnait et ils durent se replier près de la porte métallique. La chaleur et la fumée augmentaient de minute en minute.

- Faites comme moi, dit Coplan.

Il prit son mouchoir et il s'en fit un bandeau pour protéger ses narines et sa bouche. Le premier danger, dans un incendie, c'est l'asphyxie.

- Crever comme ça, quelle connerie, vociféra Gauchet en imitant Francis.

Celui-ci, incapable de capituler, même devant l'inévitable, retourna vers la pile de rouleaux la plus proche et se mit à transporter vers la porte les bobines qui n'étaient pas encore touchées par le feu. Les autres piles s'écroulaient les unes après les autres, envoyant des rouleaux embrasés dans toutes les directions. Certaines disparaissaient dans la cave, car le plancher s'effondrait en plusieurs endroits.

Galvanisé par l'exemple de Coplan, Gauchet se mit également à repousser les bobines qui les acculaient vers la porte. Mais son faciès angoissé montrait bien qu'il savait perdue cette bataille inégale. Les flammes voraces triomphaient.

CHAPITRE VIII

L'incendie faisait rage du haut en bas et d'un bout à l'autre de la vieille bâtisse. Les rouleaux embrasés dégringolaient à présent sans arrêt et voltigeaient dans tous les sens comme des projectiles incandescents.

Coplan et Gauchet s'étaient débarrassés de leurs vêtements, ne conservant que leur slip. La chaleur infernale les faisait ruisseler.

Francis, avec une obstination effarante, continuait à rassembler près de la porte de fer les rouleaux arrachés aux flammes. En les posant debout, il espérait encore parvenir à édifier un échafaudage

et, au cas où la charpente du toit s'embraserait, trouver une issue par le haut.

Sa construction avait déjà atteint plus de trois mètres quand un choc fantastique renversa les bobines et jeta Gauchet, perché au faîte d'un rouleau, sur le sol.

Dans la lumière rougeoyante, les deux Français réalisèrent que la porte de fer venait d'être défoncée de l'extérieur. Les gonds rouillés avaient été arrachés de la muraille épaisse et projetés dans l'entrepôt en même temps que des débris de maçonnerie.

Un deuxième choc, plus formidable encore que le premier, fit sauter complètement le panneau de métal. Les flammes, aussitôt aspirées et fouettées par ce violent appel d'air, prirent des proportions gigantesques et entourèrent les deux Français.

Environnés de feu, abrutis de fatigue et de chaleur, Coplan et Gauchet avaient instinctivement reculé de quelques pas. Un spectacle étrange, hallucinant, leur fut révélé par la clarté aveuglante des hautes flammes qui les entouraient : dans le trou béant de la muraille, le camion rouge avait engagé son énorme capot qui était maintenant tout écrasé. Au volant du véhicule, Denise Massy, telle une Gorgone épouvantée, hurlait des paroles incompréhensibles. Ses cheveux en désordre pendaient sur son front, son visage et ses mains étaient éclaboussés de sang.

Francis prit son élan, se précipita à travers les flammes. Gauchet franchit à son tour la brèche.

Coplan, sautant sur le marchepied du camion, s'écria :

- Vous êtes blessée ?

- Aidez-moi à sortir de cet engin avant que tout le bazar explose, haleta la jeune fille qui voyait les flammes s'attaquer à l'avant du camion.

Elle se démenait comme une diablesse dans la cabine du poids lourd, mais elle était coincée de part et d'autre par la muraille qu'elle avait défoncée. Gauchet et Francis durent la faire passer par la portière pour l'extraire de sa dangereuse posture.

- J'ai massacré ce type, expliqua-t-elle d'une voix surexcitée. Une vraie boucherie ! Je croyais que vous étiez morts tous les deux,

carbonisés. Peter Mühtli a été abattu. Il est là-bas, dans les buissons, près de la rivière.

Les nerfs surtendus, elle parlait avec une volubilité proche de l'incohérence.

- Venez, reprit-elle. Ce pauvre Peter...

Elle voulut les entraîner près d'un massif d'arbustes dont la masse sombre se profilait à une vingtaine de mètres de bâtiment en feu, mais Gauchet maugréa :

- Ce n'est pas le moment de discuter, grands dieux ! Cet incendie va ameuter tout le pays et si nous restons encore ici à bavarder nous allons avoir tout le populo sur le râble.

- Suivez-moi, répéta Denise. La Volkswagen est là-bas, près des deux cadavres.

- Nous devons les emmener, décida Coplan. Allons-y !

En hâte, ils ramassèrent le cadavre de l'inconnu et ils le déposèrent sur le siège de la Volks. Ils étendirent le corps de Peter Mühtli sur ce mort et, s'étant tassés à trois sur la banquette avant, ils démarrèrent. Coplan avait pris le volant.

Ils débouchèrent sur une petite route de terre battue, bizarrement déserte et ténébreuse, et ils arrivèrent quelques instants plus tard à une bifurcation.

Coplan demanda à Denise :

- Je vais à gauche ou à droite ?

- Je n'en sais rien, dit-elle. J'ignore où nous sommes.

- A la grâce de Dieu, grommela Francis en virant sur la droite. Ce qu'il nous faut, c'est un coin tranquille dans le bled pour faire le point.

Tandis qu'ils roulaient, la jeune fille scrutait les abords de la route dans l'espoir de découvrir au passage un repère.

Tout à coup, la voie qu'ils suivaient fut balisée par un panneau annonçant une route plus importante et par un panneau STOP. N'ayant pas le choix, Coplan s'engagea dans la route goudronnée.

- Ouvrez l’œil, marmonna-t-il. J'ai l'impression que nous arrivons en pays civilisé.

Après une côte assez raide, la route se mit à descendre en lacets de plus en plus rapprochés, puis ce fut la plaine.

- Halte ! s'écria tout à coup Denise. Je viens de voir une indication. Nous nous dirigeons vers Kleinlützel. Nous devons être à une quarantaine de kilomètres de Bâle à vol d'oiseau.

Coplan, les traits soucieux, articula :

- Essayez de repérer un endroit discret pour planquer la bagnole. Nous ne pouvons pas continuer comme ça.

Gauchet ricana :

- C'est le moment de croiser des gendarmes ! Deux types en slip, deux cadavres et une fille barbouillée de sang.

Cette réflexion n'amusa ni Francis ni la blonde.

Enfin, quelques minutes plus tard, Coplan, qui roulait lentement, aperçut un chemin de traverse qui s'amorçait sur la droite. Il braqua sèchement, la Volks se mit à danser sur un sol que creusaient des ornières profondes. C'était un chemin de culture dont les méandres se faufilaient entre deux rangées de petits arbres qui devaient être des sapins nains. Pas de maisons en vue, pas de lumières dans les parages.

Coplan stoppa, coupa le moteur, éteignit les phares et soupira :

- Le moins qu'on puisse dire, c'est que nos affaires ont pris une drôle de tournure.

Il se tourna vers Denise, assise entre lui et Gauchet :

- Et maintenant, racontez-nous ce qui s'est passé pendant que nous mettions le feu à cette maudite baraque. Entre nous, nous vous devons une fière chandelle.

Denise écarta les mèches folles qui pendaient devant ses yeux, puis elle se tortilla pour extraire de la poche de son manteau beige un paquet de cigarettes tout rabougri.

- Si on commençait par en griller une ? proposa-t-elle.

Ils allumèrent leur cigarette en ayant soin de cacher le petit halo de clarté qui se formait chaque fois qu'ils aspiraient une bouffée.

Denise murmura :

- Pour ne rien vous cacher, je n'ai pas encore très bien compris moi-même comment cette histoire s'est goupillée. Pendant que je faisais le guet devant le bâtiment, Peter a voulu vérifier si la Volks était bien en état de marche et il a conduit la voiture un peu à l'écart, près des arbustes. Je me trouvais donc seule depuis deux ou trois

minutes quand j'ai entendu un bruit, une sorte de cliquetis métallique, du côté de la petite porte de fer. Sur le moment même, j'ai pensé que c'était Peter qui était revenu, mais à cet instant j'ai entendu claquer la portière de la Volks. Étonnée, intriguée, je me suis aplatie contre le mur et c'est alors que j'ai vu filer une ombre vers les buissons. J'ignore ce que Peter faisait quand l'autre s'est jeté sur lui pour le poignarder. J'ai entendu un gémissement, puis plus rien. Comme je n'étais pas armée, je me suis munie d'un piquet de fer qui traînait contre le mur et je me suis approchée des buissons sans faire de bruit. J'ai distingué la silhouette du type agenouillé. Je suppose qu'il était en train de fouiller Peter. J'ai frappé de toutes mes forces avec mon piquet de fer sur la tête de l'inconnu, mais ce type était incroyablement coriace car il s'est redressé. J'ai frappé une deuxième fois et il est retombé sur les genoux. Alors, furieuse, j'ai continué à le marteler avec mon piquet jusqu'au moment où il n'a plus bougé. Je voulais vous prévenir immédiatement et je suis revenue en courant vers le bâtiment. Catastrophe, la porte avait été verrouillée ! Je suis retournée près des buissons pour fouiller l'homme que je venais de tuer : pas de clé. L'avait-il cachée quelque part, l'avait-il perdue ? Je l'ai de nouveau fouillé, mais je n'ai trouvé que des papiers. Alors, inquiète, j'ai tourné autour du bâtiment dans l'espoir de découvrir une autre issue, porte ou fenêtre, mais toutes les fenêtres avaient été murées et je n'ai pas vu d'autre porte. Quand j'ai vu les flammes, j'ai compris que vous étiez fichus, que vous alliez mourir dans cet incendie... Mon erreur, je le reconnais, c'est de ne pas avoir pensé plus vite au camion. Si cette idée m'était venue plus tôt, vous ne seriez pas restés aussi longtemps dans cette fournaise.

Gauchet intercala :

- L'essentiel, c'est que cette idée vous soit venue ! Mais j'aime autant vous dire que nous n'en menions pas large, Coplan et moi !

Coplan prononça d'une voix râpeuse :

- Au fond, c'est moi qui suis coupable. J'aurais dû deviner que le type à la gabardine avait placé une sentinelle près de la Volks et du camion. Ce zèbre-là ne laissait rien au hasard et il ne voulait pas courir le risque d'être surpris par un rôdeur nocturne. Je présume

que le gars qui se trouvait à l'extérieur a dû entendre les coups de feu et qu'il s'est caché. Quand il nous a vu apparaître, il a compris que nous avions éliminé ses copains et il a préparé sa riposte.

Gauchet demanda sur un ton bourru :

- Que faisons-nous maintenant ? Tout à l'heure, j'avais trop chaud, mais maintenant je commence à avoir froid.

Du plat de la main, il frictionna son torse poilu. Coplan décréta :

- Commençons par débarquer les morts. Nous allons leur emprunter leurs vêtements et nous dissimulerons les corps du mieux que nous pourrons.

Ils descendirent de la Volkswagen, écrasèrent leur cigarette dans la terre du chemin, transportèrent les deux morts près des petits sapins. Francis s'adjugea les frusques de l'inconnu, Gauchet enfila ceux de Peter Mühtli.

Gauchet, plus corpulent que le défunt Bâlois, ronchonna :

- J'ai bonne mine, moi ! Vous parlez d'un prêt-à-porter !

Coplan n'était pas mieux servi. Non seulement l'inconnu était plus petit et plus trapu que lui, mais les coups de piquet de Denise avaient déchiré la veste et maculé celle-ci de sang poisseux.

- A la guerre comme à la guerre, bougonna-t-il. C'est quand même plus convenable que de se balader à poil. Mais, dites donc, elle est marrante, cette veste.

Il palpait, surpris, la doublure de son vêtement de fortune.

- C'est un véritable classeur, ma parole !

Médusé, il extirpa des nombreuses poches intérieures que comportait le vêtement une série de portefeuilles et des tas d'autres papiers.

- J'ai pigé, dit-il. C'est un système inauguré naguère par les agents secrets japonais en mission. Ils confient tous leurs papiers à un mec qui reste à l'arrière-garde. De cette façon, en cas de coup dur, c'est l'incognito des autres qui est assuré.

Il remit les portefeuilles et les papiers dans les poches, puis il murmura, sardonique :

- L'endroit est mal choisi pour étudier cette documentation, mais j'espère qu'elle nous fournira une piste. Dans le cas contraire, je ne vois pas comment nous pourrions retrouver un fil conducteur.

Secondé par Gauchet, Francis porta les deux cadavres à plus de quinze mètres du chemin et les recouvrit de branches mortes.

Gauchet, très amer, émit d'une voix morne :

- Pauvre Peter. Sa carrière au Service ne lui a pas porté bonheur. C'est moche de finir comme ça.

- C'est le Vieux qui sera content, fit Coplan. Je suis sûr qu'il va nous féliciter quand il apprendra cette histoire.

Il haussa les épaules, fataliste.

- Allez, en route ! commanda-t-il. Nous mettons le cap sur Bâle. Nous ne sommes pas sortis de l'auberge, vous vous en doutez. Les inspecteurs de la Sûreté helvétique ne sont pas des enfants, vous le savez. Ils ne révéleront pas à la presse ce qu'ils ont découvert dans les décombres de la vieille bâtisse incendiée, mais ils vont se mettre en chasse et la machine policière va fonctionner à plein rendement. Par ailleurs, les chefs du type à la gabardine ne vont pas rester les bras croisés non plus. Et ils ont notre signalement.

Ils se réinstallèrent dans la Volkswagen qui démarra.

Ils arrivèrent à Bâle sans incident. Après un détour, ils traversèrent la ville et ils franchirent le Rhin en passant sur le Dreirosenbrücke.

La Volks grise fut garée dans une ruelle, au nord de la cité, et abandonnée à son triste sort.

Gauchet regagna seul la rive gauche et trouva une chambre dans un modeste hôtel de Saint-Johanns Ring. Coplan et Denise échouèrent dans un hôtel de Maulbeerstrasse. Par bonheur, ils avaient rencontré en cours de route un lavoir de village où Denise avait pu se laver les mains et le visage et où Coplan avait pu atténuer tant bien que mal les taches de sang qui maculaient sa veste.

Il était un peu plus d'une heure du matin, et c'est Denise qui parlementa avec le vieux gardien de nuit de l'hôtel.

L'établissement n'était pas de premier ordre, mais la chambre était propre. Elle comportait deux lits jumeaux, une table, deux

chaises et une armoire. Il n'y avait pas de salle de bains mais un minuscule cabinet de toilette logé dans une sorte de placard.

Denise murmura :

- Je ne pourrai pas dormir dans l'état où je suis. Il faut que je me rafraîchisse des pieds à la tête.

- Ne vous gênez pas pour moi. J'ai de quoi m'occuper. Je vais examiner cette collection de portefeuilles que je trimbale dans cette veste.

Denise se déshabilla.

Coplan, assis à la table, entreprit son inventaire. Les quatre hommes de main qu'il avait vus dans la cave portaient des noms qui n'évoquaient rien de connu. Le type de l'arrière-garde était camionneur de son état et il avait une carte de roulage pour le camion rouge, carte établie au nom d'une firme de la ville de Bâle. Quant au chef de commando, le long maigre, il se nommait Ludwig Frohle : citoyen helvétique, né à Bâle et domicilié dans cette même ville, 312 Isteinerstrasse.

Coplan se leva et s'approcha de Denise qui, nue devant le petit lavabo, se savonnait courageusement. L'eau chaude était à peine tiède.

- La discrétion n'est pas votre fort, murmura-t-elle en souriant.

- Je ne vous regarde pas, mentit-il.

- Dans ce cas, vous me vexez.

- Ne plaisantons pas. Connaissez-vous la Isteinerstrasse, ici à Bâle ?

- Oui, c'est à deux pas d'ici, pourquoi ?

- C'est le domicile du zouave à la gabardine qui a eu le culot de me déclarer qu'il était un espion de métier.

Denise, qui tenait pudiquement sa serviette de manière à voiler les parties intimes de sa superbe nudité, enchaîna :

- Voilà peut-être une piste, l'adresse de cet individu.

- Nous nous occuperons de cela demain, acquiesça Francis.

Il retourna à la table, continua l'examen des papiers. Soudain, arquant les sourcils, il relut le feuillet de papier qu'il venait de trouver dans une des pochettes du portefeuille. Il s'agissait d'un message

qu'une main nerveuse avait griffonné en allemand, au moyen d'un stylo-bille :

Jeudi, 15 h 30, chez Marie. Le docteur est très inquiet au sujet de sa santé. Depuis la crise de vendredi, son état ne s'est pas amélioré.

Se levant derechef, Coplan alla montrer le papier à Denise. Celle-ci marmonna :

- Encore cette Marie ! Décidément, elle tient une place considérable dans les préoccupations de nos adversaires !

- En effet. Et j'ai l'impression que si nous parvenons à identifier cette bonne femme, nous ne serons plus loin du but. Seulement voilà : nous n'avons aucun indice qui nous permette de distinguer la Marie qui nous intéresse parmi les innombrables Marie qui vivent à Bâle.

- A moins que le domicile de ce Ludwig ne nous mette sur la voie.

- C'est ce que l'avenir nous dira, conclut Coplan qui ne se faisait guère d'illusions à ce sujet. Maintenant, il faut dormir.

Denise se glissa, nue, entre les draps frais de l'un des lits jumeaux. Levant le bras, elle alluma l'applique murale qui surplombait la tête du lit.

Coplan lui intima :

- Tournez-vous de l'autre côté, vers le mur. A moi de faire ma toilette du soir. J'ai transpiré comme un bœuf dans cette fournaise là-bas.

Denise obéit.

Coplan se déshabilla, fit couler de l'eau dans le lavabo et commença à se savonner.

- Demain, dit-il à la jeune fille, il faudrait que vous retourniez à Lausanne en train pour aller chercher ma valise à l'hôtel Andriana. Je vous ferai un mot et je vous donnerai de l'argent pour payer la note. J'ai du linge de rechange et un autre complet dans mes bagages.

- D'accord, fit-elle.

Ses ablutions terminées, Francis se coucha à son tour, non sans avoir éteint l'applique au-dessus du lit de Denise.

- Bonne nuit, lui souhaita-t-il.

Il y eut un long silence.
En fait, Coplan était trop obsédé par les événements qui s'étaient produits depuis son arrivée en Suisse et par l'énigmatique Marie pour trouver d'emblée le sommeil.
Plongé dans ses réflexions, les yeux ouverts dans le noir, il entendit bouger Denise. Celle-ci lui demanda dans un souffle :
- Est-ce que cela vous embêterait de me faire une petite place ? Je n'arrive pas à me réchauffer.
Elle ne lui laissa d'ailleurs pas le temps de répondre et elle se faufila près de lui.
Coplan, en dépit de toute sa maîtrise, ne put réprimer une brusque sensation d'émoi sensuel au contact de ce corps souple aux formes féminines à la fois si fermes et si douces.
Elle murmura :
- Puis-je vous poser une question ?
- Oui, naturellement.
- Prenez-moi d'abord dans vos bras, j'ai froid.
Il ne se fit pas prier.
- Je vous écoute, dit-il.
- Quand j'étais attachée sur cette presse et que le plateau a commencé à m'écraser, pourquoi avez-vous crié d'arrêter ?
- Je ne voulais pas qu'ils vous démolissent.
- Votre cri m'a bouleversée.
- Ah oui ?
- Était-ce un cri du cœur... ou bien du cinéma ?
- Du cinéma, dit-il tranquillement. Comme elle ne réagissait pas, il expliqua :
- Je n'avais qu'une idée en tête : mettre le type à la gabardine en condition. Pour parler plus clairement, j'attendais une occasion favorable et il me l'a fournie en vous infligeant ce supplice pour me démoraliser. Mon objectif, c'était de rendre ma défaillance vraisemblable et d'augmenter, par contraste, la confiance qu'il avait en lui-même. Quand j'ai craqué, il a eu la conviction qu'il était moralement plus fort que moi, que je n'étais qu'un demi-sel en quelque sorte. Cela m'a bien servi par la suite, comme vous le savez.

- Si cela n'avait pas cadré avec votre plan, vous auriez laissé faire ?

- Bien entendu.

Elle soupira et constata avec une pointe d'amertume :

- Je me croyais forte, mais je m'aperçois que je suis encore trop sensible pour faire ce métier. J'ai cru que votre cri était sincère et que vous ne pouviez pas encaisser la perspective de me voir réduite en bouillie dans cette presse.

- Désolé, mais ce n'était pas le cas. Rappelez-vous les paroles de celui qui fut l'un des meilleurs agents secrets de la France durant la dernière guerre : La règle voulait, lorsqu'un des nôtres tombait aux mains de l’ennemi, qu'il fût oublié de tous les autres en tant qu'être vivant (Colonel Rémy. fondateur du célèbre réseau « Confrérie Notre-Dame »).

- Dans la pratique, ce n'est pas facile.

- J'ai un autre aveu à vous faire, continua Francis. Quand je suis sorti de mon évanouissement, après le kidnapping chez vous, j'ai pensé que vous m'aviez trahi. Si j'avais pu vous interroger en tête à tête à ce moment-là, vous auriez passé un sale quart d'heure. L'arrivée de nos ravisseurs me faisait l'effet d'un traquenard.

- Oui, je comprends. Je vous avais invité chez moi et les apparences m'accusaient. Quand le Vieux apprendra que j'étais tombée sous le contrôle d'un réseau adverse sans que je m'en rende compte, je vais me faire lessiver.

- Rassurez-vous, je plaiderai votre cause. Vous vous êtes rachetée par une action d'éclat que je ne suis pas près d'oublier. Le Vieux ne nous demande pas d'être infaillibles, mais d'affronter les épreuves avec courage et de ne jamais capituler.

Il y eut de nouveau un silence.

Coplan s'était mis à caresser d'une main rêveuse les cheveux et la nuque de la jeune fille. Celle-ci eut un frisson de bien-être charnel et se serra plus étroitement contre la robuste poitrine de son compagnon.

- C'est bon d'être vivante, chuchota-t-elle.

Obéissant à une impulsion profonde, elle appuya sa bouche entrouverte sur le torse de Francis et elle remua insidieusement ses

jambes pour goûter plus intensément la chaleur virile de ce rude corps d'homme. Le désir qui l'envahissait lui arrachait des soupirs et son cœur s'était mis à battre plus vite. Les yeux fermés, elle promena ses lèvres sur le buste de Coplan comme pour brouter la volupté tendre et légère qui, sournoisement, s'amplifiait dans sa propre chair quémandeuse. Le bonheur d'avoir triomphé du péril se muait en un besoin instinctif de vibrer jusqu'à l'extase. Elle étouffa un petit cri lorsqu'elle réalisa que son compagnon ne demeurait pas indifférent à sa ferveur.

Coplan, comme chaque fois qu'il était impatient de repartir à l'attaque pour accomplir une mission difficile, se sentait gonflé de force et de vitalité. D'une main plus impérieuse, il attira Denise, lui imposa sa volonté. Elle céda aussitôt et elle s'abandonna au pénétrant vertige qu'elle attendait.

Le lendemain matin, la clarté du jour filtrait déjà dans la chambre quand ils furent réveillés en sursaut. Un poing catégorique frappait à la porte.

- Police ! Ouvrez !

CHAPITRE IX

Coplan avait bondi prestement hors du lit et attrapé une serviette qu'il avait nouée autour de sa taille.

Il alla vers la porte, donna un tour de clé et ouvrit le battant.

Ils étaient deux. Deux flics imposants, grands et solides, vêtus en civil.

- Vérifications d'identités, stipula l'un des deux policiers, laconique.

Sans perdre une once de leur autorité, ils surent allier avec beaucoup de tact la traditionnelle hospitalité suisse et la non moins traditionnelle rigueur policière.

Le plus âgé des deux nota sur un calepin les noms et qualités des deux voyageurs :

André Bouvier, industriel, domicilié à Paris.

Denise Massy, étudiante, domiciliée à Colmar, séjournant à Lausanne, avenue Verdeil. Inscrite à l'Institut International de Pédagogie.

- Nous sommes fiancés, déclara calmement Coplan. J'ai profité de mon passage en Suisse pour rencontrer ma future épouse qui est actuellement étudiante à Lausanne.

- Je vois, dit le flic, imperturbable. Arrivés à Bâle cette nuit ?

- Oui, un de mes collègues parisiens nous a déposés avec sa voiture.

Tandis que l'inspecteur consignait les réponses, l'autre policier vérifiait d'un œil expert les photos des passeports qu'il confrontait avec la tête des intéressés.

Denise avait ramené la couverture jusque sous son menton et elle affichait un petit air penaud, gêné, qui rassura lés deux inspecteurs.

Ils se retirèrent après s'être excusés fort courtoisement.

La porte refermée, Coplan et Denise échangèrent un clin d'œil. Cette visite intempestive confirmait que la machine administrative de la police s'était mise en marche et que les investigations allaient bon train. On pouvait être sûr que tous les hôtels et toutes les pensions de famille de la région allaient être passés au peigne fin.

- Bientôt 9 heures, murmura Francis. Heureusement qu'ils sont venus nous réveiller. J'ai l'impression que nous étions partis pour un tour d'horloge.

- J'ai une faim de loup, dit-elle en s'étirant.

- Tu t'occuperas de ton estomac plus tard, mon chou, renvoya-t-il en la tutoyant. Il faut que tu t'habilles en vitesse. J'ai changé d'avis : au lieu d'aller chercher ma valise à Lausanne, tu vas tout bonnement m'acheter du linge et un complet dans une boutique de Bâle. Cela nous fera gagner pas mal de temps. Je vais te mettre les indications précises sur un papier. Allez, debout !

Il arracha les draps et la couverture, voulut tirer Denise hors du lit, mais elle résista et ce fut la bagarre. Elle était décidément insatiable ! L'angoisse et les déceptions de la veille s'étaient envolées, seuls subsistaient les bons souvenirs de la nuit. Et, signe de jeunesse, elle voulait remettre ça.

Elle gagna la partie, comme on s'en doute.

Ensuite, satisfaite, elle procéda à une rapide toilette. Coplan, qui n'avait rien d'autre à faire, ne se priva pas de la reluquer. Son sens de l'esthétique pure y trouva bien du plaisir.

C'était le bon côté de cette existence aventureuse : ces rencontres, ces intimités qui allaient droit à l'essentiel mais qui n'excluaient pas les improvisations agréables. Au vrai, la petite protégée du Vieux méritait qu'on lui accorde un minimum d'attention. Dans la lumière de ce matin d'hiver, elle évoquait les adorables sirènes de la mythologie : chevelure blonde, longue échine flexible, croupe parfaite, jambes admirables. Sans parler de sa poitrine...

Quand elle enfila son slip, Coplan fut de nouveau ébloui par la vision de ces deux seins orgueilleux qui se dressaient avec une arrogance insolente.

Il s'installa à la table et il écrivit ses instructions.

- Je me fie à toi, dit-il. Achète-moi des articles de bonne qualité et ne regarde pas à la dépense. Nous pouvons puiser dans le trésor de guerre de feu Ludwig Frohle.

Dès qu'elle fut sortie, il se recoucha et, les deux mains dans la nuque, il commença à élaborer son plan de campagne.

A 3 heures de l'après-midi, le dispositif était installé. Tandis que Gauchet montait discrètement la garde autour du domicile de Ludwig Frohle, dans la Isteinerstrasse, Denise faisait le même travail près du domicile du défunt John D. Cliver, au 318 bis de la Lothringerstrasse.

Pendant ce temps-là, Coplan entamait une enquête non moins discrète dans les parages de Spalering, là où, selon les informations publiées par les journaux du matin, se trouvaient les bureaux d'un certain Gottfried Wegner, le marchand de papier et carton dont un des entrepôts avait brûlé au cours de la nuit précédente, dans un endroit peu fréquenté du canton, à environ 50 kilomètres de Bâle.

Selon la presse, les causes de ce sinistre n'avaient pas encore été décelées. On signalait que Gottfried Wegner, le propriétaire de

l'entrepôt, n'avait pas encore été prévenu, étant en voyage à l'étranger.

Les recherches personnelles de Francis concernant ce personnage n'apportèrent aucun élément révélateur. La seule chose à retenir, c'était que ce marchand de papier se trouvait plus souvent à l'étranger qu'en Suisse. Il avait à son service un fondé de pouvoir qui gérait les affaires courantes de la firme, tandis que le patron se consacrait principalement à la prospection des marchés extérieurs.

En l'occurrence, on pouvait supposer que ce Gottfried Wegner utilisait, pour couvrir ses activités clandestines d'espion de métier, la formule classique de l'import-export.

A 8 heures du soir, Denise et Gauchet retrouvèrent Coplan dans un restaurant proche de la gare. Les rapports furent aussi brefs que décevants.

Gauchet prononça d'un air écœuré :

- Rien à signaler, sauf que je me suis embêté comme un rat mort pendant ces heures interminables.

Denise enchaîna, un peu morose elle aussi :

- Rien à signaler. C'est le calme plat. Par contraste, Coplan parut se réjouir de ces nouvelles négatives. Il déclara, enjoué :

- C'est parfait. L'absence d'agitation au domicile de Frohle et de Cliver est une sorte de confirmation indirecte de ce que j'espérais : ni la mort de Frohle ni celle de Hans Traub ne semblent connues dans le clan de nos adversaires. Par conséquent, la voie est libre.

Il réfléchit un moment, puis il annonça :

- Nous allons casser la croûte en vitesse, et ensuite nous passons à la deuxième phase de mon plan.

Ils commandèrent du minestrone, des escalopes aux spaghetti, du vin rouge, et ils firent honneur à la cuisine du chef italien qui régnait sur les fourneaux de l'établissement. Un quartier de tarte aux pommes et un bon café terminèrent leur repas.

Le moral de Gauchet et de Denise était nettement meilleur lorsqu'ils quittèrent le restaurant.

Dehors, le froid était devenu plus enveloppant. L'humidité de l'air nocturne laissait présager de la neige.

Après dix minutes de marche, Gauchet se sépara de ses amis et reprit la direction d'Isteinerstrasse afin de surveiller derechef le domicile de Ludwig Frohle. Coplan et Denise s'en allèrent de leur côté, bras dessus, bras dessous, un couple parmi les autres.

Ils déambulèrent ainsi pendant trois quarts d'heure, sans itinéraire bien précis. Les rues se vidaient progressivement, la plupart des gens ayant hâte de rentrer chez eux. Cette soirée d'hiver n'incitait pas à la promenade.

Il était un peu plus de 22 heures lorsque Francis et Denise arrivèrent à la Lothringerstrasse. L'immeuble où avait habité Traub, alias John D. Cliver, était moderne et de construction relativement récente. Chacun des cinq étages comportait deux appartements loués meublés. La porte d'entrée restait ouverte jusqu'à 1 heure du matin. Passé cette heure limite, une affichette placardée bien en vue dans le hall le rappelait aux locataires, il fallait se servir de sa clé.

Les abords de l'immeuble étant paisibles, Coplan pria Denise de rester de faction dans les parages et il pénétra dans le bâtiment.

Il réapparut une vingtaine de minutes plus tard, s'éloigna tranquillement et, après avoir enfilé une rue perpendiculaire, se laissa rejoindre par Denise.

Celle-ci chuchota.

- Alors, quel est le résultat ?

- Néant. Comme je m'en doutais, ces lascars ne sont pas nés de la dernière pluie. Quand ils partent en mission, on peut examiner leur domicile à la loupe.

- Nous aurons peut-être plus de chance chez Frohle ? Il n'était pas en mission à l'étranger, lui.

- C'est possible, mais ça m'étonnerait.

De nouveau bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent en silence vers la vieille tour Saint-Jean, passèrent le pont et continuèrent tout droit par la Feldbergstrasse jusqu'au Riehenring.

Quelques minutes plus tard, ils contactaient Gauchet qui se baladait dans le secteur.

Coplan lui demanda :

- Rien de neuf ?

- Non, rien de neuf. Et vous, qu'est-ce que cela a donné là-bas ?

- Zéro. Traub avait fait place nette avant de partir pour la France.
- J'en étais sûr.
- Moi aussi, mais il fallait quand même vérifier.
- Évidemment, admit Gauchet.
- Continuez la surveillance et relayez-vous avec Denise. Ce ne sera pas long. Comme convenu, vous ne bronchez pas en cas d'alerte mais vous ouvrez l'œil.
- D'accord, grommela Gauchet. Ne vous attardez pas inutilement, j'ai les pieds gelés.

Coplan passa une première fois devant l'immeuble qui portait le numéro 312, jeta un coup d'œil, poursuivit sa route pendant quelques instants, fit demi-tour, revint vers le 312 et se faufila discrètement dans le couloir d'entrée. Dédaignant l'ascenseur, il monta à pied au troisième étage. Le bâtiment était paisible, absolument silencieux. On ne percevait ni bruits de radios ou de télévisions, ni échos de voix humaines.

Au-dessus du bouton de sonnerie, près de la porte palière, une carte de visite glissée dans un petit encadrement de cuivre indiquait :

Ludwig Frohle

Représentant

La serrure ne résista pas longtemps au passe-partout que Francis s'était fabriqué en fin de matinée. Il referma la porte avec soin, alluma la lampe torche qu'il avait achetée à dessein dans une boutique de la ville.

L'appartement, plus grand et plus confortable que celui de Hans Traub, quoique tout aussi impersonnel, comprenait un petit hall d'entrée et six pièces en enfilade : une salle de séjour, une chambre, une pièce aménagée en bureau, une seconde chambre moins vaste que la première, une cuisine avec des placards blancs et une salle de bains aux murs recouverts de faïences bleues. Tout était d'une propreté exemplaire, mais moins ordonné que chez Traub. Un aimable désordre mettait une note plus humaine dans le décor. Des vêtements traînaient dans la grande chambre à coucher, des journaux et des revues encombraient la table de la salle de séjour.

La vaisselle d'un dîner et d'un petit déjeuner avait été rassemblée à la diable sur l'évier de la cuisine.

Sans hâte ni fébrilité, Coplan visita systématiquement les meubles de toutes les pièces. Sur la commode de la chambre à coucher, il y avait deux cadres en cuir patiné : des portraits de famille, apparemment. L'une des photos montrait deux adolescents donnant la main à une fillette aux cheveux nattés.

Dans le tiroir de la table de chevet se trouvait un briquet Ronson en plaqué or. Francis sortit son mouchoir et s'en servit pour prendre le briquet sans le toucher directement ; il l'enveloppa et fourra le tout dans sa poche. Il confisqua également un paquet de cigarettes Brunette entamé, deux mégots abandonnés sur une soucoupe de porcelaine, un stylo-bille Paper-Mate, une fourchette et un tube d'aspirine.

Les empreintes de Frohle devaient figurer sur ces divers objets, mais il était prudent de prélever au moins cinq ou six échantillons pour faire du travail sérieux.

Ni papiers confidentiels ni lettres personnelles en souffrance, hélas. Frohle n'était pas un maniaque de l'ordre, mais il n'était pas négligent pour autant.

Dans un tiroir du bureau, un carnet à souches : des bons de commande portant l'en-tête commercial de la firme Gottfried Wegner, papier en gros, carton en tout genre.

La structure générale de ce réseau commençait à prendre figure : Stosser et Braun constituaient l'antenne du secteur « Côte atlantique française », Traub faisait la liaison, Frohle centralisait pour le compte de Wegner.

Mais après ?

Coplan empocha le carnet à souches et poursuivit ses investigations. Il eut beau redoubler d'attention et de perspicacité, il ne découvrit plus rien qui fût digne d'être noté ou emprunté.

Au moment de s'éclipser, il hésita. Les photos de famille de Ludwig Frohle feraient certainement plaisir au Vieux qui aimait collectionner de telles images dans ses archives.

Francis retourna dans la chambre à coucher, saisit le premier cadre de cuir. A cet instant précis, la sonnerie du palier retentit trois

fois de suite, faisant vibrer d'une façon très désagréable le silence feutré de l'appartement.

Coplan, immobile, attendit.

La sonnerie retentit derechef : trois coups brefs, impératifs, résolus.

Francis eût volontiers ouvert la porte pour accueillir ce visiteur nocturne, mais il repoussa cette tentation. C'eût été une grosse faute tactique. Il était préférable de rester passif et de laisser les amis de Frohle dans l'incertitude. Trouvant porte close, le visiteur s'en irait et Gauchet le prendrait en filature.

Tout à coup, Coplan fit la grimace. Le visiteur venait d'introduire une clé dans la serrure.

CHAPITRE X

Dans un éclair, Coplan réalisa que cette visite inattendue pouvait être décisive. A une condition toutefois.

La clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit.

N'ayant ni le temps d'hésiter ni le temps de choisir, Francis opta pour la solution la plus simple : il se jeta à plat ventre et il se glissa sous le lit.

Il y eut un déclic, et l'applique murale du hall d'entrée s'alluma. La porte palière fut refermée sans bruit.

Dans sa position peu confortable, Coplan se contraignit à respirer lentement, régulièrement, silencieusement. L'oreille tendue, il put suivre les déplacements du visiteur qui allait et venait dans la salle de séjour. Malgré la moquette qui gommait en partie les bruits de pas, Francis eut soudain l'impression qu'il ne s'agissait pas d'un visiteur mais d'une visiteuse. Il y avait quelque chose de pointu, de nerveux dans cette démarche.

Les pas s'approchèrent, il y eut un nouveau déclic et l'abat-jour jaune de la chambre à coucher traça sur le tapis un cercle de clarté dont la courbe s'arrêtait à moins d'un mètre du lit.

Coplan vit passer deux pieds féminins qui longèrent le lit, se dirigèrent vers la salle de bains et disparurent de son champ de vision.

Les pieds réapparurent presque tout de suite pour disparaître à nouveau vers la salle de séjour.

D'après le modèle élégant des chaussures, la femme en question devait avoir une certaine allure. Les chevilles, un peu robustes, ne manquaient pourtant pas de grâce ; les bas étaient d'une finesse rare.

Francis regretta de ne pas avoir étudié plus à fond la psychologie spéciale qui analyse les rapports unissant l'être féminin à ses chaussures. En tout état de cause, la visiteuse devait bien avoir une trentaine d'années : elle avait une démarche pleine d'assurance, une façon de poser solidement les pieds sur le sol, sans timidité ni hésitation, une assise franche, autant de particularités que l'on rencontre peu souvent chez les très jeunes femmes.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent.

Coplan, les sens aiguisés, s'efforça d'imaginer, d'après les faibles bruits qui lui parvenaient, les gestes de la fée. Un froissement de papier vint confirmer ses supputations : la visiteuse écrivait.

Se sachant protégé par la zone de demi-obscurité qui entourait le lit, Francis se mit à ramper en retenant son souffle. Le tapis absorbait ses mouvements et il parvint à avoir une vision de la femme.

Elle était grande, assez sèche quoique fortement charpentée. Elle se tenait debout devant la table, le dos tourné vers la chambre à coucher, la tête penchée, les épaules arrondies, griffonnant des mots sur un carnet. Son sac de cuir noir, qui était ouvert, était posé sur la table. Elle portait un manteau de fourrure très habillé, presque opulent, en loutre noire à reflets bleutés. Ses cheveux acajou foncé avaient un somptueux brillant qui semblait dû aux soins d'un coiffeur habile plutôt qu'à la nature.

Elle détacha le feuillet de son agenda d'un geste décidé, replaça dans son sac le carnet et le stylo, alluma une cigarette et se redressa de toute sa taille en expirant une longue bouffée de fumée. Une odeur caractéristique de tabac noir flotta dans l'appartement.

Coplan, pour éviter toute surprise, rampa à reculons pour réintégrer sa cachette. Une sourde impatience l'avait envahi et lui tendait les nerfs. L'irruption fortuite de cette femme allait-elle imprimer un cours nouveau aux événements ?

Coplan, immobile sous le lit, se demanda : « Et si c'était elle, l'introuvable Marie autour de laquelle gravitent les filières du réseau Traub ? »

La femme au manteau de loutre revint dans la chambre à coucher pour éteindre la lumière. Une minute plus tard, après avoir éteint le lustre de la salle de séjour, elle se retirait pour de bon. La clé tourna dans la serrure.

Francis ne bougea pas.

Il n'avait aucune raison de se presser. Gauchet allait prendre la bonne femme en chasse et, avec un peu de chance, l'identifier.

A la fin, rassuré par la qualité du silence qui avait repris possession de l'appartement, Coplan sortit de son abri. L'odeur âcre, légèrement acide, du tabac noir stagnait encore dans la salle de séjour.

Sur la table, il y avait un message. Francis reconnut d'emblée l'écriture ferme, appuyée, nerveuse : c'était la même main qui avait rédigé le message trouvé dans le portefeuille de Frohle !

L'inconnue avait écrit en allemand, sur une page détachée de son agenda : Rendez-vous chez Marie avancé de vingt-quatre heures. Le médecin insiste, toute intervention devant être remise à plus tard par suite de l'évolution inquiétante de l'état de la malade.

Ce billet n'était malheureusement pas signé.

Toutefois, Coplan ne mit pas longtemps à découvrir l'équivalent d'une signature : dans un cendrier de cristal posé sur la cheminée, la visiteuse avait abandonné une cigarette à peine fumée à demi. Francis eut l'impression que ce mégot avait été laissé là dans un but bien précis. Il l'examina. La cigarette était de marque espagnole : le mot Ganador était demeuré intact.

Cette marque, inhabituelle en Suisse, devait avoir pour Ludwig Frohle une signification évidente. Avec plus de certitude qu'une signature ou qu'une écriture, qu'une main habile et exercée peut imiter, la présence de la cigarette Ganador authentifiait le message.

C'était une excellente trouvaille, car seuls les initiés pouvaient comprendre la convention. Un spécialiste du contre-espionnage qui aurait voulu tendre un piège à Frohle en imitant l'écriture de la femme se serait trahi sans même s'en rendre compte, car il fallait savoir que la cigarette Ganador constituait un mot de passe, et il fallait surtout avoir cette cigarette sous la main.

Enchanté de sa découverte, Coplan emporta le mégot, la page d'agenda, les portraits de famille et les autres échantillons. Le laboratoire du Service allait pouvoir s'escrimer là-dessus.

A minuit moins le quart, Coplan retrouvait Denise à l'angle de la Bleicherstrasse. Ils partirent bras dessus, bras dessous dans la rue sombre et déserte.

Denise murmura :

- Je commençais à me faire du mauvais sang.

- Je m'en doutais. La grande bringue en manteau de loutre, hein ?

- Ah ? C'était donc bien une visite pour Frohle ?

- Et comment ! J'espère que Gauchet ne l'a pas loupée ?

- Non, évidemment. Quand nous avons vu la lumière qui s'allumait dans l'appartement de Frohle, nous avons eu un moment d'inquiétude. Tu as dû te cacher, j'imagine ?

- Oui, sous le lit, comme dans un vaudeville.

- Et la perquisition ?

- Rien d'intéressant à glaner pour nous. Les membres de cette organisation sont d'une prudence qui confirme ce que nous savions déjà : ils connaissent la musique.

- En somme, la filature de Gauchet est notre seul espoir ?

- Oui, acquiesça Coplan, laconique. Quel est le rendez-vous qui a été convenu ?

- Demain matin, dans le hall du Metropol-Monopol, 10 heures.

— Parfait. Je ne serai pas là, mais tu iras au rendez-vous, et si Gauchet a besoin d'un coup de main, tu te mettras à sa disposition. Nous nous retrouverons au bar du Metropol-Monopol à 7 heures du soir.

Denise eut un léger mouvement d'étonnement.

- Tu me laisses tomber ?

- J'ai diverses choses à faire de mon côté, dit-il, assez évasif.
- Tu ne rentres pas avec moi à l'hôtel ?
- Non, je retourne à Lausanne.
- Comment ?
- N'importe comment. Si je n'ai pas un train de nuit, je me fais conduire en voiture ou en taxi.
- Tu vas chercher ta valise à Lausanne ?
- Oui, et ma Lancia.
- Et moi qui me réjouissais à l'idée de passer une nuit délicieuse avec mon fiancé !
- Désolé, mon chou.
- Tu ne peux pas remettre cela à demain ?
- Impossible.
- Tant pis ! Je dormirai seule et je ferai la grasse matinée.
- Service-service, conclut-il. Bien entendu, je compte sur toi et sur Gauchet pour me faire du boulot impeccable ici. Dès que Gauchet aura des tuyaux au sujet de cette femme au manteau de loutre, débrouillez-vous pour la surveiller le plus étroitement possible. De plus, efforcez-vous d'obtenir le maximum de renseignements sur elle.
- Cela va sans dire.
- Minute, il ne s'agit pas de routine ! insista Coplan. Cette femme va peut-être jouer un rôle capital, décisif, dans notre affaire. Elle a déposé chez Froble un message annonçant qu'un rendez-vous est prévu demain, à 15 h 30, chez Marie.
- Sans blague ? Mais c'est très important ça!
- Je viens de te le dire : c'est capital.

Ils se séparèrent quelques instants plus tard, au coin de la Rosenthalstrasse.

Coplan poursuivit sa route, héla le premier taxi qu'il aperçut et se fit conduire au meilleur hôtel de la ville. Là, grâce aux soins avisés du portier de nuit, il obtint une voiture avec chauffeur pour l'emmener à Lausanne.

A 4 heures du matin, au volant de sa Lancia, il filait vers la frontière française.

Il avait de quoi méditer durant sa longue randonnée solitaire !

Il pensait à Gauchet, certes, et à la femme au manteau de loutre. Mais il pensait surtout à ces paroles sibyllines que son chef avait prononcées au moment où cette mission avait été projetée et connectée à l'opération Alouette.

Parlant de Stosser et de Fred Braun, déjà repérés à l'époque, le Vieux avait employé cette expression bizarre : *Ces gens travaillent sur un réseau pourri*.

CHAPITRE XI

Coplan jeta un coup d'œil à sa montre. Elle marquait 18 h 50. C'était de justesse, mais tout avait bien marché : cet aller-retour Bâle-Paris, avec une nuit blanche à la clé, n'avait même pas été trop éreintant.

Le temps était toujours aussi froid. Et la neige, dont on sentait le poids et l'humidité dans le ciel bas, ne se décidait pas à tomber.

Marchant d'un pas rapide, Francis dépassa la silhouette élancée de la Theodors-Kirche, longea le square et arriva au Rhin. Sur le pont de Wettstein, la bise nocturne se fit sentir avec plus d'âpreté.

Coplan releva le col de son pardessus de tweed et enfonça davantage son feutre gris.

Il aperçut bientôt l'enseigne lumineuse du Casino. Une affiche annonçait un concert de musique symphonique : Beethoven, Brahms, Mozart.

Francis traversa Barfüsser Platz et franchit le porche de l'hôtel Metropol-Monopol. Au bar, attablés dans un coin discret, Gauchet et Denise bavardaient à mi-voix en fumant. L'arrivée de Coplan les étonna joyeusement.

Denise s'exclama :

- Mince ! Tu es élégant comme un diplomate ! Des visites officielles en perspective ?

- Non, répondit Francis en souriant. Il prit place à la table, alluma une Gitane.

Gauchet, qui l'examinait d'un œil perplexe, marmonna :

- Où diable avez-vous réussi à vous fringuer de la sorte ?

- J'ai fait un saut jusqu'à Paris et j'ai tenu à me donner un air respectable.

- Des projets galants ?

- Qui sait ? Mais trêve de plaisanteries, je brûle de curiosité. Je n'ai...

L'arrivée du barman l'interrompit. Il commanda un Martini et attendit qu'on lui eût servi son verre.

- Alors, reprit-il ensuite en posant sur Gauchet un regard interrogateur, les nouvelles ?

- Plutôt décevantes, murmura Gauchet. Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit et je me suis consacré tout entier à la grande bringue au manteau de loutre. Elle se nomme Frau Kapper. Denise vous remettra le curriculum de la souris en question. Personnellement, je n'ai rien de sensationnel à vous signaler. Quand elle a quitté le domicile de Frohle, je l'ai suivie et elle m'a entraîné jusque chez elle. Elle habite une petite maison bourgeoise dans Lange Gasse. Je suis resté de faction toute la soirée et toute la nuit. Complètement frigorifié que j'étais ! Bref, le lendemain matin, vers 11 heures, elle est sortie et elle est allée à pied poster des lettres à la grande poste. En revenant, elle a acheté les journaux. C'est à ce moment-là que j'ai contacté Denise pour la mettre au parfum. Ensuite, j'ai repris ma surveillance. Frau Kapper a de nouveau quitté sa maison vers 14 heures. Elle a fait un tour en ville, elle a fait quelques achats dans une boutique de parfumerie, et elle s'est rendue ensuite au musée des Beaux-Arts. Comme je ne tenais pas à me faire remarquer, je ne suis pas entré derrière elle dans le musée, j'ai attendu dehors. Elle est ressortie un peu avant 4 heures et elle a regagné son domicile. Sauf erreur, elle doit être chez elle présentement, vu que j'ai quitté la Lange Gasse il y a environ vingt-cinq minutes.

Coplan opina, puis questionna :

- Pour nous résumer, peut-on affirmer avec certitude qu'à 15 h 30 elle se trouvait dans le musée ?

- C'est une certitude absolue. Seulement, attention, le fait ne doit pas vous troubler outre mesure : la donzelle en question exerce la

profession de critique d'art et elle écrit des bouquins sur la peinture, notamment sur les maîtres anciens.

Denise intervint :

- A moi de jouer, dit-elle avec conviction. Voici des informations exactes et contrôlées : la femme s'appelle donc Lisbeth Kapper, qui est son nom de jeune fille et qu'elle a conservé parce qu'elle signe ses livres de ce nom. Elle est née à Munich, mais elle est devenue suissesse par suite de son mariage avec un certain Karel Kooh, décédé des suites de maladie il y a une dizaine d'années. Son veuvage n'a pas dû la mettre dans une situation financière embarrassante parce qu'elle avait déjà une certaine notoriété et que ses ouvrages se vendaient bien. Son tout premier livre était une étude sur Cranach, éditée en Allemagne. En outre, elle donne régulièrement des articles et des chroniques à divers journaux allemands. Il y a cinq ans, elle a ajouté une corde à son arc : elle est devenue conférencière. Elle a fait des tournées un peu partout : à Genève, à Strasbourg, à Bruxelles, à Rome, etc. Il y a trois ans, elle a publié un gros ouvrage illustré sur les Primitifs allemands, ouvrage traduit en divers pays. Voilà le personnage.

Coplan acquiesça en silence.

Gauchet fit remarquer :

- Franchement, si vous ne l'aviez pas vue de vos propres yeux dans l'appartement de Ludwig Frohle, je n'aurais probablement pas insisté. Elle n'a rien de suspect apparemment et elle donne l'impression de mener une existence conforme à la profession qu'elle exerce officiellement.

- Comme tout espion digne de ce nom, enchaîna Coplan d'une voix à peine audible. Il y a cependant plusieurs choses à noter à son propos. La première, qui est la plus intéressante pour nous, c'est qu'elle doit connaître l'identité de la mystérieuse Marie puisqu'elle a mentionné cette femme dans les deux messages qu'elle a écrits à l'intention de Frohle. La deuxième, c'est qu'elle est allemande ; la troisième, enfin, c'est qu'elle parle au moins trois langues, vu qu'elle a fait des conférences en Belgique et en Italie.

Denise ajouta :

- Sans oublier le fait qu'elle se déplace plus fréquemment que le commun des mortels, non seulement pour ses tournées de conférences mais aussi pour écrire ses bouquins. Des ouvrages de ce genre impliquent une sérieuse documentation qu'il faut généralement aller chercher sur place, dans les grands musées étrangers. La critique d'art est une couverture de tout premier ordre.

Coplan se tourna vers Gauchet.

- Peut-on envisager une visite domiciliaire ?

Gauchet esquissa une moue dubitative.

- Dans l'état actuel des choses, marmonna-t-il, cela me paraît assez scabreux. En tout cas, prématuré. Il faudrait continuer la surveillance pendant plusieurs jours pour avoir une idée plus ou moins exacte de ses allées et venues, de son emploi du temps. En outre, nous ne savons pas si elle vit seule dans sa maison.

Il réfléchit une demi-seconde, puis il suggéra :

- A la rigueur, en employant la manière forte. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Pas question, répondit Coplan avec vivacité. Le Vieux m'a de nouveau cassé les oreilles avec ses éternelles recommandations : pas de violence, pas de bagarre, pas d'action illégale. Il redoute comme la peste un incident diplomatique avec les autorités suisses qui ne sont pas tendres envers les agents étrangers opérant sur leur territoire. Soit dit en passant, le Vieux m'a reproché très sèchement d'avoir liquidé Frohle.

Gauchet ricana :

- C'est un comble ! Comme si vous aviez eu le choix ! Les gars d'en face ont moins de scrupules, grands dieux ! Il y a des jours où le Vieux exagère. On voit bien qu'il n'est pas sur le terrain, lui.

Coplan haussa les épaules.

- Allez donc discuter avec cet entêté ! Pour lui, le principe de base du Service est sacré et ne souffre aucune dérogation : les agents du 2e Bureau doivent passer inaperçus et remplacer la violence par la ruse. Du reste, il a été fort catégorique et il m'a répété au moins trois fois de suite son mot d'ordre : « Revenez bredouille si vous ne pouvez pas faire autrement, mais ne mettez plus vos grands pieds d'éléphant dans la porcelaine. »

Denise constata avec une pointe d'ironie :

- Comme consigne, cela me paraît clair et net.

Gauchet conclut en soupirant :

- Dans ces conditions, rien ne s'oppose à ce que j'aille roupiller un bon coup, hein ? J'ai un certain nombre d'heures à récupérer et j'avoue que je le sens.

- Tout à fait d'accord, acquiesça Francis. Compte tenu des nouvelles instructions du Vieux, notre travail se résume désormais à surveiller la mère Lisbeth Kapper, d'une part, et le marchand de papier Gottfried Wegner, d'autre part, en supposant que ce dernier soit rentré de voyage, bien entendu. Pour mener cette tâche à bien, nous allons nous partager la besogne et organiser un roulement. Je vous ai d'ailleurs rapporté un petit cadeau de la part du Vieux : une minicam dernier modèle, ultra-perfectionnée. Tout ce que le Vieux nous demande, c'est de ne pas économiser la pellicule et de ne pas avoir peur de prendre des clichés inutiles. Notre but consiste à moissonner le plus de têtes possible. Toutes les personnes qui fréquentent Frau Kapper intéressent le Service, y compris au musée des Beaux-Arts. Le personnel de la firme Wegner mérite également les honneurs de la photo. Bref, vous devinez les intentions du Vieux et il s'agit de lui donner satisfaction.

Il y eut un silence. Coplan but une gorgée de Martini puis reprit sur un ton pensif :

- Dans un sens, la tactique du Vieux se défend. Je dirais même qu'elle est logique : le réseau Stosser-Braun-Traub-Frohle a évidemment des prolongements qu'il s'agit de démasquer. Lisbeth Kapper n'est qu'un relais et toute action directe sur elle se retournerait contre nous. Au sujet de Gottfried Wegner, nous ne savons encore pratiquement rien. Dans une situation comme celle-ci, le fait de rassembler des documents photographiques est la seule action valable, payante. Elle est moins passive qu'on ne serait tenté de le croire.

Les trois jours qui suivirent ne furent pas particulièrement excitants pour les trois agents du Service. Coplan et Denise se relayèrent pour contrôler aussi rigoureusement que possible les faits et gestes de Lisbeth Kapper.

L'espoir secret de François, c'était de réussir à élucider l'énigme que constituait le personnage appelé Marie.

Était-ce le nom de code de Lisbeth Kapper elle-même, ou bien verrait-on apparaître une autre femme évoluant dans l'entourage immédiat de la copine de Frohle ?

Malheureusement, durant ces trois jours, la femme au manteau de loutre ne fit rien qui pût sortir du cadre normal d'une vie intellectuelle sérieuse, appliquée, régulière et, pour tout dire, parfaitement insipide aux yeux d'un observateur.

Coplan utilisa peu sa minuscule caméra automatique. Denise, en revanche, s'en donna à cœur joie : postée au musée des Beaux-Arts, elle photographia consciencieusement les visiteurs inoffensifs qui gravitaient autour de Lisbeth Kapper.

Gauchet, envoyé à Spalenring, opéra courageusement aux abords des établissements Gottfried Wegner, fixant imperturbablement sur la pellicule tout ce qui lui tombait sous la main, depuis le fondé de pouvoir jusqu'au garçon de courses de la boîte, sans oublier les visiteurs, les clients, les démarcheurs, etc.

Selon des informations obtenues par des sondages discrets, on savait que Wegner lui-même n'était pas encore rentré de son voyage d'affaires à l'étranger. On ignorait toutefois dans quel pays il se trouvait.

Le matin du quatrième jour, Coplan reçut à son hôtel un télégramme de Paris. Lorsqu'il eut décrypté le message, il fut très surpris.

Rentrer d'urgence Stop Gauchet seul à Bâle suffisant Stop Informations nouvelles à vous communiquer Stop Instructions prioritaires à vous donner en vue enquête importante Stop Pascal.

En relisant cet ordre de son directeur qui le rappelait d'urgence à Paris, Francis ressentit un vague dépit.

Rien ne lui déplaisait davantage que de rentrer les mains vides.

L'insaisissable Marie qui se cachait à Bâle et qui était peut-être la plaque tournante de toute l'organisation ennemie conservait son mystère et son anonymat. Pour Coplan, c'était une sorte de défaite qu'il ne digérait pas. Mais l'ordre du Vieux était formel et il fallait obéir.

« Instructions prioritaires à vous donner », disait le télégramme. Fallait-il penser que le Vieux avait découvert une piste sensationnelle ?

CHAPITRE XII

La vieille bouffarde du Vieux charbonnait comme la cheminée d'un cargo qui crachote avec une impertinence allègre en attendant le départ vers la haute mer.

Coplan arborait son air le plus impénétrable, le plus impassible, mais il avait beau faire, chaque fois que son directeur s'amusait à le faire languir, ça lui mettait les nerfs en boule.

Quand le Vieux cachait ses atouts dans sa manche et ménageait avec une candide roublardise ses effets, il était aussi horripilant qu'un vieux cabotin.

Petit jeu de scène. Le Vieux, bien calé dans son fauteuil, affiche un sourire paternel, indulgent, hoche la tête avec bonhomie, suçote sa pipe, questionne amicalement :

- Alors, Coplan ? Et votre Marie ? Toujours introuvable ?

- Jusqu'à présent, oui. Mais c'est un peu votre faute, en définitive. Comment voulez-vous que mes recherches aboutissent si vous m'interdisez d'interroger sérieusement les suspects dont je dispose ?

- Bien sûr, bien sûr, je comprends votre point de vue et je reconnais que vous avez des circonstances atténuantes. Mais si je vous laissais faire, vous n'auriez guère que des cadavres comme interlocuteurs ! Ce n'est pas la queue du lézard qui m'intéresse, c'est sa tête. Quand j'étais gosse, ça me passionnait, la chasse aux lézards. Vous avez connu cela, j'imagine ? On fait le guet, on se précipite, hop ! On attrape le gibier, et puis, clic : ça casse comme du

verre et on reste là, tout bête, avec un bout de queue dans la main. Ça ne suffit pas !

- Est-ce pour me raconter vos souvenirs d'enfance que vous m'avez rappelé de toute urgence ?

- Ne soyez pas impatient. Ces histoires d'enfance sont parfois très instructives.

Suite du jeu de scène. Le Vieux se lève lentement, se dirige vers une des armoires blindées qui tapissent son bureau, prend une des chemises cartonnées qui sont classées dans le meuble, revient vers sa table de travail et y dépose le volumineux dossier. Puis, s'étant réinstallé dans son fauteuil :

- Vous savez, mon garçon, vous feriez une carrière formidable comme réalisateur dans l'industrie du cinéma. Les clichés que vous m'avez envoyés sont d'une facture remarquable.

- Dois-je comprendre que vous me suggérez de changer de profession ?

- Juste ciel, ne soyez pas si susceptible ! Asseyez-vous et allumez une cigarette. Nous avons des tas de choses à examiner ensemble. A propos, il ne faut pas que j'oublie de vous signaler que j'ai lu le maître livre de Lisbeth Kapper sur les Primitifs allemands. Elle écrit fort agréablement, cette dame, et elle est drôlement calée dans sa partie. J'ai appris bien des choses que j'ignorais concernant les peintres de jadis. En outre, les reproductions qui illustrent son ouvrage sont de toute beauté... Tenez, je vais vous faire voir...

Il prit un épais volume cartonné dans son tiroir, l'ouvrit, le poussa vers Francis en marmonnant :

- Regardez ce tableau...

Sur le moment même, Coplan ne comprit pas. Mais après une minute, il s'exclama :

- Ben merde ! C'est la dernière chose à laquelle j'aurais pensé !
L'image que Francis contemplait représentait une Sainte Vierge peinte par Holbein, et la légende indiquait : La mort de Marie. Musée des Beaux-Arts, Bâle.

Le Vieux, ravi, commenta :

- Eh oui ! Notre mystérieuse Marie, c'est la Sainte Vierge telle que l'immortel Holbein l'a peinte ! Et les rendez-vous chez Marie,

c'était cela : dans la salle du musée de Bâle où ce tableau célèbre se trouve. Une fameuse trouvaille, non ?

- Mais comment diable avez-vous découvert cette astuce ?

- Grâce à vous, mon cher Coplan. Vous m'avez fourni par pièces détachées tous les éléments du puzzle ; le laboratoire et les archives ont fait le reste. D'ailleurs, je vais vous expliquer. Est-ce que vous vous souvenez du docteur Siebel ?

- Quelle question ! Je ne suis pas près de l'oublier, ce zèbre-là !

- Paix à ses cendres. Les morts ont peut-être des comptes à rendre au Bon Dieu, mais pas à nous (Voir Equipe spéciale). Toujours est-il que les documents que vous aviez ramassés dans le repaire de Siebel avaient été triés et classés chez nous, comme c'est l'usage. Or, parmi les soi-disant clients du docteur Siebel, nous avons repéré un certain Klem Wegner qui a mis nos archivistes sur la bonne piste et nous a permis de retrouver dans cette histoire la présence du nommé Gottfried Wegner, votre marchand de papier et carton de Bâle. A partir de ces deux renseignements très révélateurs, nos gars des archives ont élargi leur rayon d'action et ils ont même fait appel à Interpol. Les inspecteurs d'Interpol ont alerté le centre d'identification de Raamwag, aux Pays-Bas, et le résultat ne s'est pas fait attendre : Ludwig Frohle et Fritz Klinger, chef direct de l'espion Hans Traub, ne font qu'une même et seule personne. Mais ce n'est pas tout ! Nous savons maintenant que la sœur de Klinger est la maîtresse d'un Hongrois qui s'appelle Makles Razovics, lequel figure dans le fichier des Renseignements généraux ! Au cours des vérifications, nous nous sommes aperçus que Razovics avait été photographié par vous ou par Denise Massy au musée de Bâle ! Qu'est-ce que vous en dites ?

- Ce que j'en dis ? C'est que les archives et les fichiers ont du bon. Il nous aurait fallu des mois et des mois de travail pour découvrir les ramifications de cette organisation !

- Avouez que ma sagacité personnelle entre un peu en ligne de compte aussi, non ? grommela le Vieux. Si je n'avais pas eu la bonne idée de lire le bouquin de Frau Kappel, jamais vous n'auriez pigé le coup du musée. Vous étiez obnubilé par la certitude que

cette Marie était une personne vivante, en chair et en os, ce qui n'était pas le cas.

- Je reconnais que je faisais fausse route.

Le Vieux jubilait.

- Attendez, reprit-il, vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ! Je vous ai dit que la sœur de Klinger, alias Frohle, était la maîtresse du Hongrois Makles Razovics. La voici, la sœur en question. Elle se nomme Inge et cette photo la représente à l'âge de onze ans.

Il tendit à Coplan une grande photo 18 x 24 et commenta :

- Une jolie gamine, n'est-ce pas ?

- En effet.

- L'un des jeunes garçons est son frère Fritz, l'autre, un peu plus âgé, est son frère Wilhelm qui a disparu de la circulation et qui doit être mort. Voici une image plus récente de Mlle Inge Klinger.

Il passa à Francis une autre photo 18 x 24 qui représentait une ravissante pin-up blonde en bikini.

- Du tonnerre, apprécia Coplan avec une moue d'admiration.

- Regardez plus attentivement, murmura le Vieux.

- Cuisses parfaites, taille mince, épaules de reine et, d'après ce que l'on peut deviner, les seins doivent être divins... Si je dois m'occuper d'elle en service commandé, vous pouvez compter sur mon zèle.

- Vous êtes un dévoyé, bougonna le Vieux. Vous ne pensez décidément qu'à ça ! Au lieu de vous exciter sur cette sirène, examinez plutôt le décor qui l'entoure.

La fascinante baigneuse se tenait à la proue d'un yacht et, appuyée contre un cordage, elle faisait saillir son buste en faisant semblant de s'agripper à un autre cordage qui se trouvait légèrement en retrait. La pose était très étudiée, très suggestive.

Coplan comprit tout à coup ce que le Vieux voulait lui faire saisir. Dans le bas de la photo, sur la partie de la proue cadrée dans le cliché, on pouvait lire une partie du nom de ce yacht : ...*guna*.

Francis se leva pour déposer les deux images sur le bureau de son chef.

- En somme, constata-t-il, nous avons maintenant toutes les données du problème.

- Exactement, approuva le Vieux, satisfait. Marie est le mot en code qui désigne le musée des Beaux-Arts de Bâle. Makles est le prénom de Razovics et Laguna est le yacht qui fait office de centrale mobile. C'est toujours l'excellente formule mise au point par le gros Klausen (Agent radio des services d'espionnage de l'U.R.S.S. Fut l'un des premiers à appliquer le système de la centrale mobile installée sur un bateau, formule reprise plus tard par de nombreux autres services).

Coplan opina en silence.

Puis, dévisageant son directeur, il questionna

- Quelles sont vos directives à présent ? Dois-je retourner à Bâle ?

- Non, les lampistes ne nous intéressent pas. Cette fois, vous allez attaquer la tête de l'organisation Razovics. Le Laguna est actuellement en croisière en Méditerranée. Mais vous ne partez pas seul. Comme il y a des prolongements de cette affaire qui concernent l'OTAN, on m'a prié de vous adjoindre un agent américain qui s'occupe de la sécurité des bases navales des U.S.A. en Espagne. Il s'agit du lieutenant Sam Cowers, un charmant garçon.

Le Vieux enfonça une des touches de son interphone et lança un ordre laconique. Une demi-minute plus tard, la porte du bureau s'ouvrait pour livrer passage à un grand gaillard d'une bonne trentaine d'années, aux cheveux blonds, aux traits fortement burinés. Le physique d'un boxeur, les yeux bleus d'un marin.

- Lieutenant Sam Cowers, présenta le Vieux. C'est un dur, et un navigateur de toute première qualité. Il a fait l'Atlantique en solitaire, histoire de s'amuser, c'est tout dire. Francis Coplan.

L'Américain arborait un sourire.

- Enchanté, dit-il en serrant la main de Francis. J'ai appris que vous aviez fait de la bonne besogne à Nantes et à Bâle. Je suis heureux de me placer sous vos ordres pour porter l'estocade finale au réseau de Razovics.

Il parlait un français dont la perfection surprit Coplan.

Le Vieux se leva et secoua sa pipe.
- Je suis obligé de vous mettre à la porte, mes enfants. Je suis débordé de boulot. Puis, à Francis :
- Le lieutenant vous donnera les détails pratiques de l'offensive telle que nous l'avons conçue. Si vous avez des objections à formuler, revenez me voir. Ceci dit, n'oubliez pas que Razovics est non seulement un espion chevronné mais qu'il est cent fois plus malin que le diable.

Le soir même. Coplan et Cowers débarquaient d'un avion militaire qui les avait pris à son bord par ordre supérieur.
Une voiture les conduisit à Toulon. Là, après les formalités d'usage en matière de sécurité, ils furent autorisés à pénétrer dans le bâtiment secret de la base des sous-marins. C'était une construction en béton dont seule la superstructure émergeait du sol, l'essentiel de cette vaste casemate étant un véritable labyrinthe souterrain totalement invisible. Un ascenseur s'enfonçait jusque dans les profondeurs du repaire et, après un dédale de couloirs, on débouchait dans un immense atelier-garage où étaient alignés six petits submersibles qui pouvaient prendre la mer sans remonter à la surface.
- Voici nos outils, indiqua Sam Cowers en désignant les submersibles. Ils sont munis de prototypes Stop-Ray que vous connaissez probablement en théorie mais dont vous ignorez sans doute le fonctionnement. Venez, suivez-moi, je vais vous montrer cela. Pour le moment, c'est unique au monde.
Guidé par le lieutenant américain, Coplan se glissa dans l'un des petits sous-marins dont la coque noire et effilée évoquait la silhouette d'un espadon. C'est tout juste si les deux hommes ne durent pas ramper pour atteindre le fond de la salle des machines.
Cowers posa la main sur un coffre de plomb qui occupait tout un coin de la machinerie.
- C'est avec ceci que nous allons posséder nos adversaires jusqu'au trognon, murmura-t-il en souriant.

Coplan était vivement intéressé par cette espèce de réfrigérateur grisâtre dont Cowers actionnait les boutons de commande. Le panneau d'ouverture de l'étrange appareil pivota, découvrant un enchevêtrement fantastique de fils électriques multicolores, de lampes, d'isolateurs et de tubes argentés.

CHAPITRE XIII

En ces premiers beaux jours de la mi-février, un soleil déjà vif illuminait la rade d'Alger.

Il était près de 10 heures du matin lorsque la jolie baronne Inge de Razovics quitta l'Hôtel de l'Oasis. Vêtue d'un tailleur blanc qui moulait ses formes provocantes, chaussée de souliers gris perle dont les hauts talons soulignaient la finesse de ses chevilles et accentuaient la cambrure flexible de ses reins, elle se dirigea d'un pas rapide vers la rade. Sur ses magnifiques épaules, ses cheveux blonds caracolaient fièrement.

Plusieurs promeneurs se retournèrent sur son passage, captivés par la perfection suggestive de son académie et par son allure de sirène audacieuse.

Les habitués du port la connaissaient de vue. Depuis plusieurs semaines, depuis plusieurs mois même, elle profitait de chaque journée de beau temps pour aller se balader très loin en mer avec son yacht étincelant, le Laguna, un ketch d'au moins vingt mètres de long, avec quatre voiles et un pavillon de poupe aux armes de son mari, le richissime Hongrois qui avait réussi à fuir définitivement son pays, sauvant sa peau et retrouvant les millions de dollars placés en Suisse par sa famille avant l'instauration du régime communiste.

Le Laguna était paré. Les quatre hommes d'équipage et le capitaine, un géant blond et rose dont la casquette galonnée avait sûrement été faite sur mesure pour coiffer une tête aussi volumineuse et aussi carrée, attendaient leur patronne, sagement alignés sur le pont.

Avec une désinvolture princière, la jeune femme monta à bord. Sous l'œil impassible des badauds minables, elle souriait avec assurance. Pour les vagabonds du port, cette vision avait quelque chose d'irréel.

La passerelle fut retirée, l'ancre levée. Le yacht glissa sur l'eau miroitante, s'éloigna du môle et sortit du port, direction nord-ouest.

Le capitaine s'approcha de la jeune femme et lui demanda à mi-voix :

- Etwas neues (Du nouveau)?

- Nein.

La baronne ne souriait plus à présent. A l'abri des regards importuns, elle s'était brusquement métamorphosée : visage fermé, front soucieux, raideur fébrile du maintien et des gestes.

Le capitaine contemplait distraitement le décor féerique d'Alger. Les façades blanches, inondées de soleil, les deux rampes à arcades, les bateaux à quai, décor splendide qui paraissait reculer et s'amenuiser tandis que le bleu du ciel et de la mer s'amplifiait.

Si le commandant du Laguna avait été plus attentif, il aurait peut-être remarqué le départ précipité d'un des clochards en veste grise, élimée et décolorée, qui traînait la savate sur le débarcadère, près des autres yachts à l'ancre. Ce clochard escalada quatre à quatre les escaliers de la rampe, traversa le boulevard et, sortant un mégot de sa poche, demanda du feu à un bonhomme ventru qui rêvait sur le trottoir d'un square voisin.

Ils viennent de partir, chuchota le clochard.

- Bien, acquiesça le bonhomme qui gagna paisiblement une vieille Peugeot noire garée non loin de là.

La Peugeot démarra, fila en direction du grand môle.

Vingt minutes plus tard, le lieutenant Sam Cowers lançait l'ordre de départ à la petite flotille de sous-marins dont il avait pris le commandement.

Cet officier américain était un animateur indiscutable. Son entrain et son sourire optimiste inspiraient confiance à ceux qu'il commandait. Un enthousiasme de bon aloi régnait parmi les équipes chargées de l'affaire Laguna.

Coplan, lui, était moins emballé. Enfoncé dans l'unique fauteuil de la minuscule cabine, il réfléchissait. A vrai dire, il aurait préféré s'occuper tout seul de la baronne de Razovics, car cette aventure maritime ne lui disait rien qui vaille. Il savait que l'opération avait été préparée avec soin, calculée, supérieurement synchronisée, mais il réservait néanmoins son pronostic quant à l'issue finale.

Naturellement, d'autres considérations étaient intervenues à l'échelon le plus élevé. Les grosses légumes de l'OTAN avaient des raisons qui motivaient cette équipée. Les autorités françaises, notamment, tenaient à démontrer, d'une manière concrète, l'étonnante efficacité de l'appareil Stop-Ray inventé par un technicien français. Une démonstration réussie pouvait avoir des conséquences non négligeables sur le plan économique.

Quant au Vieux, il avait un autre but. S'il avait accepté ce déploiement de forces, c'était tout simplement pour éviter la destruction du yacht de Razovics. On avait appris que le bateau en question avait été équipé spécialement pour des missions d'espionnage, qu'il avait une double coque et qu'il devait très probablement cacher des documents qui méritaient d'être étudiés.

Or, précisément, c'était cela qui inquiétait Francis. Ce renard de Razovics, rompu aux ruses et contre-ruses du Renseignement, avait certainement prévu le cas d'une attaque ennemie. Le yacht contenait vraisemblablement dans ses soutes une charge d'explosifs prévue pour un sabordage. Et si jamais la baronne flairait le piège, elle n'hésiterait pas à faire sauter le bateau. Et alors, tout espoir de démanteler ce réseau serait perdu.

Cowers appela soudain :

- Hello, Coplan ? Venez donc jeter un coup d’œil.

Francis se leva, se tortilla entre les aménagements pour atteindre le poste et se baissa afin de coller son œil à l'oculaire du périscope.

Dans le cercle de vision, il découvrit un spectacle digne d'un travelling cinématographique : le Laguna, dressant sa mince silhouette blanche et racée qui se détachait sur le bleu profond de la mer, filait rapidement, toutes voiles déployées, traçant un sillage d'écume, la coque légèrement inclinée à tribord. A la poupe, les cheveux agités par le vent, la blonde Inge tenait elle-même la barre.

Elle avait revêtu un ciré noir qui accentuait le côté intrépide de son allure.

Après un moment d'observation, Francis prononça :

- Un sacré bateau, non ? Pour filer à cette vitesse-là !

- Et comment ! fit Cowers, enjoué. Mais ne vous y trompez pas, la voile n'est qu'un trompe-l'œil. Ils doivent avoir des moteurs formidables pour cingler à cette cadence. Malgré cela, ils iront beaucoup moins vite quand il s'agira de rentrer à Alger, ce soir. Le vent commence à se lever et ce n'est qu'un début.

- Que dit la météo ?

- Elle est favorable à notre plan, rassurez-vous.

- J'espère que tout se passera comme prévu, soupira Francis en se redressant.

Décrivant un arc de cercle, le *Laguna*, qui avait marché à une vitesse de plus en plus poussée, avait finalement mis le cap sur l'île Formentera.

A une quarantaine de milles du cap de Cala Codolar, le ketch avait stoppé ses puissants moteurs. Et, environ un quart d'heure plus tard, les émissions clandestines sur ondes ultracourtes avaient commencé.

Le lieutenant Cowers avait pris l'écoute et il notait avec une extrême attention les messages en code diffusés par l'opérateur du yacht.

- C'est toujours la même rengaine depuis trois jours, murmura l'Américain. Nos camarades qui surveillaient le Laguna ont déjà capté ces messages. La pauvre Inge réclame désespérément des nouvelles et insiste pour que Marie reçoive d'urgence et à tout prix la visite du docteur.

- Curieux, marmonna Coplan, le front plissé. Ils n'ont pas l'air de se douter que nous avons mis la main sur leurs codes.

- Oh, ils s'en doutent peut-être, mais que voulez-vous qu'ils fassent ? Ils se rendent bien compte que ça sent le roussi, et leurs appels le montrent bien. Mais ils sont loin de réaliser l'étendue de la

catastrophe. Ils se figurent que c'est une simple rupture des transmissions qui s'est produite. En fait, si on fait le compte des types que vous avez éliminés, c'est leur principale filière qui est fichue. Stosser, Braun, Traub et Klinger, ça fait du vide.

- Justement, objecta Coplan. Le silence obstiné de tous ces gens devrait leur mettre la puce à l'oreille.

- Ils ont pris tellement de précautions qu'ils ne pensent pas à envisager le pire. Néanmoins, ils sont aux abois, vous pouvez me croire. Et la preuve, c'est que Makles Razovics a disparu.

- Il abandonne sa femme avec le sale boulot sur les bras ?

Cowers ébaucha une grimace dubitative.

- N'exagérons rien. D'une part, c'est la règle du jeu : en cas d'alerte, le chef se planque. D'autre part, si on raisonne selon la logique des Razovics, la mission de sa femme ne présente guère de risques. Notre avantage, en l'occurrence, c'est d'avoir découvert, grâce à nos archives, le lien qui relie Stosser au Laguna. Pour Razovics, c'est impensable. Et c'est là son erreur.

Coplan opina, puis demanda :

- Toutes vos dispositions sont prises ?

- Oui, bien sûr.

L'Américain jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.

- Dans quarante minutes, révéla-t-il, deux soi-disant pêcheurs de Formentera, membres du gang Razovics, seront épinglés. A la même minute, le marchand de papier et carton Gottfried Wegner se fera coffrer dans la chambre qu'il occupe à l'auberge de Punta Grossa. Le pauvre type, qui attend des nouvelles de ses acolytes, il va être servi !

Une secousse ébranla le petit sous-marin. Coplan maugréa :

- Dites donc, la mer devient méchante. Est-ce que nous allons pouvoir tenir le coup dans cette petite coque d'acier ?

- Oh, ne vous en faites pas ! Même si ça remue un peu, nous ne craignons rien. Dans une demi-heure, nous mettrons les appareils spéciaux en batterie. Le soleil se couche tôt et vite à cette saison. L'obscurité sera totale dans une heure et demie.

- La vedette est déjà en route ?

- Oui, elle doit se promener au large du cap de la Nao en ce moment même.

Il y eut un long silenoe.

Le lieutenant était toujours à l'écoute, mais il avait cessé d'écrire, le yacht ayant arrêté ses émissions. Cowers ôta le casque et le déposa sur le poste récepteur.

- Cala Codar a accusé réception des messages, dit le lieutenant. Il retourna au périscope, annonça peu après :

- Je crois que le *Laguna* se prépare à rentrer.

Il consulta les cadrans de bord, fit quelques calculs sur un bloc-notes, parut satisfait de la situation.

A l'heure H, l'ordre fut transmis aux cinq autres petits sous-marins qui croisaient secrètement autour du yacht blanc.

La nuit était tombée, très dense, et le vent avait redoublé d'intensité.

Coplan, de garde au périscope, surveillait le glissement régulier des feux de position du *Laguna*.

CHAPITRE XIV

La jolie baronne Inge de Razovics était d'une humeur exécrable. La situation lui paraissait non seulement contrariante, mais vexante et, pour tout dire, inadmissible. Hans Traub faisait le mort. Son remplaçant, Fred Braun, ne donnait pas signe de vie, alors que son rôle consistait précisément à relayer Traub en cas de défaillance de ce dernier.

En plus de cela, son propre frère, Fritz, ne se manifestait pas non plus ! Et cependant, Fritz, c'était le champion de la discipline. Jamais, au grand jamais, il n'avait transgressé un ordre, raté un contact.

Bref, c'était bien la toute première fois que le système à double circulation, l'infaillible système inventé et mis au point par Makles fonctionnait de travers. Plus exactement, il ne fonctionnait pas du

tout. Ni par la Suisse, ni par la France, ni par les Baléares, les nouvelles attendues n'arrivaient.

Comment expliquer ce phénomène ? Ils n'étaient tout de même pas morts tous en même temps? Alors, que se passait-il ?

Makles devait être fou de rage. Car l'enjeu était gros : on attachait une importance énorme aux engins secrets mis à l'essai par les puissances occidentales.

La belle yachtwoman en était là dans ses sombres pensées quand Sven Hordup, le capitaine du Laguna, vint lui annoncer d'une voix revêche que les moteurs du bateau venaient de tomber en panne.

Pour le coup, la mauvaise humeur de la blonde baronne se mua en un brusque accès de colère.

- Was? gronda-t-elle. Qu'est-ce que vous racontez ? Les moteurs en panne ?

Sans attendre les explications du marin, Inge Razovics se rua vers la grande écoutille centrale du yacht, dévala précipitamment l'échelle métallique et déboucha comme une furie dans la machinerie. Elle se mit à invectiver le mécanicien, le traitant de tous les noms désobligeants qui lui passaient par la tête.

Le pauvre type, un Hambourgeois gros et trapu, affichait une mine effrayée. On n'aurait pu dire si c'était la stupeur ou une fureur rentrée qui dominait dans l'expression de ses traits bouffis.

Il grommela :

- Je n'y comprends absolument rien. Tout est normal, mais ça ne marche pas.

- Si vous n'y comprenez rien, c'est que vous ne connaissez pas votre métier !

- Je n'ai besoin de personne pour m'apprendre mon métier, riposta le mécano. Mais une panne comme celle-là, je ne vois pas qui pourrait me l'expliquer. Ce n'est pas une panne ordinaire, pour sûr !

- Parce qu'il y a des pannes ordinaires et des pannes qui ne sont pas ordinaires ? persifla la blonde, les yeux étincelants.

- Parfaitement ! jeta le mécanicien.

- Et comment répare-t-on les pannes qui ne sont pas ordinaires ? rétorqua la baronne, piquée au vif.

Le matelot, embarrassé, frotta ses paumes calleuses à son bleu souillé de cambouis.

- Faut que je recommence par le commencement, dit-il. Tout revérifier en détail.

Ses paroles manquaient de conviction. Inge répliqua :

- Vous n'avez que cela à faire, espèce d'abruti ! Vous ne vous figurez tout de même pas que je vous paie pour fumer des cigarettes toute la sainte journée, non ?

Au lieu de répondre, le mécanicien se mit au travail. La baronne remonta dare-dare l'échelle de fer et alla engueuler le capitaine.

- Nous rentrerons à la voile, décida-t-elle.

- Pas question, renvoya le Scandinave. C'est trop risqué.

- Mais alors ? glapit Inge. Nous allons rester plantés ici en attendant qu'il ait réparé les moteurs?

- Faudra bien. Ce qui m'épate, c'est que les autres moteurs ont flanché en même temps. Jamais vu ça depuis que j'ai pris le commandement du Laguna.

La blonde tressaillit.

- Que voulez-vous dire ? Sabotage ?

- On peut se poser la question.

- C'est absurde ! Les membres de l'équipage sont des hommes sûrs et aucun étranger n'est monté à bord. Du moins, si mes ordres ont été respectés.

- Ils ont été respectés, assura le commandant.

- Qu'en savez-vous ? grinça Inge. Vous croyez peut-être que je ne suis pas au courant ? Vous vous absentez tous les soirs pour aller faire l'amour avec une putain d'Alger.

- Le yacht est surveillé pendant mon absence, dit le marin sans se formaliser. Personne n'est monté à bord, je vous le garantis.

- Dans ce cas, expliquez-moi ce qui nous arrive ? Le mécanicien n'y comprend rien.

- Moi non plus.

- C'est du propre ! Si tout le monde se met à ne plus rien comprendre sur ce bateau, nous ne sommes pas encore à Alger.

Deux heures plus tard, le mécanicien nageait toujours dans la plus totale perplexité.

Les rayons paralysants des appareils Stop-Ray agissaient avec une efficacité remarquable.

En fin de compte, le commandant du Laguna avait bien dû se résoudre à naviguer à la voile. Mais il n'en menait pas large. Le vent violent gonflait d'une façon très inquiétante la misaine. A deux reprises, le foc s'était déchiré sous les coups de la bourrasque. En fait, le yacht n'était pas réellement équipé pour une aventure de ce genre, et les matelots n'avaient jamais pratiqué la manœuvre par gros temps.

Enfermée dans sa cabine, Inge Razovics se rongeait les sangs. Cette panne abracadabrante qui venait s'ajouter à tous les ennuis qui la tourmentaient, c'était trop pour ses nerfs. Elle broyait du noir.

Soudain, le jeune gars de la radio s'amena.

- Un aviso de la surveillance maritime nous demande si tout va bien à bord, communiqua-t-il. Que dois-je répondre ?

La blonde fronça les sourcils. A vrai dire, elle n'avait rien à craindre de la part des autorités. Tout était en règle sur le Laguna. Cette rencontre était providentielle.

- Répondez que nous avons une avarie et que s'ils pouvaient nous tirer du pétrin, cela nous rendrait service.

Le jeune opérateur s'esquiva promptement. Il revint trois minutes plus tard.

- Ils nous demandent d'allumer le projecteur du grand mât. Ils vont nous envoyer un chef mécanicien.

- Tant mieux !

Soulagée, elle se leva et elle alla rejoindre le capitaine Hordup. Trois projecteurs s'allumèrent, éclairant le pont du yacht. Le capitaine maugréa :

- Ils se font des illusions. Il y a trop de mer et le gars va se casser la gueule.

En réalité, Sam Cowers était à la fête. Cette histoire lui rappelait l'époque où, jeune élève de l'École navale, on l'avait envoyé au centre d'entraînement spécial de Lochailort, en Écosse, où il avait subi le dressage des commandos marins. Accoster le Laguna par ce temps de chien, c'était une de ces prouesses dans le style corsaire dont il rêvait.

L'aviso, tous feux allumés, se présenta à bâbord. C'était un petit bâtiment gris, aux lignes sobres, très costaud en dépit de son allure élancée. Son étrave nette fendait les eaux comme un couperet et faisait jaillir des gerbes d'écume. On eût dit un lévrier marin dont le museau effilé crachait deux fontaines scintillantes.

Avec une maestria qui laissa le capitaine Hordup tout pantois, l'aviso vira en souplesse, évita un coup de roulis, dansa sur une crête et plongea pour venir se faufiler le long du ketch, presque bord à bord.

Deux grappins d'acier furent lancés avec une précision confondante pour fixer l'abordage. Les flancs blancs du yacht rabotèrent avec douceur les bouées de caoutchouc de l'aviso.

Trois hommes de la surveillance maritime passèrent avec agilité sur le Laguna et se présentèrent en esquissant un rapide salut. Coplan s'était affublé pour la circonstance d'une petite moustache noire, pour le cas où les gens du yacht auraient été en possession de son signalement, ce qui n'était pas exclu.

Sam Cowers lança au capitine Hordup :

- Mauvais temps pour naviguer par ici avec un gréement comme celui que vous avez là ! Ces tempêtes d'avant-printemps sont dangereuses en Méditerranée.

- Hmm, hmmm, grogna le Scandinave, prudent.

La jolie baronne blonde, sanglée dans son ciré de marin, intervint :

- Nos moteurs sont en panne et notre mécanicien y perd son latin.

- Nous allons voir ça, dit Cowers.

Coplan, très raide, s'approcha de la jeune femme.

- Puis-je vous demander les papiers de bord ? prononça-t-il sèchement. Mes collègues vont s'occuper de votre avarie.

Inge Klinger, pour montrer son autorité, intima au capitaine Hordup :

- Conduisez ces messieurs à la machinerie et donnez-leur un coup de main pour réparer. Puis, à Coplan :

- Voulez-vous me suivre à ma cabine, je vous prie ?

Elle le précéda. Il pénétra derrière elle dans la cabine et glissa discrètement le verrou. Comme elle se penchait pour prendre des documents dans un petit coffre de métal, il fit un bond vers elle, lui empoigna les deux bras juste au-dessus du coude, les ramena en arrière et, avec une vélocité surprenante, lui emprisonna les poignets dans des menottes dont les fermetures claquèrent.

Elle se retourna d'un mouvement brutal et, furibonde, elle balança un méchant coup de pied dans les tibias de Francis. Puis, sans hésiter une fraction de seconde, elle se plia en deux pour assener un vigoureux coup de tête sur le maxillaire de son antagoniste.

Coplan avait évidemment prévu cette réaction vipérine. Il esquiva les deux attaques de son adversaire, s'occupant surtout d'observer le regard de la femme. Celle-ci, transformée en véritable virago, fonça de nouveau tête baissée. Coplan, exécutant une passe de matador, évita le coup de boutoir. La blonde, emportée par son élan, trébucha contre la table, donna un coup de reins pour conserver son équilibre, fixa Coplan d'un œil haineux.

- Que me voulez-vous ? haleta-t-elle.

- Au lieu de vous emballer comme une tigresse, vous auriez mieux fait de commencer par me poser cette question, railla Coplan. Vous avez perdu la partie, Inge Klinger. Ce que je veux, c'est l'adresse de Makles Razovics.

La femme comprit aussitôt qu'elle avait devant elle un homme inflexible et impitoyable. Elle ne chercha même pas à ruser. Les traits crispés, elle eut un réflexe que ses nerfs trop tendus ne purent réprimer : elle se retourna et elle lança un regard vers le coin droit du fond de la cabine.

Coplan, l’œil aux aguets, aperçut dans cet angle, sous les pattes de scellement d'un petit bar d'acajou, une rondelle de cuir qui saillait d'environ deux centimètres. Il avait pensé à tout, sauf à cette ultime

précaution de Razovics : un déclencheur qu'il fallait actionner avec le pied.

La blonde, mettant à profit le bref instant où Francis l'avait quittée des yeux, plongea de toutes ses forces vers le petit bar.

CHAPITRE XV

Lancé comme un projectile, Coplan percuta la baronne juste sous les fesses. Propulsée par la violence de ce choc, la blonde alla s'aplatir contre le meuble d'acajou et son front heurta durement la paroi de la cabine. Étourdie, la femme tomba sur les genoux.

Coplan n'avait plus qu'une idée : l'empêcher d'atteindre le déclencheur. Comme un joueur de rugby, il avait refermé ses bras autour des cuisses de la blonde et la plaquait au sol en accentuant la fermeté de sa prise.

Mais cette poule de luxe était plus coriace qu'on ne l'aurait pensé. Après le coup de bélier qu'elle avait encaissé et la chute qu'elle venait de faire, n'importe quelle autre femme aurait mis un bout de temps avant de récupérer. Inge Klinger, elle, possédait une vitalité et un sang-froid exceptionnels. Comme elle ne pouvait pas se servir de ses bras ses poignets étant entravés dans son dos, elle se rattrapa avec ses genoux et avec ses pieds. Coplan fut gratifié d'une pluie de coups de rotule qui lui martelèrent l'estomac et le bas-ventre. Il poussa un juron quand une douleur fulgurante éclata en un point particulièrement sensible de son anatomie, et il relâcha involontairement son étreinte.

Aussitôt, la blonde se tortilla et se mit à lancer des ruades frénétiques, ses longues jambes nerveuses pédalant avec une rapidité sauvage. Elle savait où il fallait frapper un homme pour le neutraliser à coup sûr et elle voulait rééditer son exploit.

Coplan en eut assez. Il empoigna au vol les chevilles de la femme, les immobilisa en les collant au sol, se jeta d'une secousse sur le corps de son adversaire et l'écrasa sous son poids. Matée, elle se mit à l'injurier en allemand, d'une voix sourde et hoquetante.

Ses cheveux blonds pendaient devant ses yeux, le sang commençait à couler de la blessure qu'elle s'était faite en se cognant contre la paroi de la cabine.

- C'est fini, oui ? maugréa Francis. Si vous continuez, je vous flanque mon poing dans la figure et je vous expédie dans les pommes.

Mais elle ne capitulait pas, la diablesse ! Elle se trémoussait farouchement pour se dégager, et on eût dit que sous l'impulsion de sa volonté de fer chaque muscle de son corps était doté d'une puissance autonome. Elle se cambrait, s'arc-boutait, roulait des épaules, tout en proférant des insultes.

A contrecœur, Francis se redressa légèrement. Sa main droite partit comme une flèche et la blonde reçut une cascade de gifles qui firent voltiger ses jolis cheveux. Prise de vertige sous cette avalanche, elle ferma les yeux et fit un effort pour reprendre son souffle. Coplan se releva en vitesse, souleva la jeune femme dans ses bras solides, lui intima :

- Du calme, bougre d'idiote !

Il s'aperçut alors que dans l'ardeur de la bataille il l'avait empoignée à la taille, lui retroussant sans le vouloir sa jupe de laine et dévoilant une paire de cuisses éblouissantes.

Il la remit debout, la menaça :

- Cette fois, méfiez-vous ! Au moindre geste de révolte, je vous mets k.-o. Elle le dévisageait, les yeux écarquillés.

- Vous êtes... Coplan ? articula-t-elle, impressionnée.

Coplan se tâta la lèvre supérieure. Dans la bagarre, il avait perdu sa moustache postiche.

- Oui, je suis Coplan, dit-il, cassant. Et puisque vous avez l'air de me connaître, vous devez savoir ce que ma présence ici signifie ?

Il la poussa sans ménagement vers le fauteuil, l'obligea à s'y asseoir.

Elle demanda :

- Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

- Je vous l'ai déjà dit. Vous allez m'aider à coincer Makles Razovics.

- Jamais ! Je ne trahirai jamais mon mari !

- A d'autres ! répliqua-t-il. Vous avez des papiers au nom de la baronne Razovics mais vous n'êtes pas sa femme.

- C'est possible, mais ça ne change rien. Vous pouvez me torturer, me tuer, je ne vous dirai rien au sujet de Makles.

- Ne parlez pas trop vite, Inge Klinger. Je suis prêt à vous accorder quelques heures de réflexion et je vous conseille d'en profiter pour changer votre façon de voir. Si vous me refusez votre collaboration, votre frère sera exécuté par mes hommes. Ludwig Frohle est prisonnier à Bâle et sous bonne garde, croyez-moi. Sa vie est désormais entre vos mains.

- Vous mentez.

- Ah oui ? Comment aurais-je découvert le rôle du *Laguna* si votre frère ne me l'avait révélé ? Il avait d'ailleurs de bonnes raisons de le faire. Nous avons eu plusieurs conversations techniques, lui et moi. Je vous signale en passant que Lisbeth Kapper, Gottfried Wegner et vos deux radios de Formentera sont également entre nos mains.

La baronne, atterrée, se mordillait nerveusement la lèvre inférieure.

- Je ne vous crois pas, dit-elle brusquement, hargneuse. Vous me racontez des bobards pour m'arracher un renseignement, mais ça ne prend pas.

- Vous avez tort, Inge. Nous avons raté de peu Razovics lors de sa dernière visite au musée de Bâle, chez Marie, mais nous l'épinglerons tôt ou tard. En nous aidant, vous pouvez encore limiter les dégâts.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Si nous tombons d'accord, je peux m'arranger de telle sorte que vous ne finissiez pas vos jours dans une prison. Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous avez encore de longues années devant vous pour refaire votre vie. Pourquoi détruire tout cela?

Elle médita ces paroles, puis elle questionna :

- Quel est votre but, en somme ?

- Anéantir une organisation dont les agissements lèsent mon pays et l'Occident tout entier. Pour parler plus clairement : éliminer Makles Razovics qui est un espion et qui est un être néfaste.

- Vous vous trompez. Makles n'est pas un être néfaste. C'est un idéaliste et il lutte pour la paix, pour empêcher une nouvelle guerre.

- Cela, c'est votre point de vue.

- C'est la vérité. Makles est un homme intelligent et il voit loin. Vous ne vous figurez tout de même pas qu'il y aura toujours deux Allemagnes ? Le jour viendra où ma patrie aura retrouvé non seulement son unité mais son rôle prépondérant en Europe. Vous commettez une faute colossale en cherchant à liquider notre organisation. Vous aurez besoin de nous, retenez ce que je vous dis.

- Livrez-nous Razovics et vous ne le regretterez pas.

- Non, ne comptez pas sur moi. Les Allemands qui sont de l'autre côté du Rideau de Fer sont toujours mes frères et ils ont des droits sur moi. Mon père était un soldat loyal : il a été pendu parce qu'il avait joué la Wehrmacht contre Hitler. Nous avons repris le flambeau, mon frère Fritz et moi, par fidélité à notre vraie patrie. Un pays qui ne lutte plus est un pays qui meurt.

- Du vent ! éclata Coplan, excédé. Vous serez surprise quand vous connaîtrez le dessous des cartes, Inge ! Vous êtes une dupe, voilà ce que vous êtes. Des gens machiavéliques se servent de vous et de votre frère pour accomplir leur besogne criminelle.

- Vous avez cinquante ans de retard, jeta-t-elle, presque méprisante. Vous défendez l'Europe d'aujourd'hui, mais elle est déjà dépassée. Nous, nous défendons l'Europe de demain. Et nous avons appris à souffrir et à nous sacrifier pour notre idéal.

Avec une promptitude imprévisible, elle bondit sur ses pieds, évita Coplan et fonça vers le petit bar d'acajou. Au risque de se briser le fémur, elle lança sa jambe droite et elle enfonça résolument le déclencheur.

Francis se colla contre la paroi de la cabine, rentra la tête dans les épaules, ramena ses bras devant son visage et attendit la fin du monde.

CHAPITRE XVI

Les quelques secondes qui s'écoulèrent parurent durer des siècles.

Puis, subitement, Coplan éclata de rire et alla s'adosser contre la porte de la cabine.

C'était trop bête ! Comment ce déclencheur électrique aurait-il pu fonctionner, alors que les six sous-marins qui entouraient le *Laguna* braquaient sur lui leurs faisceaux d'ondes qui paralysaient tous les moteurs ! Le Stop-Ray était décidément une invention mirobolante.

La baronne, le souffle oppressé, regardait Francis d'un air désemparé.

Coplan lui demanda :

- C'est du T.N.T. que vous avez dans les soutes?

- Oui.

- Et vous étiez prête à mettre le feu aux explosifs, à couler le yacht corps et biens pour protéger Makles ?

- Oui... Je ne comprends pas pourquoi cela n'a pas fonctionné.

- Prenez-en votre parti ! Il doit y avoir une panne de ce côté-là aussi. Mais la plaisanterie est terminée.

Il se jeta sur elle, la souleva de terre. Du moment qu'elle refusait de parler, préférant même la mort (comme elle venait de le prouver), Francis estimait qu'il n'avait plus à mettre des gants et que l'heure était venue de traiter cette souris comme elle le méritait.

Il la serra à l'étouffer.

- C'est un enlèvement, ricana-t-il, acerbe. Les pourparlers sont finis.

Il fit glisser le verrou avec son coude, ouvrit la porte, remonta sur le pont. La baronne voulut de nouveau se dégager, mais il lui cogna le crâne contre un montant de fer et elle sombra dans l'inconscience.

Quand il déboucha sur le pont avec son fardeau, la bourrasque lui coupa un instant le souffle. La violence du vent s'était encore accrue.

Il ne rencontra personne. Sam Cowers devait être occupé de son côté.

Pour reprendre pied sur l'aviso, cela n'alla pas tout seul. Heureusement, deux marins de Cowers montaient la garde et ils donnèrent un coup de main.

Un des matelots s'exclama, hilare :

- Bigre ! Vous savez choisir vos otages !

- Un peu de tenue, messieurs, plaisanta Francis.

L'admiration des deux gars n'avait rien que de très légitime. Le vent furieux avait joué avec les vêtements de la blonde : les pans de son ciré avaient glissé, tandis que sa jupe, dégrafée au cours de la bataille, dévoilait des suavités intimes que la lumière des projecteurs agrémentait d'ombres suggestives.

Le marin qui soutenait le coude de Coplan blagua :

- Vous avez un droit de prise, mais si vous n'en voulez pas, je suis preneur.

L'espace d'une seconde, le visage de la baronne fut éclairé par un rayon de lumière. Les éraflures de son front saignaient toujours mais beaucoup moins.

- Mazette ! fit l'autre matelot. C'est dommage d'abîmer une chouette pépée comme ça.

Coplan atteignit une des cabines de l'aviso. Cette fois, avant d'étendre sa prisonnière sur une des deux couchettes de cuir, il jugea plus sage de la ligoter complètement. Chose inattendue pour un bâtiment de cette taille, l'aviso comportait des aménagements presque spacieux.

Ayant verrouillé la porte de la cabine, Coplan retourna illico sur le *Laguna*. Le revolver au poing, il se dirigea vers la machinerie. Sam Cowers, très détendu, lui lança un clin d'œil et questionna :

- Terminé pour vous ?

- Oui, dit Francis en promenant un regard amusé autour de lui.

Le capitaine Hordup et ses quatre hommes étaient assis contre la cloison de fer, ficelés comme des saucissons.

L'Américain reprit :

- J'ai visité les soutes et la cale secrète. Les documents ont déjà été transférés sur l'aviso, le détonateur est débranché, tout est en ordre. Je vais ramener moi-même le *Laguna* en un lieu sûr.

- D'accord, acquiesça Francis. Bonne chance.

Cowers consulta sa montre-bracelet.

- Nous sommes en avance sur l'horaire, indiqua-t-il. La panne va durer trois quarts d'heure encore.

- Vous gardez les prisonniers ?
- Oui. J'ai mobilisé trois de mes hommes pour me seconder, tout ira très bien. Vous pouvez rentrer en paix.

Au terme de cette longue randonnée, la baronne de Razovics fut confiée aux inspecteurs de la D.S.T. à Marseille, Coplan n'ayant plus besoin de la belle Inge. En effet, dans les documents que Sam Cowers avait trouvés à bord du Laguna, il avait rapidement pêché les informations qu'il cherchait au sujet de Makles Razovics.

L'espion hongrois avait acheté naguère, sous un nom d'emprunt, un refuge de montagne construit en 1935 par un alpiniste anglais un peu loufoque. Ce perchoir quasiment inaccessible était niché à plus de trois mille mètres d'altitude, dans la région d'Interlaken, sur une minuscule plate-forme rocheuse, au flanc du Shreckhorn, dans le pays des hauts sommets et des neiges éternelles. Des légendes couraient à propos de ce repaire : on prétendait que plusieurs chefs nazis s'étaient terrés là-haut, après la débâcle de l'armée allemande, en 1945, en attendant que les premières vagues des représailles se fussent calmées.

La police helvétique s'était moquée de ces bobards, à juste titre semblait-il. Néanmoins, les connaisseurs avaient leur petite idée là-dessus et certains guides réputés insinuaient que le refuge en question avait plus de ressources qu'on ne le soupçonnait.

Quatre jours après la capture du yacht, Coplan et Sam Cowers décidèrent d'aller inspecter de visu le fameux repaire. Ils quittèrent Bâle en voiture, traversèrent Berne, Thun, Interlaken et arrivèrent le soir à Grindelwald.

La saison des sports d'hiver touchant à sa fin, le gros des touristes avait évacué les hôtels. Francis et son compagnon trouvèrent aisément à se loger.

Razovics s'était-il réellement retiré dans sa tanière ? Rien ne l'établissait d'une façon certaine et, en vérité, Coplan se fiait uniquement à ses déductions.

A Bâle, Gauchet et Denise Massy étaient formels : depuis que Paris avait transmis la fiche signalétique du Hongrois, ce dernier ne s'était plus montré dans les parages du musée des Beaux-Arts. Ce fait ne troublait nullement Coplan, bien au contraire. Un maître espion qui flaire le danger ne se soucie jamais d'effectuer des repêchages. Du moment que plusieurs contacts n'ont pas eu lieu et que les roulements prévus pour les relais n'ont pas été respectés, toute insistance, toute obstination devient une faute grave.

Selon le raisonnement de Coplan, la situation était la suivante : Razovics, n'obtenant plus de nouvelles de Ludwig Frohle, avait dû filer à l'anglaise pour se mettre à l'abri en attendant la suite des événements.

D'autre part, ayant évidemment des comptes à rendre à ses chefs suprêmes, Razovics ne devait pas être particulièrement pressé d'aller leur annoncer le fiasco intégral de ses entreprises concernant l'opération Alouette.

Restait à savoir si le rusé bonhomme n'avait pas d'autres planques et s'il avait fixé son choix sur le refuge de montagne. A l'échelon de Razovics, un espion dispose généralement de plusieurs positions de repli.

Pendant trois jours, Francis joua le personnage traditionnel du touriste venu là pour s'oxygéner. Il se promena dans le village et se montra au bar en vogue à l'heure de l'apéritif ; il se joignit également à un groupe qui partait en excursion jusqu'au Faulhorn, en utilisant bien entendu le télésiège via First, et il s'infligea même l'inévitable expédition en train jusqu'à la Jungfrau, en passant par la mer de glace.

En somme, la bonne vie.

Seulement, il se tenait sur ses gardes. Car il avait beau savoir que Sam Cowers, auquel il n'adressait jamais la parole en public, ne le quittait pas d'une semelle, prêt à intervenir à la moindre alerte, ça ne l'excitait pas outre mesure de servir d'appât. Faire office de cible afin de tenter un homme aussi retors que Razovics, c'était tenter le diable.

Grindelwald, comme on le sait, est un petit patelin fort agréable. Logé comme un jouet dans la vallée qui se creuse entre la petite

Scheidegg et la grande Scheidegg, avec ses prés verts, ses chalets et sa couronne de pics vertigineux, c'est aussi un endroit où l'on peut facilement repérer les gens auxquels on s'intéresse pour des motifs personnels. Si Razovics avait un comparse dans le village, Coplan ne manquerait pas d'être identifié plus vite qu'il ne le souhaitait.

Cependant, rien de fâcheux ne se produisit. Et, à l'aube du quatrième jour, Francis décida de passer à l'attaque. Il s'était arrangé pour prévenir Cowers la veille, et aussi pour étudier avec soin l'itinéraire à suivre. Parvenir au refuge du Hongrois n'était pas une plaisanterie.

Sam Cower n'avait pas caché qu'en matière d'alpinisme il se classait plutôt dans la catégorie des débutants. Mais, aux yeux de Coplan, l'Américain compensait ce handicap par la qualité de son enthousiasme.

Le gros pépin, en l'occurrence, c'était l'impossibilité de recourir aux services d'un guide patenté : la capture de Razovics devait avoir lieu en dehors de tout témoin étranger.

Après douze bonnes heures de marche et d'escalade, l'enthousiasme fracassant de Coplan commença à baisser dans des proportions notables.

Bientôt, le soleil déclina, empourprant les sommets neigeux d'une multitude de brasiers rouges et mauves d'un effet sublime.

Pareils à deux insectes à peine visibles sur l'immensité de neige et de glace, les deux alpinistes venaient de franchir l'altitude 3400. Coplan faisait semblant de ne pas remarquer l'essoufflement de son compagnon mais il le sentait au bord de l'épuisement et il se montra fair-play.

- Bon, dit-il soudain en s'arrêtant à la fin d'un parcours rocheux. C'est le moment de prendre nos dispositions tactiques, Cowers.

Il délia la corde qui l'attachait à l'Américain.

- La dernière cabane de l'itinéraire se trouve théoriquement à une heure d'ici. Ensuite, il y a un névé à franchir et le repaire de Razovics se situe à environ huit cents mètres plus haut, caché dans

un repli. Pour parer à toute éventualité, il faut que vous restiez de faction ici.

- Quelle est votre idée ? s'enquit Cowers.

- Que vous soyez en mesure d'intercepter le gibier au cas où il se débinerait. Si Razovics observe mon approche à la jumelle, il tentera de s'esquiver. Mais il doit passer par ici pour descendre dans la vallée.

- Compris, acquiesça le lieutenant, trop heureux de sauver la face.

- Nous allons monter la petite tente et vous serez là-dedans comme une sentinelle dans sa guérite.

- D'accord.

- N'oubliez pas de vous habiller chaudement, recommanda Coplan. Et buvez un bon coup de gnole. Dans une demi-heure, vous allez claquer des dents de froid.

Cowers contemplait le paysage. La solitude de ce gigantesque désert blanc était impressionnante.

- C'est vrai que ça commence à pincer vachement, admit-il en soufflant dans ses mains dégantées.

- Ce n'est qu'un début, grommela Francis. Quand il fera nuit, ce sera terrible.

Ils édifièrent promptement la petite tente individuelle, après quoi Coplan rechargea son sac et empoigna son piolet.

- Passez-moi le cognac, demanda-t-il. Si je veux carburer honnêtement, ça ne me fera pas de tort d'ingurgiter une dose d'antigel.

Il but une généreuse ration d'alcool, restitua le flacon à Cowers et reprit son ascension, seul.

En fait, le plus pénible commençait maintenant. L'obscurité n'était pas encore totale, mais la pénombre crépusculaire et les étranges reflets qui se réverbéraient encore donnaient au décor un aspect lugubre. Le silence était inhumain, hostile. C'était grandiose, bien sûr, mais la froide haleine qui semblait s'exhaler mystérieusement des parois glacées se muait peu à peu en une sorte de carcan fluide, impalpable, qui s'appesantissait progressivement et figeait les muscles du corps, le sang des artères.

Coplan grimpait lentement, à l'économie, mais régulièrement. Comme tout alpiniste expérimenté, il savait prendre des risques, mais toujours à bon escient et après avoir vérifié avec la plus extrême circonspection chacune de ses prises.

Lorsqu'il atteignit la dernière cabane repérée sur le parcours, il se sentit soulagé. Il voulait s'imposer une halte, car après cet ultime repos ce serait l'étape finale, la plus redoutable.

Un guide solitaire et taciturne était attablé dans la cahute rustique. C'était un long gaillard au visage tanné par le soleil d'hiver, aux yeux légèrement bridés, aux pommettes saillantes et luisantes. Son pull de grosse laine brune moulait un torse aussi sec, aussi noueux que du bois mort.

A la lueur d'une lampe à acétylène, l'ermite, installé au milieu de la maisonnette de bois, faisait une réussite. Il avait une pipe autrichienne au bec.

En voyant entrer Coplan, il fronça les sourcils, déposa les cartes crasseuses qu'il tenait dans la main, se leva.

- Vous êtes seul ? questionna-t-il en français avec un fort accent poméranien.

- Oui.

- Perdu ?

- Non, je m'entraîne.

- Sans guide ?

- Pas besoin de guide, assura tranquillement Francis. Dans quatre mois je m'embarque pour les régions inexplorées du Tibet.

- Ah ? dit l'autre en ôtant sa pipe de sa bouche. Vous êtes un professionnel de la montagne ?

Il examinait Coplan avec méfiance, et Coplan eut la sensation inexplicable qu'il avait déjà vu ce regard quelque part.

- Je suis géologue, précisa Francis, histoire de dire quelque chose.

- Faut du cran pour s'aventurer seul par ici. Vous voulez boire ou manger ?

- Non, je ne reste pas. Le temps de fumer une cigarette pour me décontracter.

Le type hocha la tête, se rassit, ramassa sa réussite et tapota machinalement le paquet de cartes contre la table de bois.

- Vous redescendez à Grindelwald ? demanda-t-il sur un ton détaché.

- Oui. Grimper jusqu'ici me paraît suffisant comme exercice, émit Coplan en expirant un nuage de fumée.

Sa cigarette était exquise.

Le solitaire hocha de nouveau sa longue tête boucanée, osseuse. On eût dit qu'il pensait à des tas de choses, mais peut-être ne pensait-il à rien. Avec ces montagnards, on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Après un long silence, il suggéra :

- Vous feriez mieux de passer la nuit ici. Le névé devient poudreux par endroits. On ne se rend pas très bien compte, surtout dans l'obscurité. A mon avis, faire un parcours de ce genre la nuit, seul, c'est de la gaminerie.

- Ne vous tracassez pas, j'ai le flair.

Le type resta encore songeur pendant un moment, puis, haussant les épaules, il entama une nouvelle réussite. Tandis qu'il alignait sa rangée de cartes, Coplan acheva sa cigarette en déambulant autour de la table pour entretenir sa souplesse musculaire et éviter l'ankylose qui succède aux efforts prolongés.

Un détail attira son attention. Dans un coin, au fond du refuge, il y avait un énorme rücksack rempli de bouteilles vides. Des bouteilles de cognac.

Cette cabane n'était pourtant pas un bar !

Mais Francis ne tarda pas à deviner la provenance de ces bouteilles. Ce guide solitaire devait être au service de Razovics. Ravitailler l'occupant du perchoir caché dans les hauts sommets n'était pas un job que l'on pouvait confier à n'importe qui.

Coplan rechargea son sac et lança :

- Salut.

- Salut, répondit le guide en levant la tête.

Francis sortit. Ses traits se crispèrent quand les ténèbres glacées lui sautèrent à la face.

L'étendue neigeuse s'amorçait à une vingtaine de mètres de la cabane. Il fallait y aller avec prudence toutefois, car des crevasses invisibles se creusent parfois sous la couche de neige, surtout à l'approche du printemps.

Bientôt les jambes de Coplan commencèrent à s'enfoncer dans la neige. Sa progression devint plus lente, plus éreintante.

Il s'arrêta soudain, se retourna, tendit l'oreille. Il distingua, à quelques mètres, une silhouette aisément reconnaissable : c'était le grand montagnard qui avait abandonné sa réussite et qui s'amenait à toute allure.

Coplan réagit instantanément. Il enfonça son piolet dans la neige, laissa glisser son sac à ses pieds, retira l'automatique logé dans une des poches latérales du sac. Puis, les mains dans le dos, il attendit.

Le guide s'approcha et lui braqua le faisceau de sa lampe torche en pleine figure en maugréant :

- C'est par là que vous redescendez dans la vallée ?

- Oui, comme vous le voyez.

- Vous êtes fou ou bien quoi ?

- Je vous l'ai déjà expliqué : je m'entraîne.

- Allez, faites demi-tour. Vous ne pouvez pas passer par là pour rejoindre Grindelwald.

- Fichez-moi la paix, je prends le chemin qui me plaît.

- Pas question, répliqua le guide sur un ton plus catégorique. J'ai un client là-haut qui veut passer la nuit au dernier refuge et qui ne veut pas qu'on le dérange.

- Votre client, mon vieux, je m'en balance. La montagne appartient à tout le monde. J'ai mon programme de marche et je m'y tiens.

- Vous allez faire demi-tour, ordonna le guide. Il se plia en deux et il voulut ceinturer Coplan.

Mais celui-ci ne se laissa pas faire : d'un geste sec, il gratifia le type d'un coup de crosse sur la caboche.

Sous la violence de l'impact, le guide tomba à genoux dans la neige. Mais comme un marron ne suffisait pas pour le priver de sa lucidité ni de ses réflexes, il agrippa les deux chevilles de Francis et leur imprima une telle secousse que ce dernier s'étala de tout son

long. Ils se relevèrent tous les deux avec la même promptitude. Le guide avait lâché sa lampe torche, mais Francis étreignait toujours son automatique. Lorsque le guide revint à l'attaque, il encaissa derechef un bon coup de crosse.

Incroyablement coriace, ce montagnard. Il revint à la charge, exécuta une feinte habile pour éviter un troisième marron, bouscula Coplan d'un coup de tête et l'accompagna dans sa chute.

Il y eut alors, dans la neige épaisse, une mêlée furieuse, homérique, impitoyable. Les deux hommes enlacés gesticulaient, roulaient, vociféraient dans un éclaboussement de poudre blanche:

Le guide avait l'avantage de la taille, et ses longs bras noueux étaient comme deux tentacules. Mais Coplan avait plus de technique, plus de virtuosité. Pendant quelques secondes, il fut maître de la situation : il avait coincé son adversaire dans une clé de jambes rigoureuse. Malheureusement, lorsqu'il voulut parachever sa prise, il dérapa et il s'écroula en donnant de la tête contre l'épaule osseuse de son antagoniste. Le guide en profita pour lui balancer une terrible droite à l'estomac, suivie d'un uppercut à la mâchoire.

Sonné, ébloui par les trente-six chandelles qui avaient jailli dans son crâne, Francis resta immobile, à demi enfoncé dans la neige.

L'autre, sûr de sa force, avait la conviction qu'il avait assommé Coplan. Il se releva, respira bruyamment, revint vers Francis et se pencha au-dessus de lui pour lui subtiliser son arme. Il reçut alors dans le ventre les deux godasses de Coplan qui le catapultèrent à trente pas, le postérieur dans la neige.

Les jurons proférés par le guide éclatèrent dans le silence. L'homme se releva une fois de plus et, bien décidé à en finir, s'élança au combat. Coplan, de son côté, résolut de mettre un terme à cette bagarre qui lui faisait perdre du temps et des réserves physiques. Il opéra une diversion en faisant mine de fuir à toute vitesse vers la gauche. Manque de pot, la neige se déroba subitement sous son poids et il tomba à quatre pattes, entraîné vers l'abîme comme sur une glissoire.

CHAPITRE XVII

L'instinct de conservation joua avec une rapidité foudroyante. Oubliant son adversaire, oubliant Razovics et tout ce qui n'était pas sa propre vie, Coplan ne pensa plus qu'à éviter la chute mortelle.

Il parvint, par miracle, à freiner sa glissade en labourant des pieds et des mains la neige trop fluide. Il s'arrêta enfin et il demeura ainsi, à plat ventre, complètement immobile, le cœur cognant sauvagement dans la poitrine.

Une sueur abondante lui sortait par tous les pores de la peau.

Sachant d'avance que le moindre mouvement trop brusque pouvait provoquer sa perte, il attendit que les battements désordonnés de son cœur se fussent apaisés. Le bref accès de panique qui s'était emparé de son esprit se dissipa.

Il leva la tête pour étudier la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait, et il aperçut le grand escogriffe qui s'approchait lentement, silencieusement, le dos voûté. S'imaginant que c'était encore par ruse que Francis demeurait immobile dans l'expectative, le guide voulut opposer la ruse à la ruse. Pour prendre son adversaire à revers, il opéra un demi-cercle et il pénétra à son tour dans la zone de neige friable. Il poussa un rugissement en sentant le névé qui se dérobait sous ses pieds. Dans un ultime effort pour échapper à la catastrophe, il lança en avant ses deux longs bras, mais toute la plaque de neige sur laquelle il s'était aventuré se désagrégeait et s'effondrait. Dans une clameur désespérée, il dévissa et il disparut, littéralement happé vers les profondeurs invisibles d'une crevasse noyée de ténèbres.

Coplan l'entendit crier pendant quelques secondes encore, puis ce fut le silence.

Peu désireux de suivre le même chemin fatal que son adversaire, Francis resta un très long moment sans bouger. Derrière lui, les pans de neige avaient cessé de s'écrouler.

Finalement, craignant l'emprise terrible du froid qui envahissait son corps, Coplan décida de risquer sa chance. Avec la lenteur précautionneuse et les mouvements coulés d'un chat, il se mit à ramper, millimètre par millimètre, vers la zone plus ferme du névé. A

vrai dire, c'était plus un étirement qu'une progression. Et il lui fallut près d'une heure pour arriver en lieu sûr.

Il retrouva son sac et son piolet, mais il avait perdu son automatique.

Perplexe, il se demanda ce qu'il allait faire. Aller débusquer Razovics sans arme, c'était une gageure. En revanche, remettre cette expédition à plus tard, c'était s'exposer à un échec irréparable, car le guide solitaire avait sans doute pour mission de protéger le Hongrois et ce dernier ne manquerait pas d'être alerté par l'absence de son acolyte.

N'ayant pas le choix, Francis rechargea son sac, empoigna son piolet et reprit son ascension solitaire.

L'Anglais qui avait fait construire ce refuge presque inaccessible était loin d'être aussi cinglé qu'on ne l'aurait cru. En réalité, le choix de cet emplacement était un coup de génie.

Bâtie en morceaux de roche taillés à la pioche, la maisonnette basse et trapue occupait une étroite plate-forme naturelle, orientée nord-sud, située à flanc de rocher.

Côté nord, c'était la montagne contre laquelle la bicoque était adossée ; côté sud, c'était le gouffre. Le toit en longue pente descendait jusqu'en surplomb au-dessus du vide, de telle sorte que la masse des neiges déboulait sous son propre poids dès qu'elle devenait trop abondante.

Dans le clair-obscur de la nuit, les glaciers des sommets irradiaient d'étranges flaques de lumière laiteuse. Dans ce décor impressionnant, la minuscule bâtisse avait l'air d'appartenir déjà à un autre univers, à un univers interdit aux hommes.

Coplan commença par étudier avec attention les abords de ce refuge solitaire. Grâce à la neige, il pouvait se mouvoir sans même érafler l'énorme silence qui planait sur ce paysage cosmique.

L'abri mesurait environ six mètres de longueur sur trois mètres de profondeur. La maçonnerie était fruste, mais les murs étaient aussi épais que ceux d'une forteresse du Moyen Age. Il n'y avait

qu'une seule porte, du côté de la faille rocheuse par où l'on pouvait prendre pied sur la plate-forme. Une petite lucarne perçait la muraille opposée. Le volet de chêne de cette petite fenêtre laissait filtrer un cadre de lumière tamisée. La porte, elle, devait être calfeutrée car elle bouchait hermétiquement l'embrasure.

Coplan se hissa sans bruit sur le toit de la maisonnette. La couche de neige y atteignait au moins un mètre ; elle était dure et glacée à sa base, plus molle à la surface. Après un bref examen de la situation, Francis prépara la plus mince, la plus souple des cordes qu'il avait emportées ; il s'avança vers le bord du toit et, les jambes écartées, il balança son bras droit. Il put mesurer ainsi la portée des mouvements qu'il aurait à accomplir au moment voulu.

Il prit alors dans son sac la petite boîte métallique qui contenait sa trousse médicale et il lança cet objet sur l'arête rocheuse d'un piton qui marquait la limite du socle naturel du refuge.

La réaction escomptée ne se fit pas attendre : la porte s'ouvrit brusquement et, dans le rectangle de lumière, Coplan vit se découper la silhouette d'un homme qui braquait une arme.

Avec un sang-froid extraordinaire, Francis laissa tomber le nœud coulant de sa corde et tira un coup très sec sur la boucle en mettant dans cette traction toute sa force musculaire. Ensuite, dans la même fraction de seconde, il s'élança du toit pour retomber sur le dos de l'homme.

Deux coups de feu éclatèrent dans le vaste silence, les balles firent gicler des gerbes de neige.

Razovics, brutalement emprisonné dans le nœud coulant, avait appuyé sur la détente de son arme mais sans pouvoir remuer le bras. Il encaissa les quatre-vingts kilos de Coplan sur le râble et ses genoux ployèrent sous le choc.

Il n'y eut pas de lutte. Profitant de l'effet de surprise, Francis avait pu gratifier le Hongrois d'un formidable coup de rotule dans la nuque, l'assommant sans coup férir.

D'une pirouette acrobatique, Coplan se remit debout, ramassa le Mauser que sa victime avait laissé tomber, s'avança vers la bicoque en pointant l'arme vers l'intérieur. Mais il n'y avait personne dans le refuge.

Rassuré sur ce point capital, Francis transporta dans la maisonnette son prisonnier évanoui, l'installa dans un fauteuil et le ligota au moyen de la corde.

Quelques gifles ranimèrent Razovics qui cligna des yeux en grimaçant. C'était un bel homme aux traits aristocratiques, au cheveux noirs encore drus, aux tempes argentées, aux yeux d'un bleu très pâle. Proche de la cinquantaine, il paraissait nettement plus jeune à cause de la finesse de son visage allongé.

Coplan le dévisageait en silence, d'un œil inexpressif.

Le Hongrois, esquissant un sourire à la fois narquois et désabusé, prononça en français :

- Bien joué, monsieur Coplan. Vous êtes plus fort que je ne le pensais.

- Votre compliment me va droit au coeur, répondit Francis. Comment vous sentez-vous ?

- A part une légère migraine, pas trop mal, merci.

- C'est tout ce que je voulais savoir. Du moins, pour le moment.

Sur ces mots, Coplan tourna le dos à son interlocuteur et entama l'inspection de la maisonnette. Le coffre de chêne qui occupait un des angles de la pièce contenait un poste émetteur-récepteur de format réduit mais extrêmement perfectionné. Sous cet appareil, dans une cache protégée par un faux fond, il y avait une douzaine de dossiers bourrés de documents.

Coplan, impassible, déposa ses dossiers sur la table et se mit à les compulser. Une première liasse de feuillets dactylographiés représentait un inventaire complet des forces militaires de l'alliance Atlantique. Un autre dossier contenait des relevés géographiques sur lesquels étaient indiqués les emplacements des fusées de l'O.T.A.N., depuis la Norvège jusqu'en Turquie. Excellent travail, parfaitement à jour.

Un dossier encore plus captivant était consacré aux engins spéciaux. Y figuraient non seulement les armes déjà opérationnelles, mais aussi les descriptions fragmentaires des missiles encore à l'étude, tels le M.E.R.S.O.L. à tête nucléaire, le S.S.L.P. à longue portée, et même le missile ultra-secret F.R./7, engin de très haute précision, unique en son genre, pourvu du système de freinage sans

équivalent dans le monde, système inventé par des ingénieurs français.

Coplan feuilleta tous les dossiers sans se presser.

Cette besogne terminée, il alla se poster devant Razovics.

- Nous n'avons pas grand-chose à nous dire, n'est-ce pas, monsieur Razovics. Les questions que je pourrais vous poser sont superflues : vos archives contiennent toutes les réponses. Votre capture est une grosse perte pour le bloc Soviétique.

- Je ne travaille pas pour les Russes, détrompez-vous.

- Vous travaillez pour l'Allemagne de l'Est, ce qui revient au même.

- Vous faites erreur. Mon appartenance aux services de l'Allemagne de l'Est n'est qu'un alibi. En fait, je suis au service de l'Allemagne future, celle de l'an 2000, celle qui défendra l'Europe quand viendra l'heure de l'affrontement décisif.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Vous le savez fort bien.

- Mais non, je ne vois pas de quel affrontement décisif vous parlez.

- Tôt ou tard, le monde libre devra se défendre les armes à la main contre le raz de marée de l'impérialisme russe. Et ce jour-là, qui défendra l'Europe, sinon l'Allemagne ?

- L'Allemagne de l'Est ? fit Coplan, ironique.

- Il n'y a qu'une Allemagne, monsieur Coplan. Des frères séparés restent des frères, ne l'oubliez pas.

- L'avenir est entre les mains de Dieu, Razovics. Ma mission ne concerne pas l'an 2000, elle concerne le présent. Et, à cet égard, votre activité est une activité criminelle. Quant à savoir si mes supérieurs partageront votre point de vue, c'est votre affaire, pas la mienne. A qui transmettez-vous les renseignements que vous recueillez ?

- Ne comptez pas sur moi pour vous le dire.

- Soit. Mais ne vous faites pas d'illusions. Si nous ne trouvons pas les coordonnées de vos chefs dans vos archives, nous saurons vous obliger à parler.

Coplan retourna vers le coffre pour examiner de plus près le poste émetteur. Razovics devait avoir un code et une liste de correspondants, c'était sûr.

Francis était plongé dans le coffre pour en vérifier une fois de plus les parois, quand subitement le rire grinçant de Razovics lui vrilla désagréablement les tympans. Surpris, il se redressa et tourna la tête. A l'entrée du refuge, pareil à un spectre au faciès ensanglanté, le grand guide au visage osseux fixait sur lui un regard de granit.

Il avait entrebâillé la porte juste pour y faire passer son corps maigre. Ses vêtements étaient en lambeaux, mais le Colt qu'il pointait vers la poitrine de Coplan était neuf et son canon luisait sinistrement.

L'apparition de ce revenant d'outre-tombe n'enchanta guère Francis.

Le guide articula :

- Reculez contre le mur. Cette fois-ci, si vous faites le malin, je vous abats comme un chien.

Ce n'était pas une menace en l'air. Ses yeux et sa voix trahissaient une rancune mortelle. Coplan alla docilement se placer contre le mur du fond.

Razovics bougonna en allemand, tourné vers son acolyte :

- Sacré Dieu, Will, je commençais à me demander ce que tu étais devenu. Détache-moi, mais sois prudent : ce type est plus rusé qu'un renard.

- S'il remue une paupière, je le fusille, maugréa le nommé Will. Je suis payé pour savoir qu'il est dangereux. J'ai failli me tuer à cause de lui. Le névé a craqué sous mon poids et j'ai dévissé, mais j'ai eu la chance d'atterrir sur une moraine.

Razovics exultait.

- Ne t'en fais pas, il va nous payer toutes ses saletés en gros et en détail. Il y a un couteau près du poste. Prends-le et coupe cette corde.

CHAPITRE XVIII

Au moment où le grand montagnard prenait le couteau pour aller trancher les liens de Razovics, Coplan eut une soudaine illumination. Il s'écria :

- Attendez, Wilhelm Klinger ! Avant de délivrer ce traître, écoutez-moi !

Le guide, effaré, tourna vers Francis son visage ensanglanté. En entendant prononcer son nom, son vrai nom, qu'il ne portait plus depuis près de douze ans, il avait reçu un choc.

Razovios aboya :

- Will, nom de Dieu! Ne l'écoute pas, c'est un salaud ! Coplan reprit d'une voix coupante :

- C'est lui le salaud, Wilhelm ! Pour l'amour du ciel, réfléchissez ! Il vous trahit tous, il vous roule depuis le début ! Son double jeu est un mensonge : il ne travaille pas pour la future Allemagne réunifiée, il travaille uniquement pour le Kremlin. Je vous le prouverai, moi!.

Le montagnard fronça les sourcils et son front se creusa de rides. Coplan continua sa tirade véhémente :

- Ne soyez pas la dupe de cet individu, Wilhelm ! Vous savez bien que les Soviets ne sont pas des enfants de chœur. Si Razovics travaillait réellement pour votre patrie, il y a bien longtemps que les Russes l'auraient liquidé. Les Russes détestent les Allemands. Ils se servent de l'Allemagne de l'Est mais ils ne la détestent pas moins que celle de Bonn. Votre réseau est pourri à la tête, voilà la vérité. Votre frère Fritz est mort pour rien et votre sœur Inge est en prison à cause de ce porc ! Si Razovics était sincère, il mettrait moins de zèle à trahir l'O.T.A.N., puisque l'O.T.A.N. protège soixante millions d'Allemands et que vos frères de Bonn en font partie.

Razovics se mit à glapir :

- Il ment ! Il ment ! Will, ne l'écoute pas !

Mais Coplan avait tapé au bon endroit. Sa mémoire infaillible l'avait servi une fois de plus. Malgré les modifications que le grand guide avait apportées à son visage, Francis avait reconnu ce visage d'un adolescent aux fortes pommettes et ces yeux un peu bridés qu'il avait vus sur la photo de famille des trois enfants de Klinger.

Wilhelm, en vrai Poméranien, était plus réceptif aux choses concrètes qu'aux paroles. Il regarda Francis et grommela :

- Méfiez-vous, si vous bougez je tire. Puis, sur le même ton revêche :

- Vous dites que mon frère est mort et que ma sœur est en prison, comment le savez-vous ?

- Parce que je me trouvais aux premières loges ! renvoya Coplan. Tous les services de contre-espionnage de l'Occident sont aux trousses de Razovics. Et celui-ci, pour sauver sa peau, a laissé votre frère et votre sœur dans le pétrin. Fritz a été tué à Bâle, et Inge a été capturée en même temps que le yacht *Laguna*. Du reste, si vous savez où se trouvent les codes de Razovics, vous pouvez vérifier.

Wilhelm Klinger questionna :

- Qui a tué Fritz ?

- Un de ses collaborateurs. Cela s'est passé dans la vieille imprimerie qui sert de dépôt à Gottfried Wegner. L'assassin de votre frère était un authentique agent russe, lui.

Coplan inventait, mais ses assertions étaient irréfutables, et il le savait.

Will demanda alors :

- Est-ce que je peux faire quelque chose pour ma soeur ?

- Naturellement ! Avec votre témoignage direct, nous la ferons libérer instantanément. Vous avez tous été bernés par ce fumier de Razovics. Qu'il vous montre ses codes, vous serez édifiés.

Le guide s'approcha de Razovics.

- Où sont ces codes ?

- Ils n'existent pas, jeta le Hongrois. Ce type te raconte des balivernes pour te bourrer le crâne.

- Comment établissez-vous les contacts radios si vous n'avez pas de codes ? objecta Will. Coplan intervint d'une voix sarcastique :

- Accordez-moi dix minutes de liberté, Will. Je les trouverai, moi. Razovics a peur de cette confrontation qui démontrera son véritable rôle.

Wilhelm Klinger, froidement, leva son Colt et tira trois fois. Razovics encaissa trois balles qui lui écrabouillèrent la tête.

Avec ce fatalisme résigné des Germains, Wilhelm Klinger accepta toutes les conséquences de la cruelle défaite que la trahison de Razovics lui avait infligée.

Il aida Coplan à retrouver les codes et les listes de l'agent soviétique, il l'aida à redescendre tous les documents et le poste émetteur jusqu'à la tente de Sam Cowers. Il refusa néanmoins de se constituer prisonnier.

- Je préfère disparaître, dit-il. Ma mission continue. Je vous donne trente jours pour faire libérer ma sœur Inge. Passé ce délai, si je suis sans nouvelles d'elle, je vous retrouverai, où que vous soyez.

- Je tiendrai parole, affirma Coplan.

Quatre jours plus tard, à Paris, dans le bureau du Vieux, Coplan dressa avec son chef le bilan final de l'opération Alouette. Pour une fois, le Vieux se déclara satisfait.

- J'aurais bien aimé dire deux mots à Razovics, conclut-il, mais on ne peut pas tout avoir. L'essentiel, c'est que ce Hongrois ait été éliminé. Son réseau constituait une menace très grave. Nous voici tranquilles à présent.

Coplan répéta sur un ton incrédule :

- Tranquilles, vous croyez ?

- Jusqu'à la prochaine alerte, évidemment, murmura le Vieux, philosophe. Car nos amis de Moscou ne vont pas rester sur cette défaite. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont obligés d'être informés sur ce qui se trame au sein de l'O.T.A.N. C'est la règle du jeu. Dans le cas du réseau Razovios, ils ont spéculé sur le patriotisme de l'Allemagne divisés. Ils sauront inventer une autre formule, faites-leur confiance.

- Ils vont mettre un autre Razovics en piste, c'est couru d'avance.

- Eh oui ! Je suis même prêt à parier que c'est déjà chose faite. Dans notre métier, il n'y a pas de temps morts.

Coplan persifla :

- Il n'y a que des hommes morts. La guerre des ombres continue.

FIN